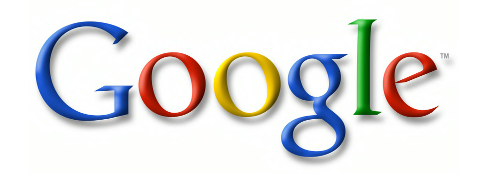
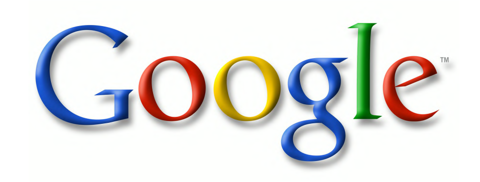






ALEXANDRE HERZEN

LETTRES
DE
FRANCE ET D'ITALIE

(1847—1852)

TRADUIT DU RUSSE

par

M

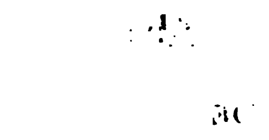
Mme N. H.

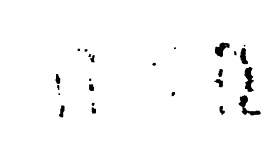
ÉDITION DES ENFANTS DE L'AUTEUR.



GENÈVE

1871.





ALEXANDRE HERZEN

LETTRES

DE

FRANCE ET D'ITALIE

TRADUIT DU RUSSE.

ÉDITION DES ENFANTS DE L'AUTEUR.

GENÈVE

1871


BIBLIOTHÈQUE
ARTHUR - LEVY


The New York
Public Library

LETTRES

DE

FRANCE ET D'ITALIE

ALEXANDRE HERZEN

LETTRES
DE
FRANCE ET D'ITALIE

(1847—1852)

TRADUIT DU RUSSE

par

Mme N. H.

ÉDITION DES ENFANTS DE L'AUTEUR.

GENÈVE

1871.

Genève. — Impr. Czerniecki, Pré-l'Evêque, 40.

PRÉFACE

Peut-être est-ce mal *à propos* que je publie mes lettres sur la France et l'Italie; je le fais pourtant parce que j'ai beaucoup de loisir. Un russe n'a rien à dire, ne peut rien dire ici à présent. La guerre enivre, le sang des innocents monte comme un brouillard pourpre et ne permet pas de voir simplement. A contre cœur j'apporte en sacrifice à la guerre la parole libre que j'ai acquise au prix de l'exil et de pertes.

Je me tais, parce que je ne veux pas confondre le gouvernement de Pétersbourg avec le peuple russe. Je n'ai jamais caché ma haine pour le premier, et je ne cacherai jamais mon amour pour le second.

Mes brochures, mes articles dans le journal de Proudhon, mes lettres à Mazzini et à Michelet furent accueillis avec un vif intérêt par la presse radicale de l'Europe et de l'Amérique du Nord. J'ai fait l'essai de continuer le même langage au

commencement de cette année (*) et j'ai soulevé un cri d'indignation, la boue des accusations ignobles et de viles allusions. Ils n'ont que faire de la vérité, à présent; pour le moment, il faut se taire ou parler d'autre chose.

Ces lettres n'ont pas de rapports directs avec les évènements actuels. Elles sont restées telles qu'elles ont été écrites de 1847 à 1852. J'ai omis seulement quelques détails ennuyeux à présent, mais je n'ai touché ni au fond ni à la forme.

En écrivant ces lettres, sous le bruit et le fracas des évènements, je fus souvent entraîné, mais j'ai toujours été sincère, j'en réponds, et voilà pourquoi je pense que ces lettres ne seront pas dépourvues pour le lecteur de l'intérêt qu'elles ont excité en Allemagne (**).

Twickenham, 9 novembre 1854.

(*) Letters to W. Linton Esq. Dans son journal the *English Republic* dans les premières livraisons de 1854.

(**) Les quatre premières lettres ont été insérées dans la revue *Le Contemporain* de 1847 sous le titre : *Lettres de l'Avenue Marigny*, il va sans dire que le spectre rouge de la censure était constamment sous mes yeux, quand je les écrivis. Les sept lettres suivantes furent publiées au commencement de 1850 à Hambourg par Hofmann et Kampe : (*Briefe aus Italien und Frankreich* v. einem Russen). Le reste n'a pas encore été imprimé. On m'a proposé de les insérer dans le journal des réfugiés français en Angleterre, j'ai même écrit à ce sujet une lettre au rédacteur (voir l'*Homme*, 22 fev. 1854) mais j'abandonnai ce projet, ne désirant par rien provoquer une nouvelle polémique.

⁂

Ces lettres sont des impressions arrêtées à l'improviste et fixées à la hâte, du temps non encore bien éloigné, mais à la tradition duquel on croit déjà avec peine. Peut-être est-ce pour cela qu'elles ont à mes yeux un prix tout particulier.

C'est ma première rencontre avec l'Europe, rencontre joyeuse d'abord; comment ne pas être joyeux de s'être échappé de la Russie de Nicolas, après deux exils et une surveillance de police? Le ton gai des lettres s'assombrit, le doute de mauvais augure et l'analyse pathologique le remplacent. Les décors bigarrés de la France constitutionnelle ne pouvaient cacher long-temps la maladie intérieure qui la minait profondément. Plus j'examinais, plus je voyais qu'une complète révolution économique, le 93 du socialisme, peut seule ressusciter la France. Mais où sont les forces, où sont les hommes?... et avant tout, où est le cerveau?— Avec un doute amer et des questions non résolues je quittais la France et je tombais directement en Italie aux premiers jours de son réveil. J'allais d'une victoire à l'autre, je ne voyais

que des figures exaltées, des regards triomphants; tout à coup le tonnerre du 24 février retentit et à sa suite, les trônes s'écroulent, les têtes couronnées fuient, en retroussant leurs manteaux de pourpre et en se coudoyant les unes les autres sur la grande route.

L'esprit ironique de la révolution a de nouveau mené tout au sommet l'homme de l'Occident, lui a montré la république en France, les barricades à Vienne, l'Italie en Lombardie et de nouveau l'a poussé dans la prison où, pour le punir de ce rêve insolent, on lui a ajouté un cercle de fer en plus. Je l'ai vu river et de nouveau mes lettres qui avaient reflété l'entraînement de 1848 deviennent sombres, et ces ténèbres grandissent, grandissent toujours jusqu'à ce que le 2 décembre 1851 le cri s'échappe : Vive la mort! Quand la dernière espérance s'évanouit, quand il ne restait plus qu'à baisser la tête et à recevoir en silence les coups qui achèvent, comme les conséquences des terribles évènements, au lieu de désespoir, la foi jeune de 1830 rentra dans mon cœur, et je me retournai avec espoir et amour.

Ces lettres avec le livre que j'ai publié en Suisse (*Vom Andern Ufer*) forment tout un cercle de mon voyage, de mon odyssée de pellerin. J'ai commencé par un cri de joie en traversant la frontière, et j'ai fini par mon retour moral vers ma patrie. La foi dans la Russie m'a sauvé au bord de ma perte morale.

Croire à la Russie n'est pas étonnant, maintenant que Nicolas est enfoui dans la forteresse de Pétropavlovsk et que son successeur affranchit les paysans. Alors ce n'était pas ainsi. Mais à l'heure la plus sombre d'une nuit froide et maussade, au milieu d'un monde démoralisé qui s'écroulait, et prêtant l'oreille aux horreurs qui se commettaient chez nous, une voix intérieure me disait de plus en plus haut que tout n'est pas encore perdu pour nous, et je répétai de nouveau les vers de Gœthe que nous récitions si souvent dans l'adolescence :

Nein, es sind keine leere Traeume!

Pour cette foi en elle, pour cette guérison par elle, je remercie ma patrie. La verrai-je ou non? mais l'amour pour elle m'accompagnera jusqu'au tombeau.

L'accueil de ces lettres en partie publiées dans le *Contemporain* (Lettres de l'Avenue Marigny) en partie dans l'édition allemande. (*Briefe aus Frankreich und Italien*, Hoffmann et Kampe) et puis en russe dans notre imprimerie, fut très-différent; de front avec un vif intérêt elles rencontrèrent de grands détracteurs. On peut résumer en trois points principaux les objections et les reproches russes. Comment parler de l'Europe en plaisantant, pourquoi détruire la foi qu'on a en elle, pourquoi prêcher le socialisme qui effraie et avec lequel, pour le moment, la Russie n'a rien à faire.

J'ai répondu plus d'une fois aux deux premières observations; quant à la troisième j'en dirai quelques mots. Cette objection me frappa le plus par son caractère anti-russe; autrefois nous ne connaissions pas cette économie de ménage, cette hygiène morale qui craint la vérité, parce que son tour n'est pas encore venu, parce qu'il n'est pas avantageux d'en parler. Si l'on se taisait chez nous sur beaucoup de questions, c'est simplement parce qu'il était défendu de parler. Ni cette abstinence de vieillard, ni cette diplomatie rusée ne nous sied. Nous sommes plus naturels, plus robustes, le choix de mets comme à l'hopital ne nous va pas; nous ne sommes ni des avocats, ni des bourgeois; pourquoi donc de gaieté de cœur tendre le cou au martingale et se vouer à la diète prescrite aux vieillards cacochymes?

Peut-être se formera-t-il à présent chez nous une opposition légèrement libérale, tiède; elle sera même de quelque utilité pour nettoyer la boue seigneuriale et la paille de cavalerie importée des écuries dans les rapports vitaux. Nous devons passer aussi dans notre école d'histoire, par cette classe, mais de front avec les autres. Notre variété de conception est une grande chose, c'est la compensation, le dédommagement d'un passé amer et pauvre; ne nous mutilons pas nous-mêmes, comme dit Origènes, pour ne pas commettre de péchés.

D'ailleurs la question sociale n'est pas du tout

aussi éloignée de nous qu'on le pense, nous sommes à son milieu. L'affranchissement des paysans avec la terre est le commencement d'une grande révolution sociale dans laquelle la Russie entre.

Economique ou sociale? Décidez le vous même; en attendant je vous raconterai l'anecdote que j'ai entendue de Polevoï, à l'époque où il riait dans son *Telegraphe*(*) et ne pleurait pas dutout avec Pauline la Sibérienne. Un commis, amateur de journaux et grand patriote, lui demanda un jour, assure-t-il : «Permettez moi de vous le demander, le brave général Coulneff a-t-il péri sur le champ de bataille ou sur le champ d'honneur?»

Je ne me rappelle plus ce que Polevoï lui a répondu, mais moi je lui aurais dit très-poliment : Lequel des deux préférez-vous? — et je l'aurais consolé en affirmant son opinion.

L'occident se trouve dans de tout autres conditions que nous, concernant la révolution fondamentale, économique. Nos craintes sont de l'imitation, un sentiment d'emprunt et par là un sentiment non motivé et non vrai.

La position actuelle de l'Etat en Europe est un port qu'elle a atteint par une navigation pénible, par des voies compliquées au fur et à mesure, tantôt en avançant trop, tantôt en retardant. Il ne présente pas l'aspect d'un état harmonieusement achevé, mais celui d'un état péniblement constitué d'après les possibilités; en se consoli-

(*) Nom de la revue de Polevoï.

dant il s'est emparé des plus grandes contradictions, des habitudes historiques et de différents idéals théoriques, des fragments de chapiteaux antiques, d'ornements d'église, de haches de licteurs, de piques de chevaliers, de planches des tréteaux provisoires, de lambeaux de vêtements princiers, et de la table des lois au nom de la liberté, de l'égalité et de la fraternité.

En bas, le moyen-âge des masses populaires; audessus d'elles les bourgeois émancipés, encore plus haut les condotières et les philosophes, les prêtres de la folie et les prêtres de la raison, les représentants vivants de toutes les barbaries depuis le duc d'Albe jusqu'à Cavaignac et de toutes les civilisations — depuis Hugo Grozio jusqu'à Proudhon, — depuis Loyola jusqu'à Blanqui.

« Le Saint-Père a envoyé par le télégraphe sa bénédiction au nouveau-né Prince impérial deux heures après les couches de l'impératrice des Français ».

Dans cette phrase des journaux il y a quelque chose d'insensé; pensez-y; elle vous expliquera mieux que tous les commentaires ce que je veux dire de l'Occident.

Peut-être dans l'avenir notre développement s'embrouillera-t-il aussi, mais par rapport *à l'idée de l'avenir prochain* nous sommes posés d'une manière bien plus indépendante que l'Occident; profitons en.

De longues luttes et des victoires péniblement acquises le lient, le limitent dans ce qui est conquis; bien des choses lui sont chères, quoiqu'elles ne soient plus à sa taille. Nous n'avons rien conquis, nous n'avons rien à défendre, nous n'avons aucune raison de tenir des forts limitrophes sur le pied de guerre. Tout est chez nous si vacillant encore, si vague, si forcé, tout se fait sans notre consentement, non à notre mesure, que nous devons nous réjouir si le vêtement étranger se déchire et que nous puissions en chercher librement un autre plus confortable, n'importe où et comment il sera trouvé. Dans certaines questions, nous sommes plus avancés et plus libres que l'Europe, précisément parce que nous sommes arriérés; pour vous l'expliquer, voici un exemple. Qui ne sait quel pas immense ont fait les peuples en passant au protestantisme; mais à notre époque il n'est pas de pays où l'intolérance religieuse soit entrée plus avant dans les mœurs, soit plus oppressive et plus incurable que dans les contrées protestantes. Il y eut un temps où leur esclavage moral actuel était pour eux un affranchissement, quand ils payaient de leur tête le droit de chanter des psaumes et de se morfondre le dimanche. C'est pour cela que la religion est bien plus profondément enracinée en Angleterre qu'en Italie. En Italie après la révolution de 1848 on fit des essais de contrecarrer le pape par une sorte de protestantisme; mais les Savonaroles du XIX

siècle prêchaient dans le désert. Il n'y a pas assez de foi dans le pape, pour que le manque de foi en lui puisse faire mouvoir les esprits, il n'y a pas assez d'intérêt religieux pour que les attaques contre la religion attirent l'attention des masses. Le catholicisme s'éteindra en même temps que le christianisme dans la Romagne, et nonseulement dans la Romagne. J'ai demeuré en Piémont à l'époque où les prêtres se mutinèrent contre Siccardi. Le roi prit enfin la décision de faire arrêter l'Archevêque de Cagliari et de l'expulser du pays. La population de l'île est très-arriérée, on craignait qu'elle prît parti pour son prélat; le ministre envoya deux ou trois compagnies de bersaglieri avec un employé, chargé d'arrêter l'archevêque. Mais au contraire, les berseglieri eurent tout le temps à défendre le pauvre archevêque contre l'indignation du peuple, contre ses railleries, accompagnées quelquefois de coups de pierres.

Les libéraux — ces protestants en politique, sont à leur tour plus effrayants que les conservateurs; derrière les changements de la charte et de la constitution, ils ont aperçu en pâlissant le spectre du socialisme et ils ont eu peur; il n'y a pas à s'étonner, ils ont assez à perdre, et à craindre. Mais nous sommes dans une tout autre position, nous nous rapportons à toutes les questions sociales bien plus simplement et plus naïvement. Les libéraux craignent de perdre la

liberté, ils craignent une ingérance du gouvernement dans les affaires de commerce,— chez nous le gouvernement se mêle à tout; ils craignent la perte des droits personnels—nous devons encore les acquérir.

Les contradictions extraordinaires de notre vie non encore formée, la vacillation de toutes les conceptions juridiques et gouvernementales d'un côté rendent possibles le despotisme le plus absolu,— l'esclavage, les colonies militaires; de l'autre elles corroborent la facilité des révolutions de Pierre Ier, d'Alexandre II. Un homme qui vit en garni, se transporte bien plus aisément que celui qui a un ménage monté.

L'Europe sombre parce qu'elle ne peut se défaire de sa cargaison où il y a une foule de choses précieuses accumulées dans une longue et périlleuse navigation, chez nous c'est un leste factice, jetons le par-dessus bord—et lançons nous au large à pleines voiles!

Nous entrons dans l'histoire actifs et pleins de force précisément au moment où tous les partis politiques se sont flétris, sont devenus des anachronismes et que tous montrent, les uns avec joie, les autres avec désespoir, l'orage de la révolution économique qui s'avance. Nous aussi nous avons eu peur, en regardant nos voisins, et comme eux, nous ne trouvons pas de meilleur moyen, que de nous taire sur le danger.

J'ai vu des dames qui fermaient les volets pendant l'orage pour ne pas voir les éclairs, mais je ne sais jusqu'à quel point ce moyen détourne les coups.

Cessez d'avoir peur, calmez-vous, nous avons un paratonnerre dans nos champs—la possession communale de la terre.

ISCANDER.

Putney, 2 février 1858.

LETTRE I.

Il semble que quatre mois ne soient pas un espace bien long, et pourtant que de verstes, de lieues, de milles n'ai-je pas faits depuis que nous nous sommes quittés sur la neige blanche de la Tchernaïa Grias..... mais outre les verstes! que d'impressions, de relais, de cathédrales gothiques, de pensées nouvelles, d'anciens tableaux, de débarcadères — il faut s'étonner que tout cela puisse trouver place dans l'âme. Pour l'homme oisif, il faut l'avouer il n'y a pas de meilleure vie que celle du touriste : une infinité d'occupations, il faut tout voir, être partout à temps,—il semble qu'on fasse une chose sérieuse : on a des préoccupations, du tracas sans fin..... En revanche il ne peut rien y avoir de plus triste pour le voyageur, qui a pris goût à ce train, que l'arrivée à Paris : il se sent mal à l'aise, il a presque peur, il sent qu'il est arrivé, qu'il n'y a plus où aller et il ne court plus le lendemain avec un commissionnaire de galerie en galerie, fatigué et préoccupé; il ne visite pas les curiosités et ne monte pas sur les colonnes, mais il va modestement chez Humann commander un habit..... «dans une semaine, monsieur, dans une semaine», et il ne s'étonne plus de la réponse, il se passera plus d'une et de deux semaines.... C'est bien triste!....

Paris sur la Seine est la capitale de la France..... je voulais seulement vous effrayer; je ne vous décrirai pas ce que j'ai vu, je suis un homme trop comme il faut, trop poli, pour ne pas savoir que tout le monde connait l'Europe, que tout homme civilisé est au moins censé connaître l'Europe et, s'il ne la connait pas, il est impoli de l'en faire souvenir. Et que raconter sur ce sujet battu et rebattu, l'Europe?

Après von Visin et surtout depuis «Les lettres du voyageur» de Karamsin on a tout raconté chez nous sur l'Europe en forme de lettres remarquables «de l'officier russe, de l'officier d'infanterie, de l'officier de marine, de l'officier supérieur, du sous-officier»; enfin «les lettres civiles d'affaires» de N. J. Gretch et le journal *Debit et credit* de M. P. Pogodin nous en ont dit le dernier mot. Pour décrire un voyage, il faut au moins aller aux pampas de l'Amérique du Sud, comme Humbold ou dans le gouvernement de Vologda comme Blasius, descendre en automne par la chute du Niagara ou traverser au printemps la route de Kostroma. Dailleurs en Europe, le sort des voyageurs, qui ont la faiblesse d'écrire, s'améliorera bientôt. Aprésent déjà il est difficile et presque impossible de voir l'Europe, mais dans quelques années elle s'effacera complètement de la mémoire des hommes, c'est pour cela précisément que s'organisent les chemins de fer. L'Europe se transformera pour le voyageur en quelques points éclairés par des réverbères, en quelques buffets, ornés de petits-verres. Alors de nouveaux Cook et de nouveaux Dumon-Durville sortiront des vagons (si l'ancien

Dumon-Durville était aussi sorti du vagon, il n'aurait pas été brûlé sur le chemin de fer de Versailles) ils iront dans l'intérieur de l'Europe et nous raconteront les mœurs, la vie des hommes qui ne vivent pas dans les vagons. Combien de fois j'ai rêvé au temps où le chemin de Königsberg sera terminé — comme il fera bon et utile de voyager alors! On se traîne jusqu'à Königsberg, on se met en vagon — et puis si l'on veut, on peut ne plus sortir; la machine siffle et se met à faire son tic-tac. Berlin—quatre minutes pour prendre de l'eau; Cologne—trois minutes pour graisser les roues; Bruxelles — cinq minutes pour la conquête d'un butterbrod au jambon; Valenciennes — quatre minutes pour prouver au gouvernement français qu'il ne sait pas trouver les cigares cachés; Paris — quinze minutes pour se rendre en omnibus d'un débarcadère à l'autre; le Havre — trois minutes pour transporter les bagages sur le bateau..... et après à New-York, en un mot, avant qu'on ait le temps de reprendre ses esprits, on est à Sitka, en Sibérie, c'est à dire de nouveau à la maison.

Dureste il n'y a pas grand mal si l'on ne voit rien jusqu'au Rhin. La possibilité de la vie comfortable en Europe ne commence qu'au Rhin; on le savait depuis longtemps; les Romains, il y a de cela deux mille ans, séjournaient à Mayence, à Cologne, mais ils n'allaient ni à Hanovre ni à Berlin. Il n'y a rien à voir en Allemagne. L'Allemagne doit être lue, réfléchie, jouée sur le clavecin et l'on doit la traverser en vagon d'un bout à l'autre en un jour. Vous vous souvenez comme Vassili

Ivanovitch répliquait avec indignation à Ivan Vasilievitch qu'il ne voyage pas, mais qu'il se rend tout simplement dans son village Mordassi. Vassili Ivanovitch ici comme partout, vainquit le myope Ivan Vassilievitch; qui donc ira pour voyager au village Mordassi? L'Allemagne non plus ne prête pas à l'idée de voyager pour le moment (l'avenir est couvert d'un voile!) Vivre en Allemagne pour un touriste cela veut dire la soustraire à sa vocation naturelle, comme par exemple de manger un tableau; peut-être s'en trouvera-t-il un qui aura bon goût, dont l'huile est encore fraiche, toujours est-ce une charge; mais qui ne préférera n'importe quelle salade au plus beau tableau de l'école de Dusseldorf, sans doute si la salade n'a pas été préparée par une allemande.

Il m'est impossible de ne pas m'arrêter ici un moment et de passer sous silence quelques détails, à propos de la salade. Leibnitz et Heine, Pogodin et Chevireff, Gœthe et Hegel et d'autres grands hommes, isolément et par paire, sont tous d'accord, que nonobstant toute la force théorique, l'esprit allemand a une certaine inconsistance pratique ; que les allemands sont grands dans la science, mais qu'ils se montrent les philistres les plus lourds, et ce qui est pis, les plus obtus, et ce qui est encore pire les plus ridicules du monde. Il doit y avoir pour cela une raison générale quelconque. Pourquoi l'allemand est-il toujours enclin aux scrofules, aux larmes et au romantisme, à l'amour platonique et au contentement bourgeois? Pourquoi les allemandes ne savent-elles pas s'habiller avec goût? Pourquoi ne peuvent-

elles exister que dans les régions éthérées ou dans la fumée de la cuisine? Pourquoi les Allemands savent-ils écouter Hengstenbert, Höress?... Parce que et mille fois parce que leur fibrine est pauvre, molle, poreuse..... On a écrit des volumes là dessus, mais la véritable cause a échappé à l'attention; elle est tellement près, tellement sous les yeux qu'on ne l'a pas aperçue; on parlait de la Réformation, de la guerre de trente ans, de la guerre d'émancipation, dans laquelle nous les avons délivrés des français; tout cela, ce sont des causes secondaires — il n'y a qu'une cause principale, c'est la cuisine allemande.

Cela vous semble risible, vous êtes encore tellement idéaliste, que vous avez toujours besoin de causes incorporelles, immatérielles et non de causes cuites et rôties. Cessez de mépriser le corps, de plaisanter avec! —il abaissera votre vigoureux esprit par un cor au pied et pour se rire de votre orgueil, il vous démontrera votre dépendance d'une botte étroite.

Savez-vous ce que c'est que la nutrition? Comme elle est importante? Grant au commencement de son anatomie comparée détermine l'animal comme un sac transportable destiné à la transformation des aliments. Par là vous pouvez voir (d'autant plus que l'homme sans faculté mentale reste toujours homme, et que sans estomac il ne peut vivre deux fois vingt quatre heures), que tous les organes sont le luxe de l'estomac, ses ornements extérieurs, ses armes. Il est temps de se révolter contre les membres aristocratiques du corps, qui vivent et se prévalent aux dépens de l'estomac. S'il y en a, tant

mieux, s'il n'y en a point, cela ne fait pas de mal ; l'huitre vit sans tête et sans pied, et pourtant elle a bon goût ; mais sans estomac personne ne vit ; même les plantes ont un estomac, pas tout-à-fait à la bonne place, mais enfin elles en ont un. Fidèle à sa vocation antiromantique, l'estomac des plantes s'est accroché à la terre pour que la plante ne s'enfuît pas vers le soleil.

Maintenant permettez moi de vous demander avec tout le zèle et le dévouement germaniques, ce que peut tirer et développer l'estomac d'un Allemand de la masse fade, épicée, farineuse, douce, d'herbe, avec de la canelle, des clous de girofile et du safran qu'il engloutit? — Si vous saviez tout le travail de la digestion, vous verriez que pour une lutte désespérée contre la farine et les pommes de terre, pour la ferme opposition aux douches de bière de Bavière, chaque estomac allemand a mérité depuis longtemps la médaille pour porter sur l'intestin duodenum avec l'inscription : Pour la digestion. Dans ces conditions, comment peut se développer une fibrine élastique, indépendante, anglaise, ou une fibrine active, agitée, française ! Il ne s'agit pas là de force de volonté, d'agilité, mais seulement il faut tâcher que l'homme se tienne sur ses jambes et qu'il ne se ramollisse pas trop. Changez la cuisine allemande et vous verrez qu'Arminius n'a pas envain sauvé la nationalité germanique de « la boue teuto-bourgeoise ». De telles révolutions ne se font pas d'un coup, mais je crois au progrès, je crois à l'Allemagne.....

Il y aura beaucoup de peine, c'est vrai. Quand Hégel vivait à Paris, il écrivait à sa femme : « Ici on dine à

six heures (il en a été surpris tout autant que si les Français eussent lu avec les oreilles). Je n'ai pu m'y habituer, et l'on me fait à part un diner à deux heures ». — Que voulez-vous contre une nature si obstinée? Mais—tempora mutantur—Hégel, Gœthe, tout cela ce sont les derniers mohicans. Et quand la vieille «jeune Allemagne» s'éteindra tout-à-fait, la cuisine ne résistera pas.

Sans aucun doute si la diète germanique s'était occupée de la diète de l'Allemagne et qu'elle eût ordonné d'emmener par exemple au Texas, puis qu'il est encore en vogue, toutes les cuisinières allemandes et de les remplacer par les cordons bleus de Paris, le succès eût été incroyable.

Il n'y a pas à plaisanter là dessus; la chimie organique est bien plus importante dans le sens politique, qu'on ne le pense. Au fond la question du prolétariat, est une question de cuisine, la question du socialisme est une question de digestion.

Comprenant l'importance de la nutrition, nous dirons hardiment du haut de notre ferme conviction : Malédiction sur vous, bêtes de soupes, pareilles à notre boue de printemps; aux sauces fades comme les drames de Birch-Pfeiffer; malédiction aux petites assiettes (qu'on présente entre le second et le troisième plat!) sur lesquelles on donne des harengs avec des confitures, du jambon avec des pruneaux, des saucissons avec des oranges! Malédiction aux poules cuites au safran, aux damfnudels, aux charlottes, aux puddings transportés dans les mœurs allemandes, aux pommes de terre

apparaissant sous toutes les formes! Enfin malédiction à la canelle, aux clous de girofle, à la feuille de laurier — qui vont si peu au front de ces mets de droguistes!

Vous, Martin Luther et la philologie, vous avez fait beaucoup de mal à l'Allemagne.

Je n'ai pas eu tort de dire que la possibilité d'une vie confortable commence seulement au Rhin : justement là la cuisine allemande se rapproche de la cuisine *une et indivisible*; il n'y a pas de mal sans bien; dans la triste époque de 1793 à 1814 la cuisine rhénane fut soumise à l'énergique influence des cuisiniers français, qui ont, en bien des choses, prononcé la déchéance du caractère moral-fade des plats germaniques. Vingt et un ans ne sont pas une plaisanterie, la cuisine allemande a accepté bien des plats français à son foyer et à son fourneau, et ils y sont restés de même que le code Napoléon. Je dinai à Cologne pour la première fois après Moscou, et pour cela je pris cette ville en affection, voilà comment le besoin d'aimer se développe quand l'homme est rassasié!... Et le Rhin est un beau fleuve! en le considérant, on oublie qu'il a été le malheureux motif d'un chant ennuyeux et quelque peu ironique, quoique beau à cause du sentiment et du patriotisme touchant :

Sie sollen ihn nicht haben......

Sans doute, cela fait peine de rendre le Rhin à qui que ce soit — les étrangers ne surent jamais passer sans s'arrêter devant, les représentants de toutes les époques

de la vie européenne venaient aux bords du Rhin et s'y cristallisaient ; les traces de ces hommes, de ces époques s'y sont superposées en suivant le courant du fleuve. Promenez-vous seulement à Cologne : que n'y a-t-il pas là? des murs indestructibles, de lourdes églises romandes, un échantillon colossal d'une cathédrale gothique, la maison des Templiers—ces sombres guerriers-moines, se tenant mornes sur les limites du féodalisme et de la centralisation; le collège des jésuites, ces sombres guerriers-moines, se tenant mornes sur les limites du papisme et de la réformation ; des églises du temps de la Renaissance; les tribunaux organisés à l'époque de la domination de la République une et indivisible; de nouvelles fortifications qui rappellent l'ère de Napoléon, et enfin les échafaudages autour de la cathédrale qui témoignent de l'Allemagne actuelle par la production lente d'un travail du moyenâge, qui s'accomplit par des mains contemporaines. Partout des réminissences, partout des traditions, — regardez en haut : voici deux têtes de cheval en marbre blanc au quatrième étage, il y a eu miracle ici; regardez en bas; voici la place où Jésus Christ apparut, il y a quelques siècles, à un enfant en prière et lui prit une pomme. Cette contrée a beaucoup vécu ! l'Europe en général a beaucoup vécu ! Des dixaines de siècles se voient sous chaque pierre polie, sous chaque opinion bornée; derrière les épaules d'un européen on voit une longue file de figures imposantes dans le genre de la procession des ombres de rois dans Macbeth. Que de choses ne se sont-elles pas passées sur le Rhin entre

le temps où Charlemagne, au déclin de ses jours, s'asseyait sur une certaine chaise d'Aix la Chapelle et l'époque où sur la même chaise venait se reposer après la promenade une femme aux yeux de feu, une créole au teint bronzé, l'impératrice des Français? Et avant ce temps? et depuis? Les monuments gris, noirs, donnent à l'Europe une physionomie trop aristocratique, blessante pour celui qui n'a pas d'aïeux aussi brillants, ni de traditions aussi grandes! Quelque fois nous autres, scythes, nous nous sentons mal à l'aise au milieu de ces richesses d'héritage et de ces ruines léguées; la position d'un étranger au milieu d'un salon de famille est étrange, chaque portrait, chaque objet y est cher aux descendants, mais à lui tout est étranger; il regarde avec curiosité ce dont les autres se souviennent avec amour; il faut lui raconter ce que les autres savent depuis le berceau.

Et d'un autre côté, est-ce que la patrie de notre pensée, de notre civilisation n'est pas ici? Est-ce que Pierre Ier en nous mariant à l'Europe n'a pas consolidé nos droits à l'héritage? Est-ce que nous ne les avons pas acceptés nous-mêmes, en nous appropriant ses questions, ses douleurs, ses souffrances en même temps que l'expérience et la sagesse qu'elle a acquises? Nous ne nous présentons pas, avec des parchemins pour prouver nos droits..... nous ne les prouvons même pas, parce qu'ils sont inaliénables; ce qui est conquis par le savoir est légalement conquis, on ne peut l'arracher par aucune démence. Notre passé est pauvre; nous ne voulons pas inventer de fables héraldiques, nous avons

peu de souvenirs à nous; qu'importe? quand les souvenirs de l'Europe, et son passé sont devenus notre passé, notre tradition. — D'ailleurs l'européen sous l'influence de son passé ne peut pas s'en défaire. Pour lui l'actualité, c'est le toit d'une maison à beaucoup d'étages, tandis que pour nous et pour l'Amérique du Nord — une terrasse élevée, c'est le fondement; son grenier est notre rez de chaussée. Nous commençons par ce bout. Comment ne pas se rappeler de nouveau :

Dich stört nicht im Innern
Zu lebendiger Zeit
Unnützes Erinnern
Und vergeblicher Streit.

Et tout-à-coup ce n'est plus Cologne qui occupe ma pensée, ce n'est plus sa cathédrale, mais un long rang d'isbâs et la neige qui craque sous les pas..... Nous quittâmes la Russie par un hiver neigeux, froid, les journées étaient courtes, nous avions tous les inconvénients d'une route d'hiver, à profondes ornières, qu'on nous donne pour un chemin de fer naturel, accordé par la nature; la ligne de poste que nous suivions réunit deux chaussées et passe en partie par le gouvernement de Pskov, en partie par la Livonie; cette ligne de communication est pauvre; les deux bandes voisines ne sont pas mises par son intermédiaire au même niveau et chacune d'elles est restée avec toutes ses particularités, comme si des milliers de verstes les séparaient. Sur aucune route on ne trouve un changement aussi tranché qu'en passant du gouvernement de Pskov à celui de

Livonie. Le paysan de Pskov est plus sauvage que celui des environs de Moscou; il semble qu'il ne soit tombé ni du pied gauche ni du pied droit sur le chemin qui mène de l'état patriarcal au développement civique, chemin qu'on appelle progrès, éducation, dont le récit s'appelle l'histoire. Il vit près des batteries à demi tombées en ruines et ne sait rien sur leur compte.... je doute qu'il ait entendu parler du siège de Pskov... Les évènements des derniers cent cinquante ans ont passé au-dessus de sa tête, sans même exciter sa curiosité. Au bout de deux ou trois générations, le paysan reconstruit son isbâ, faite de rondins, qui pourrit sans laisser de traces, il vieillit dedans, passe son champ aux mains de son fils ou de son petit-fils, reste couché pendant deux-trois ans sur le poële, puis imperceptiblement il passe dans la terre gelée; quelquefois ses enfants ou ses petits enfants feront en son souvenir des flans de blé sarrasin le Samedi des parents (*); à la nouvelle révision on exclura son nom du nombre des vivants, ensuite les petits enfants grisonneront aussi et s'il n'y avait pas de recrutement, ils n'apprendraient pas plus que leurs aïeux — ce qui se fait à Pétersbourg, en Russie.

Et la vie des paysans *attachés* à la glèbe en Europe ne se passait-elle pas et ne disparaissait-elle pas de même, sans trace et tristement, épuisée par le travail? est-ce qu'ils ne travaillaient pas aux conditions matérielles pour le développement de la vie historique des

(*) Jour des morts.

autres classes? Ce n'est pas tout à fait ainsi, mais quand même il en serait ainsi, n'oublions pas qu'au moins les autres classes vivaient.

Quand vous vous arrêtez à Gant devant l'hôtel de ville, quand vous considérez ce béfroi dont la voix a si souvent rassemblé les citoyens, vous comprenez, vous sentez quelle vie municipale bouillait là et vous concevez qu'elle avait besoin de cette maison dont la construction frappe par sa majesté et sa poésie, et de cette tour et de ces cathédrales, de ces marchés aux frontons, et que même le hangard où débarquaient les pècheurs, avait droit à ses bas-reliefs; de tels décors allaient bien au contenu intérieur. Tels sont les palais des chevaliers, ces nids de faucon sur les rochers et les montagnes. La vie de chevalier, vie de vampire en bas, était splendide, passionnée, noble en haut. Mais pour qui notre paysan développait-il la vie? Où avons-nous la mémoire d'une autre vie? Comment vivaient les propriétaires avant l'époque de Pierre Ier? Qui le sait? Pour cela il faut fouiller dans les archives, c'est une question d'antiquaire. Les maisons seigneuriales pourrissaient comme les isbâs et ont disparu en même temps que le souvenir de leurs constructeurs; les biens passaient de mains en mains, se morcelaient, se formaient fortuitement, sans nécessité; les seigneurs mangeaient, buvaient, dormaient après diner, allaient au bain russe, tenaient une cour de domestiques et une meute.....

La vie de ville ne commence qu'au temps de Pierre, elle n'est pas du tout la continuation de la vie précé-

dente; du passé il n'est resté que quelques noms. La vie du Novgorod actuel, de Vladimir, de Tver a commencé par la consolidation des provinces, par l'introduction de l'ordre collégial et par la détermination de l'état des employés. Si quelque chose est resté du passé, c'est chez les marchands, ils peuvent par droit se nommer les représentants de la vie de ville des temps pré-pétroviens et tant qu'ils conserveront une ombre pâle des mœurs d'autrefois, la réforme de Pierre sera justifiée; il ne faut pas de meilleur accusateur contre le vieil état des choses. Les souvenirs des propriétaires, leurs légendes touchent au règne de Catherine II, aux grands événements de 1812; ils ne savent rien de la vie passée; leur vie actuelle est monotone, ennuyeuse, ils ont l'air d'en rougir; ils gardent dans leur souvenir et aiment à raconter leurs voyages à Moscou et à Pétersbourg, le service militaire dans leur jeunesse. La vie qui n'a pas de traces solides, s'efface à chaque pas en avant et reste obstinément à la même place.

A l'Orient par exemple, les générations, les personnes changent uniquement; l'état présent est la centième répétition du même thème avec de petites variations, qui proviennent d'événements fortuits, d'une bonne récolte, d'une famine, de la peste bovine, du caractère du Schah et de ses satrapes. Dans une pareille vie il n'y a pas de passé, keine Erlebnisse, les coutumes des peuples d'Asie peuvent être très - intéressantes, mais leur histoire est ennuyeuse. Nous avions sur l'Asie un grand pas en avant : la possibilité, une fois la position comprise, de la désavouer et l'impossibilité de traîner la vie

ennuyeuse des temps de Kachihin. Où a-t-on vu un désaveu tel que le nôtre? C'est dans la pauvreté, dans le manque de plénitude, dans le mécontentement du passé et dans la vague conscience de ses forces, qu'elle ne savait où mettre, qu'il faut chercher la facilité avec laquelle la Russie s'est élancée de ses membres mobiles sur la route de l'Europe, à l'ordre de Pierre Ier. Elle s'est séparée si brusquement, dans l'espace de cinquante ans, de son ancienne existence, qu'il lui aurait été plus difficile sous Catherine II de revenir vers les mœurs abandonnées que de rattrapper les européens. Quoiqu'on ait beaucoup déclamé contre notre imitation, elle se réduit à la disposition d'accepter et de s'approprier les formes, sans perdre en aucune façon notre caractère particulier, de se les approprier parce que tout ce qui trotte dans la tête et dans l'âme, ce qui frappe là et demande à se faire jour, peut se développer avec ces formes plus largement, mieux, plus commodément.

Si l'on voulait bien observer les évènements, on aurait plutôt pu accuser la Russie de Pierre Ier de notre arrière pensée qui nous rend prêts à nous raser, à changer de costume, mais qui nous permet en même temps de rester nous mêmes, malgré ce déguisement. Est-ce que les grands seigneurs du temps de Catherine II ne restèrent pas des boyars russes, avec toute la hardiesse du caractère national, tous ses défauts et sa largeur, parce qu'ils avaient acquis toute la finesse des formes exquises de Versailles (auxquelles ne purent jamais atteindre les grands d'Allemagne).

Ces russes n'avaient d'étranger que *la forme* qu'ils possédèrent en maîtres. Est-ce que leurs enfants, les héros de 1812, n'étaient pas des russes, de parfaits russes? A celui qui répliquera— je montrerai du doigt le Palais Elysée Bourbon où demeurait l'empereur Alexandre.

Toute cette ère de Catherine, dont se souviennent en secouant la tête nos grand-pères et cette ère d'Alexandre que se rappellent nos pères en secouant la tête — appartiennent à la période *étrangère*, comme disent les slavénophiles, qui prennent pour étranger tout ce qui est humain, tout ce qui est civilisé. Ils ne comprennent pas que la nouvelle Russie était aussi la Russie, ils ne comprennent pas que depuis la séparation par Pierre Ier de la Russie en deux Russies, commence notre histoire actuelle; malgré bien des côtés douloureux de cette désunion, — c'est de là que nous vient le développement hardi de l'Etat, l'apparition de la Russie comme individualité politique et l'apparition des individualités russes dans le peuple; la pensée russe s'habitue à s'exprimer, la littérature russe apparait, la divergence d'opinions se fait jour, les questions s'agitent, la poésie populaire s'élève des chants de Kirchi Danilova à Pouchkin..... Enfin la conscience même de la rupture vient aussi de cette même excitation de la pensée; l'intimité avec l'Europe encourage, développe la foi dans notre nationalité, la foi dans ce peuple arriéré, pour lequel nous supportons à présent le poids de l'histoire, ce peuple, que n'ont point effleuré nos douleurs et nos joies, nonseulement il sortira

de son ancienne existence, mais il se rencontrera avec nous, une fois la période de Pierre Ier franchie. L'histoire de ce peuple est dans l'avenir ; il a démontré sa capacité par cette minorité qui réellement a suivi la voie de Pierre Ier, il l'a démontrée par nous !...

Une seule heure de voyage, et l'on se trouve tout-à-coup en Allemagne dans un tout autre monde, dans le monde du passé, des pertes, des souvenirs, du veuvage. Tout change comme une décoration au théâtre. Le pays devient montagneux, la route sinueuse, d'autres vues, d'autres paysages que ceux auxquels nous sommes habitués, avec leurs prairies à perte de vue, avec des champs sans fin et une ligne bleue à l'horizon qui vous accompagne pendant dix verstes jusqu'à ce que tout le ciel s'obscurcisse..... Il est difficile d'arriver en équipage à la maison de poste à cause de la rapidité de la colline sur laquelle elle est bâtie : *La Passagirstube* est lavée, nettoyée, la table est couverte d'une nappe grossière, mais extrêmement propre; une chandelle est mise dans un chandelier de cuivre brillant comme un bouton d'uniforme, sur les fenêtres sont posées de chétives fleurs, le plancher est recouvert de sable. La propreté et l'ordre témoignent d'une longue civilisation, l'homme doit vivre long-temps et beaucoup pour aimer le linge propre et une chambre claire. Au bout d'un moment un vieillard se présenta, la figure remplie d'une bonhomie, exclusivement propre aux Allemands, il avait un habit gris avec des boutons clairs; m'appelant à chaque mot Herr Baron, ou Herr Freiherr, ou Herr Wohlgeboren,—il me conseilla très-poliment d'attendre

l'aube, se basant sur le chasse-neige qui venait de commencer et sur les dangereux éboulements au dessous desquels il fallait passer.

Je sortis dans le vestibule, un vent terrible sifflait entre les branches nues des arbres, de temps en temps la lune apparaissait pour un instant éclairant une tour à demi détruite, reste d'un château complètement en ruines; un allemand blond à longues moustaches, un fouet à la main, en pardessus garni de fourrures, le fusil sur le dos, passa rapidement en petit traîneau et disparut par un sentier étroit; son cheval était sans douga (*) et sonnait avec une dixaine de petites clochettes; un chien de chasse le suivait en courant, tout en flairant les morceaux de terre gelée. Au-dessus de la porte du hangard était fixé un aigle aux ailes déployées, tout cela respirait le moyen-âge. En Livonie il n'y a pas de village comme en Russie, mais il y a des fermes au pied des châteaux; dans ces fermes demeure une race piteuse, abâtardie, pauvre en ressources et en capacité, et étrangère à ces chevaliers qui naguère avaient détruit leurs chaumières et leur avaient défendu de s'établir dans des villages. Le peuple livonien s'est formé, s'est isolé, est resté avec ce qu'il a développé et n'a plus avancé. Nous avons en tout quelque chose d'indéterminé, eux ils ont la mesure; nous ne nous sommes pas fixés, nous cherchons, ils se sont arrêtés, ils ont fait des pertes. Au fond nous nous moquons des

(*) Arc de bois qu'on met au-dessus de la tête du cheval du timon dans les *troïkas* russes.

formes extérieures et nous les enjambons sans remords de conscience, chez eux la forme avant tout, audessus de tout, nous nous élançons de toutes nos forces vers le nouveau, ils soutiennent de toutes leurs forces le vieux. Nous avons sur eux l'avantage de forces jeunes et des espérances, ils ont l'avantage des principes solides et élaborés; nous sommes capables, ils sont éduqués; le catéchisme élémentaire civique leur est familier comme à tout européen,—nous avons sous ce rapport la tabula rasa. Nous éprouvons auprès d'eux un ennui mortel, parce que nous ne pouvons entrer dans leurs intérêts locaux. Chez eux celui qui dépense les deux tiers de son revenu est un dissipateur, nous appelons avare celui qui ne dépense pas le double de son revenu. Mais souvenons-nous que de même que les paysans de Pskov ne sont pas de complets représentants de la Russie, de même la Livonie ne représente pas l'Europe. La Livonie présente un élément de la vie européenne et seulement un. Le voyageur russe rencontre l'Europe pour la première fois à Königsberg; c'est nonseulement un monument de la vie passée, mais une maison habitable pour l'actualité, ici les monuments et les souvenirs s'entrelacent avec la jeune vie. Charmante petite ville, elle m'a laissé dans la mémoire l'impression la plus agréable, la plus riante.

Je suis arrivé à Königsberg fatigué du voyage, des soucis, de beaucoup de choses; après avoir passé la nuit dans un abîme de plumes, j'allai le lendemain voir la ville; c'était une journée d'hiver chaude, le

soleil brillait, la neige fondue gouttait des toits; tout-à-coup je me sentis rajeuni, comme si j'avais subitement perdu quelques années; il me sembla que tous ceux que je rencontrais regardaient joyeusement et franchement; et moi aussi, je devins joyeux et ouvert; après j'allai à la table d'hôte et tout en prenant ma bouteille de vin, je racontai comme on nous conduisit mal de Tilsit et comme la route est mauvaise. Et le Kellner ainsi que les allemands écoutent, que m'importe? Pourquoi nous a-t-on mal conduits! est-ce que je ne puis pas avoir mon opinion? Noch eine Flache, Kellner!....

..... Je me suis laissé aller à un tel bavardage que je ne me souviens plus où nous nous sommes arrêtés et à quoi il faut revenir à présent..... oui, à l'autre rive du Rhin. Eh bien, de l'autre côté du Rhin c'est plus beau; mais il ne s'en suit pas qu'on y soit tout-à-fait bien. Soyez persuadé que partout le train de vie est ennuyeux. Et si vous n'éprouvez pas d'ennui à un endroit quelconque, — je vous en félicite, vous êtes plein de la sagesse qui me manque, à moi et à beaucoup d'autres. C'est un fait étrange; cela vient-il des émanations souterraines ou de l'influence des planètes? Mais un ennui accablant accompagne l'homme moderne depuis la presqu'île des Tchouktchis jusqu'au Finisterre, même un homme qui rit toujours. Cette maladie s'est surtout développée au temps des journées de juin et du choléra. Sans doute, l'ennui est différent dans des endroits différents; mais la base sur laquelle glisse le bateau de notre vie (moi même j'aurais trouvé cette expression peu naturelle, si je ne savais pour sûr

qu'elle est volée précisément chez Gœthe) est ennuyeuse, pénible de différentes manières. A Paris règne le genre ennuyeux-gai, à Londres l'ennuyeux en sécurité, à Rome l'ennuyeux-majestueux, à Madrid l'ennui-étouffant et à Vienne un étouffant-ennui. Que voulez-vous qu'on y fasse! A ce qu'il parait l'homme civilisé ne peut échapper à l'ennui que parmi les peuplades sauvages ou parmi les animaux apprivoisés, en Afrique ou au Jardin des Plantes; là les hommes ressemblent aux singes, ici les singes ressemblent aux hommes. Voilà quelle époque!

LETTRE II.

Paris, 3 juin 1847.

Dans la lettre précédente nous avons parlé de l'ennui terrible qu'on ressent dans notre siècle; à présent j'ajouterai à l'accusation de notre siècle, que nonseulement on éprouve de l'ennui, mais encore qu'on ne peut parler ni de l'ennuyeux, ni du gai. Dieu sait où cela entraîne. Toutes les idées se sont confondues, se sont entrelacées, se sont accrochées les unes aux autres, sont devenues caution mutuellement sans aucun égard pour les démarcations policières et scolastiques, pour les réglements limitrophes de la bonne organisation scolaro-douanière.

Les conséquences de cette confusion sont des plus tristes, tout ce qu'on connaissait bien et clairement, on le sait mal et vaguement. L'état, les conditions et les classes humaines, les signes distinctifs des animaux et les différences des règnes de la nature, on a tout confondu, partout les limites sont perdues.

Autre fois était-ce possible? Tout était facile. «Y a-t-il un os inter-maxillaire? Il y en a un.—Alors c'est un animal. Il n'y en a pas. Alors c'est un homme. Ya-t-il

une âme? Oui.—C'est un homme.—Il n'y en a pas.—C'est un animal ». Il y avait des signes tant soit peu chatouilleux, mais sûrs par rapport au beau sexe des animaux et des hommes. On a tout renversé ensemble avec les autorités inébranlables, avec l'obéissance pieuse et la piété soumise! Quel besoin avait Gœthe, poète et conservateur, de trouver l'os inter-maxillaire chez l'homme? Eh bien, il l'a trouvé. D'autres savants qui vivaient en grande intimité avec les orang-outangs et les jokos, leur trouvèrent des signes niés par la science d'autrefois, et les divulguèrent..... Toute ce désordre provint des théories allemandes et des pratiques françaises; elles ont soulevé tout le levain du fond de l'état social et de l'entendement humain; tout se mit en effervescence, l'univers se trouva hors des gonds.

On prend un sujet et puis on ne sait pas par où et comment entrer en matière.

Par exemple je voulais dire quelques mots sur les théâtres d'ici. Il semble que ce soit une affaire bien simple. Autrefois, sans m'embarrasser trop, j'aurai commencé par dire que Paris a vingt-trois théâtres, que Terpsychore fleurit à un de ces théatres, mais que les véritables admirateurs de Thalie sont à un autre, quoique la grande prêtresse de Melpomène entraîne à un troisième et, comme on dit, à chaque sœur une paire de boucles d'oreilles. Et maintenant pour dire cinq mots de bon sens sur Frédéric Lemaître et Levassor, je dois remonter presque à Frédéric Barbe-Rousse et au moins jusqu'au Levassor, qui siègeait à la Convention.

On ne peut comprendre les théâtres de Paris, sans se laisser aller à de profondes réflexions à la Siéyes sur ce que c'est que le tiers-état. Vous allez aujourd'hui au théâtre, le spectacle n'a pas réussi (c'est-à-dire un mauvais choix de pièce, on joue bien partout ici); vous allez le lendemain dans un autre théâtre, le même malheur, la même chose se répète le dixième jour, le vingtième. Ce n'est que rarement qu'apparaissent ou un vaudeville artistique, ou une plaisanterie gracieuse, ou le vieux Corneille avec le vieux Racine passent majestueusement en s'appuyant sur la jeune Rachel et témoignant en faveur de leur temps. Cependant les théâtres sont combles, de longues queues s'étendent à leur entrée depuis cinq heures. Par conséquent les Parisiens sont devenus plus bêtes, ont perdu le goût et la civilisation; conclusion fondée, agréable et qui, j'en suis sûr, plaira à beaucoup de gens; il reste à savoir, si c'est la vérité; il reste à savoir si les théâtres sont l'expression de Paris tout entier et de quel Paris —de Paris qui est pour le cens, ou de Paris qui se tient derrière le cens; cette distinction est de première importance.

Savez-vous ce qui m'a le plus surpris dans Paris?— L'hippodrome? Guizot?

— Non! Les Champs Elysées? les députés?—Non. —Les ouvriers, les lingères, même les serviteurs,— tous ces gens de la foule se sont gâtés à tel point à Paris, qu'ils ne ressembleraient à rien du tout, s'ils ne ressemblaient réellement à des gens comme il faut. Il est difficile de trouver ici un serviteur qui croie à sa

vocation, un serviteur sans réplique et sans ressource, pour lequel le plus grand luxe soit le sommeil, et la plus haute morale — vos caprices ; un serviteur qui « ne raisonne pas ». Si vous voulez avoir un serviteur étranger, prenez un allemand : les allemands aiment à servir ; prenez si vous voulez un anglais, les anglais sont habitués au service, donnez leur de l'argent et vous serez content ; mais je ne vous conseille pas de prendre un français. Le français aime aussi l'argent jusqu'au désir fievreux, nerveux de l'acquérir ; et il a bien raison : sans argent il est plus difficile de vivre à Paris que partout ailleurs, sans argent en général il n'y a pas d'homme libre, à moins que ce ne soit en Australie. Il serait temps de cesser de faire des phrases sur la cupidité des pauvres, il est temps de pardonner aux pauvres de vouloir manger, de travailler pour de l'argent, pour le vile métal. Vous n'aimez pas l'argent ? Pourtant, avouez le, vous l'aimez un peu— l'argent est une bonne chose ; je l'aime beaucoup. Il ne s'agit pas du tout de haine pour l'argent, mais le fait est qu'un homme comme il faut ne doit pas soumettre tout à l'argent, que dans son cœur tout ne doit pas être à vendre. Le français-serviteur sera infatigable, travaillera pour quatre, mais ne vendra ni tous ses plaisirs, ni un certain comfort dans la vie, ni le droit de raisonner, ni son point d'honneur ; faites lui des exigences, il les remplira, mais ne faites pas de grossièreté ; dureste personne n'est grossier ici avec le service. Le portier ne tirera pas le cordon au cri sec et grossier de : *cordon!* il lui faut absolument le : *s'il vous*

plait; de pareilles affaires sont venues jusqu'à la poliee, et la police, enjoignant aux portiers d'ouvrir la porte pendant toute la nuit, a ajouté le conseil : de demander le cordon poliment. O frivoles Gaulois!

Le français-serviteur, charmant dans son absence de logique, veut servir en homme. Il ne vous trompe pas par son dévouement, mais dit avec une franchise insouciante, qu'il sert pour l'argent, et que s'il avait d'autres moyens, il vous quitterait demain; il a l'âme tellement sèche et égoïste qu'il ne peut se donner avec amour à un inconnu pour cinquante francs par mois. Les serviteurs d'ici sont alertes à l'impossible et polis comme des marquis; cette politesse peut paraître blessante, son ton vous met sur la même ligne qu'eux; ils sont polis, mais ils n'aiment ni à se tenir dans une raideur composée, ni à se lever avec frayeur quand vous traversez la chambre, et c'est une grossièreté dans son genre. Quelquefois ils sont très-amusants; mon cuisinier tient aussi le buffet, présente les plats à table, fait les chambres, brosse les habits—par conséquent il n'est pas paresseux, comme vous voyez, mais de huit à dix heures il lit les journaux dans le plus proche café, et c'est une condition *sine qua non*.

Les journaux sont indispensables au parisien. Que de fois j'ai observé en souriant le regard ébahi d'un seigneur russe nouvellement arrivé, quand le garçon, après lui avoir présenté un plat, saisissait précipitamment un journal et s'asseyait à le lire dans la même salle.

Les serviteurs ne forment pas le type du prolétaire

parisien, ce type c'est l'ouvrier; c'est la partie la moins douée de la population qui entre au service, un ouvrier comme il faut, s'il n'a pas les formes extérieures du serviteur, est en revanche par son dévéloppement, plus élevé, plus moral.

La gâterie dont nous avons parlé est une des suites de la Révolution passée; on y a peu fait attention, parce qu'elle tourne autour de la cuisine et de l'antichambre, et pourtant elle ne laisse pas d'être grâve. La plus grande partie des serviteurs et des ouvriers de Paris sont les enfants et les petits enfants des soldats de «la grande armée», les enfants et les petits enfants des brailleurs apaisés des faubourgs St Antoine et Marceau, des tribuns vieillis des sections. Nonobstant le zèle paternel des jésuites et en général des cléricaux au temps de la restauration à élever la jeune génération dans l'esprit de soumission et d'ignorance profonde sur son passé, ce fut impossible. En vain ils publièrent pour les écoles des livres dans lesquels ils parlaient du feldmaréchal des armées de Louis XVIII, *Buonaparte* et du doux règne de Louis XVII, qui avait transporté la capitale et la cour à Coblenz à l'occasion de la réparation des planchers aux Tuileries. Les grand-pères, les pères et les mères, les mères toutes puissantes dans l'éducation en France, détournaient continuellement la jeune génération du modeste sentier par lequel la menaient les instituteurs accrédités, c'est-à-dire les frères ignorantins, avec leurs principes modérés, tirés du modeste *Ami du peuple*, du respectable *Père Duchène* et du modeste *vieux Cordelier*; au lieu de preuves,

ils ajoutaient des récits. Une telle éducation devait faire de la nouvelle génération des gamins de Paris vieillis, des êtres grossiers, impertinents, arrogants, n'est-ce-pas ?

Il advint tout le contraire, la jeune génération est humanitaire, polie, tendre même, en général douce tant qu'elle n'est pas touchée au vif. Quel respect pour la femme, quelle touchante attention pour les enfants !

Il y a de pauvres petits bals, où vont le dimanche, les ouvriers, leurs femmes, les blanchisseuses, les servantes ; quelques lanternes éclairent une salle assez petite et un petit jardin ; on y danse au son de deux ou trois violons. Ce n'est pas le fameux Mabile, ni le Ranelagh, ni la « Chaumière » de mémoire de cancan, où l'éclairage, les arbres, la verdure tout est imprégné de volupté où le pouls bat tout autrement, et où les plaisanteries iraient loin si..... s'il n'y avait des remords de conscience, pensez-vous?..... non, s'il n'y avait la main du municipal, prête à chaque instant à saisir au collet..... Tout va décemment à ces pauvres bals ; des blouses usées, des robes de jaconat fanées, ont compris que le cancan ne serait pas à sa place ici, qu'il blesserait la pauvreté, qu'il la livrerait à l'opprobre, ôterait la dernière estime; et ils dansent gaiement, mais modestement et le gouvernement n'a pas mis de municipal, espérant dans la délicatesse des apprentis, des serruriers et des cordonniers !

Un jour de fête aux Champs Elysées un enfant tâche de voir la comédie en plein air, mais comment peut-il voir derrière la foule?..... Ne vous inquiétez pas, une

blouse quelconque le mettra sur son épaule, quand elle sera fatiguée, elle le passera à un autre, l'autre au troisième et le petit, passant de main en main, verra tranquillement jusqu'au bout l'étonnante représentation de la prise de Constantine avec canonnade et incendie, avec un dey algérien que le tambour-major conduit attaché à une corde. Les enfants jouent sur le trottoir, et des centaines de passants feront le tour pour ne pas les déranger. Ces jours-ci un petit garçon de neuf ans traversait la rue de Helder en portant un sac de monnaies d'argent; le sac se déchira et l'argent se répandit par terre; le petit garçon éclata en sanglots, mais dans un moment les blouses firent cercle autour, d'autres se jetèrent à ramasser l'argent; après ils le comptèrent (l'argent était juste), ils l'enveloppèrent et le donnèrent au petit garçon.

C'est toujours le Paris de l'autre côté du cens.

Mais tels ne sont pas les bourgeois, les propriétaires, les boutiquiers, les rentiers et tout le Paris qui est pour le cens. Et c'est ce Paris dont l'expression est le théâtre et en cela il partage le sort de sa compagne du Palais Bourbon—la Chambre. Les théâtres se tiennent le plus par ceux qui paient le plus; les dépenses pour vingt trois théâtres sont effrayantes; qui donc les couvre et encore avec usure (le ministre des affaires étrangères l'année passée a vendu au profit de «l'Epoque» le privilège au théâtre pour 100,000 fr.)? Sans doute cela ne se paie pas par une douzaine d'étrangers : la riche bourgeoisie paie pour tout, aussi le théâtre exprime les aspirations, les intérêts de

la bourgeoisie. Est-ce qu'avant ce n'était pas ainsi? C'est-à-dire quand, avant? Jadis le théâtre était aristocratique, ensuite incolore et officiel comme toute littérature du temps de Napoléon. A l'époque de la restauration il commença à incliner vers la bourgeoisie, mais la bourgeoisie était alors plus nationale; elle était mordante, caustique, spirituelle, se croyait lésée et ne marchait pas avec autant d'embompoint et de relief obtus au premier plan qu'à présent.

La bourgeoisie parut sur la scène de la manière la plus brillante dans la personne du rusé, de l'effervescent, comme le champagne, du barbier et du majordome, en un mot dans la personne de Figaro; et maintenant elle est en scène sous la forme d'un industriel sentimental, protecteur des pauvres et défenseur des opprimés. Au temps de Baumarchais, Figaro était *hors la loi*, de notre temps Figaro est *législateur*; alors il était pauvre, humillé, happait peu à peu de la table du maître et pour cela sympathisait avec la faim et dans son rire se cachait beaucoup de haine; maintenant Dieu l'a béni de tous les dons de la terre; il s'est engraissé, il s'est alourdi, il déteste les affamés, ne croit pas à la pauvreté et l'appelle paresse et vagabondage.

Les deux Figaro ont une chose de commun: la domesticité, mais sous la livrée de l'ancien Figaro on voit l'homme, tandis que sous l'habit noir du nouveau Figaro on voit la livrée, et ce qui est pire, c'est qu'il ne peut pas la jeter comme son prédécesseur, elle s'est tellement attachée à sa peau, qu'on ne peut l'enlever sans lui ôter en même temps la peau. ·Chez nous cette classe est

moins en vue, en Allemagne elle est la seule avec l'addition des théologiens et des savants, mais elle est modeste, petite et comique à l'impossible ; ici elle est arrogante et hautaine, singe les aristocrates, les philanthropes et les hommes d'état.

Pensez à tous ces Bricolené, Galuché et d'autres dans les romans de George Sand, voilà le bourgeois. Au reste, permettez, la justice avant tout. George Sand montre un autre côté de la bourgeoisie ; les bons bourgeois lisent ses romans avec des grincements de dents et défendent à leurs petites bourgeoises de les prendre en main..... laissons ça de côté ! Je recommande la meilleure source, patentée, brévetée de par la bourgeoisie : Scribe. Scribe le génie, l'écrivain de la bourgeoisie, il l'aime, il est aimé d'elle, il s'est tellement adapté à ses idées, à ses goûts, que lui-même il a perdu tous les autres ; Scribe est courtisan, flatteur, prédicateur, saltimbanque, maître, bouffon et poète de la bourgeoisie. Les bourgeois pleurent au théâtre, touchés de leurs propres vertus, dépeintes par Scribe, touchés de l'héroïsme et de la poésie de comptoir. Ils se reconnaissent eux-mêmes et leur idéal dans les héros de Scribe, en les regardant ils se sourient à eux-mêmes, se font des signes d'intelligence, — en un mot les reconnaissent autant qu'ils renient les portraits de George Sand. Eh bien, si tous les héros de Scribe sont plus repoussants, plus obtus, plus mesquins que tous les Bricolénè et Galuché ensemble, alors on ne peut pas ne pas convenir que la bourgeoisie ne devrait pas occuper en France la première place.

La bourgeoisie n'a pas un grand passé et n'a aucun avenir. Elle a été belle un moment, comme négation, transition, comme contraste, comme énergique résistance. Elle a eu assez de force pour la lutte et la victoire; mais venir à bout de la victoire, cela lui fut impossible : elle n'était pas éduquée ainsi. La noblesse avait sa religion sociale ; on ne peut pas remplacer par des régles d'économie politique les dogmes du patriotisme, la tradition de la bravoure, la sainteté de l'honneur, il y a, à la vérité une religion contraire au féodalisme, mais le bourgeois est resté entre ces deux religions.

Héritier de la brillante noblesse et du grossier plébéisme, le bourgeois a accumulé en lui les défauts les plus tranchés des deux, tout en ayant perdu leurs qualités. Il est riche en grand seigneur, mais avare comme un boutiquier. C'est un affranchi. La noblesse française a péri d'une manière majestueuse; voyant devant soi la mort inévitable, comme un gladiateur puissant, elle a voulu succomber avec gloire ; le monument de cet héroïsme, est le 4 août 1789 ; on a beau dire, mais il y a beaucoup de grandiose dans cette abdication volontaire des droits féodaux.

Alors déjà vous rencontrez en France cette classe de gens qui, au moment de la ruine commune, profitent ; la noblesse est privée de droit, ils renforcent les leurs ; le peuple meurt de faim — ils sont rassasiés ; le peuple s'arme et va foudroyer les ennemis — eux ils livrent avantageusement des draps, des approvisionnements. Le peuple conquiert toute l'Europe, son sang coule à

flots par toute l'Europe, les autres profitent du système continental. Au temps des crimes de la seconde terreur, de la terreur blanche comme disent les Français, le bourgeois devient électeur et député, et ici, comme nous avons dit, commence sa seconde lune de miel, le meilleur temps de sa vie après le jeu de paume. Mais Figaro n'a pas abandonné ses principes de prudence : on commença à l'offenser, il instigua la populace à prendre son parti et il attendit blotti derrière un coin de rue pour voir comment cela finirait; la populace vainquit, et Figaro la chassa du forum à grands coups de pied et mit la garde nationale avec la police à toutes les issues, pour ne pas laisser entrer la canaille. Le profit fut pour Figaro qui devint aristocrate, comte Figaro Almaviva, chancelier Figaro, duc Figaro, pair Figaro. Et malgré cela, il n'a toujours pas de religion sociale ; ses aïeux l'avaient, les indomptables, les persistants citoyens et légistes, mais elle s'est éteinte, quand il n'y eut plus de nécessité historique à son existence. Les bourgeois le savent très-bien ; aussi ont-ils inventé une morale, basée sur l'arithmétique, sur la force de l'argent, sur l'amour de l'ordre. Un boutiquier racontait que, pendant l'affaire de Barbès, à peine eut-il entendu qu'il y avait quelque chose — il prit son fusil et monta la garde tout le jour autour de sa maison.

— Mais de quel côté étiez-vous? — lui demanda un jeune homme.

— Oh ! je ne me mêle pas de politique, — répondit-il, cela m'est égal, pourvu que l'ordre public soit sauvé ; je défendais l'ordre.

J. P. Richter a bien raison de rire de ceux qui, par amour de l'ordre, mettent dix fois une chose à la même place, sans se rendre compte une seule fois pourquoi telle chose doit absolument être à telle place. L'amour de l'ordre et de sa conservation a beaucoup aidé la bourgeoisie à se transformer, d'une classe indéterminée, en un état circonscrit, dont les limites sont le cens électoral en bas et le baron Rothschild en haut. Scribe en a étudié les moindres sinuosités et a donné une réponse à tout.

Il a bafoué les rêves du jeune homme qui sent une vocation artistique, il l'a entouré d'estime et de bonheur, quand il se fait honnête teneur de livres; il a courbé vers la terre la tête du pauvre et l'a livré au pouvoir du maître dont il chante les louanges, parce que le maître veut que l'ouvrier ait un peu de plaisir le dimanche. Il a même su relever le voleur, lorsque, devenu riche, il donne un morceau de pain au fils de celui qu'il a pillé, et il le représente avec tant d'adresse, qu'on se sent porté à gronder le fils de ce que son père a été si imprudent et n'a pas su garder son argent. On croirait que le vol est un crime horrible aux yeux de la bourgeoisie..... mais là aussi, Scribe sait à qui il a à faire : le voleur est devenu négociant, le talent de s'enrichir et de bien conduire sa maison, lave toutes les taches. Comme la femme est punie avec opprobre chez Scribe pour un caprice, pour un moment d'entraînement, même pour une plaisanterie! Comme elle est ridiculisée, bafouée! Et comme le mari triomphe, corrige et pardonne! Le bourgeois est despote dans la famille, tyran des enfants, tyran de la femme. Ne

jugez pas la position de la femme en France d'après le bal de l'opéra sur les amazones du bois de Boulogne, sur les grisettes jouant au billard dans le jardin du Luxembourg, ou les habitantes du quartier Notre Dame de Lorette..... ou plutôt d'après ces échantillons vifs, insouciants, gais, polkant et riant jugez le besoin de gaieté, de jeu, de folie, d'éclat, de jouissance qu'a une française! Elle doit dire adieu à tout cela, en allant chez le maire avec son fiancé. Pour prendre part aux plaisirs, elle doit renoncer à être épouse.

A Paris, comme autrefois à Athènes et plus tard en Italie, il n'y a presque pas de milieu entre ces deux extrémités — ou être courtisane, ou s'ennuyer à périr dans des tracasseries insipides et sans issue. Vous vous souvenez qu'il est question de la bourgeoisie; ce que je dis ne s'applique pas à l'aristocratie, mais il n'y en a presque plus.

Qui donc se pare, s'amuse, danse?—la femme entretenue, à réputation équivoque, l'actrice, la maîtresse d'étudiant..... Je ne parle pas des malheureuses victimes « du tempérament social » comme les appelait Proudhon; celles-là jouissent peu, elles n'en ont pas le temps. Le mariage prive la femme française de la classe moyenne de toute l'atmosphère qui entoure une femme d'amour, de sourire, d'attention. Le mari la conduit au Père Lachaise dans une citadine au son fêlé, attelée d'une méchante rosse, ou profitant du bon marché, il fait une course en chemin de fer, la mène à Versailles quand « les eaux jouent » et une ou deux fois au théatre—et en voilà assez pour toute l'année. Et c'est pour cela qu'on

a prôné la bourgeoisie actuelle pour sa vie morale,—domestico-heureuse. Mais la bourgeoisie n'a pas assez de cette réputation d'honneur, elle a un grand penchant à jouer l'aristocrate, quoiqu'elle déteste les aristocrates parce qu'elle craint leur supériorité dans les formes; l'éléphant a quelquefois une envie mortelle de courir comme une gazelle, mais où l'apprendre?—Et à quoi sert alors Scribe?—Scribe endosse la livrée du suisse et ouvre les portes des salons aristocratiques du temps de la régence et de Louis XV; mais le rusé courtisan a su indiquer la frivolité des habitants de ces salles rococo, toujours pour flatter les spectateurs: vous valez mieux, leur dit-il, que ces gens frivoles, ils avaient seulement les manières, ce quelque chose. «Pourquoi n'aurions-nous pas nous aussi ce quelque chose?» —pense l'éléphant-gazelle et il traîne gaiement son ventre hors de la loge et se met au lit en souriant. Lui il vaut mieux pourtant!

La passion de la plaisanterie, de la gaieté, du calembour forme un des éléments les plus importants et les plus heureux du caractère français; le vaudeville y répond à merveille. Le vaudeville est une production nationale des Français tout comme l'idéalisme transcendental est celle des Allemands.

Mais vous connaissez la prédilection des hommes peu développés pour tout ce qui est indécent; pour eux le sâle seul est piquant, le cynique seul est comique. Le bourgeois, sévère gardien des mœurs à la maison, aime à lâcher sa lourde plaisanterie, à faire rougir une jeune fille par ses allusions à double sens;

il va même plus loin, il aime à courtiser ; en général il aime la débauche en tapinois, laquelle ne le mettra jamais face à face avec sa conscience démasquée, en tricorne, appelée agent de police ; il est débauché inclusivement jusqu'à l'article du code qui traite de la mauvaise conduite des citoyens. Tout cela s'est réflété sur la scène, comme il fallait s'y attendre ; le vaudeville (neuf fois sur dix) a pris pour base, non une gaieté légère, non une farce scintillante d'esprit, mais des allusions sales. Comme autrefois dans les tragédies classiques, craignant d'agir trop sur les nerfs, on tuait derrière les coulisses, de même dans beaucoup de pièces de l'école moderne, on vous fait supposer derrière les coulisses... non pas un meurtre, mais—tout ce qu'on veut.

Je déteste la sévérité puritaine, j'aime à voir le féroce cancan et la polka échevelée ; mais il y a quelque chose de triste et de blessant à songer à ces vingt salles dans lesquelles sont entassés des gens depuis six heures du soir, pour s'extasier jusqu'à minuit sur des pièces bêtes, de sales farces, et cela tous les soirs. La partialité pour les doubles sens et les allusions indécentes a gâté de grands talents scéniques ; les artistes entraînés par des tonnerres d'applaudissements (dont on est très-avare ici) se sont tellement gâtés qu'ils donnent à chaque mot, à chaque geste quelque chose de... libertin. Ni Déjazet, ni Levassor ne sont exempts de ce défaut.

Il fut un temps où le public intelligent et caustique savait relever adroitement toute allusion politique, toute pensée hardie ; c'était le temps des chansons

de Béranger et des pamphlets de Courier; à l'heure qu'il est on s'est refroidi pour les idées, pour les «paroles»; et puis il faisait bon fronder pendant la restauration, mais à présent nous sommes devenus nous mêmes conservateurs et nous craignons de trop toucher à la politique.

En revanche en ce qui concerne l'héroïsme, la bravoure guerrière, — le bourgeois est inimitable; ce n'est pas sans cause qu'il a mis de côté l'ancien uniforme de la garde nationale. Louis Philippe eut du regret pour l'uniforme qu'il avait porté au terrible anniversaire; il permit aux autres de porter tunique et képi, et lui-même garda son vieil uniforme. Il faut voir surtout quand on chante à l'opéra: «Jamais l'Anglais ne règnera», les hurlements, le tapage, le brouhaha, — mon bourgeois, fou de patriotisme, répète: «ne règnera! ne règnera!» Il regarde avec fierté quelque sécretaire de lord Normanby qui, ne remuant aucun muscle, comme le rocher de Gibraltar, est assis tranquillement dans sa loge, en cravate blanche d'acier peint, la figure injectée de sang veineux. Une personne venant de loin pourrait croire que la guerre entre la France et l'Angleterre est à son plus haut degré, que la flotte anglaise a jeté l'ancre devant le bois de Boulogne et que Methusalem Wellington se bat contre Methusalem Soult aux Batignolles, et c'est au contraire, une *entente cordiale!*

Après cette introduction, on pourrait causer un peu du théâtre, mais ce sera pour la lettre suivante.

P. S. En relisant ma lettre, il m'a pris l'envie d'ajouter quelques mots concernant les serviteurs. On a déjà beaucoup parlé de l'injustice, de la gène et de la dépravation mutuelle qui résultent de la domesticité ; mais comment, n'étant pas un sauvage comme Jean Jacques, peut-on se passer de domestiques? A Paris le service privé devient de jour en jour moins nécessaire. Les personnes d'une condition bornée, ne tiennent pas de serviteur et vivent très-commodément. La nécessité accomplit dans ce cas, comme dans tous les autres, ce que la théorie avait prévu. Nous sommes tous de terribles théoriciens, et quant à la pratique nous la regardons d'en haut ; nous nous promenons en ballon aérien le dimanche, et les jours de *travail* notre vie s'écoule par un sol argileux et boueux.

L'application n'est pas du tout facile, — c'est justement la chose difficile. — En théorie on peut tout concevoir, mais en pratique on a grand peine à organiser sa vie de famille. Les révolutions morales ne s'accomplissent bien que lorsqu'elles deviennent « vérités », vie, manière d'agir, habitude, — si vous voulez. — Voilà pourquoi j'attache une importance extrême au fait que la possibilité de se passer jusqu'à un certain point du service particulier, s'est réalisée ici . . . . Mais comment et par qui se remplace cette troisième main, ce membre subordonné, qui fait pour vous tout ce que vous ne voulez pas faire vous-même? Je vais vous le dire.

Les logements de Paris sont très-commodes, quelque soit leur prix, depuis 1000 fr. par mois jusqu'à 500 par an. Partout des glaces, des rideaux, des meubles, de la vaisselle, une cheminée de marbre, des pendules, des lits avec ciel, des tapis, partout on a profité de toutes les possibilités offertes par le plus petit espace et sur tout cela est jeté un je ne sais quoi, *ce flon* qui donne aux petites chambres un air gai et frais ; un cordon est invariablement suspendu dans chaque chambre, c'est ce cordon que je veux atteindre. Il va à la loge du concierge ou du portier. Le portier et toute sa famille sont éternellement au service des locataires; dans les grandes maisons ils ont des aides. Le portier vous brosse vos habits et vos bottes, le portier frotte les parquets, essuie la poussière, lave les fenêtres ; le portier va chercher du tabac, du vin, un beefsteak et des cotelettes; le portier reçoit vos lettres, on jette vos journaux dans sa loge, on lui remet les cartes de visite ; le soir le portier éclaire l'escalier et ferme la porte extérieure, le portier l'ouvre à n'importe quelle heure que vous rentriez ; le gaz brûle toujours dans sa loge; vous prenez votre clef, vous allumez votre bougie et vous montez tranquillement, sachant que personne ne vous attend. Comment le portier trouve-t-il le temps pour tout cela?—Il est plus difficile de le dire que de raconter comment Pinetti faisait un gros sou d'une souris et de la souris un gros sou ; je n'en sais rien : où dort-il, quand repose-t-il, c'est un mystère ; le fait est qu'il arrange si bien son service, soit avec sa famille,

soit avec son aide, qu'il est partout et que la loge n'est jamais vide. Mais n'est-ce pas dangereux de lui donner la clef, peut-on compter sur lui?—Comme sur un mur de pierre! Mais pourquoi cela?—D'abord le propriétaire ou le locataire principal choisit le portier avec beaucoup de circonspection; en second lieu, dans une grande maison, au centre de Paris il recevra par an de deux mille à deux mille cinq cent fr. (*). On peut se fier à lui, parce qu'il n'est pas un mendiant; il va sans dire qu'il a ses comptes secrets avec le marchand de vin et avec le petit boutiquier, il a son revenant bon, tout comme les ministres ont le leur.

Le matin, avant que vous ne vous soyez réveillé (je suppose que vous êtes un homme normal et que par conséquent vous vous réveillez à temps, c'est-à-dire, jamais avant huit heures), vos habits sont prêts, l'eau est apportée (par un porteur spécial); vous n'avez que la peine de vous habiller et d'aller au Café à deux pas, lire les journaux. Mais peut-être, comme moi, vous n'aimez pas à sortir de bonne heure; cela dépend de vous, seulement votre paresse vous coutera vingt francs par mois de plus, et à l'heure indiquée le garçon de café vous apportera du café, et une petite fille du plus proche cabinet littéraire vous fournira une dixaine de journaux. Maintenant

(*) Supposons la maison de 25 locataires; nous pouvons en compter cinq, qui lui paieut 15 fr. par mois, cinq autres — 5 fr. et cinq — 2 fr. 50 c.: — outre cela, il reçoit quelque chose du propriétaire.

parlons du diner. Faire la cuisine à la maison revient trop cher, bien plus cher que d'aller au meilleur restaurant; pour 2 francs vous serez nourri partout, ajoutez 1 fr. et la soif ne vous tourmentera pas, on vous donnera une demi bouteille de médoc (possible); ajoutez encore 1 fr. et l'on vous portera tout cela à domicile. Ce n'est pas une plaisanterie! 4 francs! Eh bien, si vous n'avez pas cette somme, alors allez à la table commune et dinez pour 2 francs et même pour 1 fr. 50 centimes y compris le vin. Il est absurde de tenir ses propres chevaux; de magnifiques voitures de remise de modestes citadines et des cabriolets sont à votre service; le prix est fixe. Si vous allez au bal, au théâtre, un petit garçon vous ouvre la portière et pour un sou met une planche sous vos pieds, s'il y a de la boue; pour cinq sous vous donnez à garder votre manteau ou votre paletot, qu'avez vous besoin d'un serviteur? Mais qui appellera la voiture? Il n'y a pas de gendarmes ici, pour crier à haute voix votre nom de famille; c'est encore un petit garçon en blouse qui pour un sou retrouvera votre voiture. Où donc est la nécessité absolue d'un service à part? Vous pouvez toujours appeler le portier quand vous avez réellement besoin de lui, soit pour allumer le feu dans la cheminée, soit pour jeter une lettre à la poste; mais sans nul doute il éclaterait de rire ou il vous couvrirait d'invectives, si vous l'appeliez au cinquième étage — pour vous bourrer une pipe ou vous présenter un mouchoir d'une autre chambre; c'est justement en cela que consiste l'avantage d'une vie civilisée, qu'elle desha-

bitue des coutumes sauvages. Un homme marié n'a pas non plus besoin d'une femme de chambre; la femme du portier, sa fille, sa sœur, habilleront, déshabilleront, laceront et feront des commérages, en un mot, feront tout ce qui est indispensable. Il faut pour les enfants une cuisinière et surtout une bonne; mais pour la majorité des enfants il vaudrait mieux être en pension que d'être témoin de tout ce qui se passe sous le toit paternel.

Par tout ce que je viens de dire, vous voyez qu'on peut se passer de service particulier... Représentez vous le calme d'une telle vie; elle devient plus mâle, plus pure; représentez-vous le plaisir qu'on éprouve par l'absence d'un être de trop, étranger, témoin curieux de toutes vos affaires.

J'aurais dédié mon postscriptum à M. P. Pogodin, tant il parle de francs et de centimes; mais j'en suis à la cherté : « payez messieurs, si vous avez de quoi » ; mais l'utopie de M. Pogodine est une vie qui ne coûte pas d'argent; il hait l'avidité du prochain et il cite en parlant de Londres ce mot du Christ : « Marthe, Marthe, vous prenez de l'inquiétude et vous vous troublez au sujet de beaucoup de choses ».

LETTRE III.

Paris, le 20 juin 1847.

Si, dans ma lettre précédente, mes observations par rapport aux théatres de Paris ont pu vous causer du chagrin, je vais tacher de vous consoler.

Il est clair que ce n'est pas tout Paris qui est représenté sur la scène de ses théatres, comme vous l'indique ma seconde lettre que je n'approuve plus dutout. «Il n'y a pas de famille sans avorton», disait souvent un brave homme employé au service de l'Etat en Russie, lorsqu'il racontait l'histoire de son neveu, qui avait une telle passion pour les sciences qu'il quitta le service. Pour prendre un exemple d'avorton, — prenons «le chiffonnier de Paris» de F. Pyat, qu'on donne chaque jour et où il se présente toujours beaucoup plus de gens demandant à entrer qu'il n'y a de places au théatre de la Porte S[t] Martin. Certes, on va pour voir Frédéric Lemaitre, mais si la pièce n'était que triviale, Frédéric n'aurait rien pu produire. Il est impitoyable dans le rôle du « Chiffonnier », je ne puis trouver d'autre expression pour qualifier son jeu ; il vous arrache du cœur quelque chose dans le genre d'un reproche, d'un remords de

conscience. La reine Victoria, après quelques représentations du drame de Pyat, toute emue et les larmes aux yeux, a demandé à Lemaitre : «Y a-t-il vraiment de si pauvres gens à Paris?»—«Il y en a beaucoup, votre Majesté», répondit Lemaitre, «ce sont les Irlandais de Paris».

Dès la première scène la pièce vous dispose d'une manière particulièrement agréable. Elle représente une nuit d'hiver, d'un côté le pont d'Austerlitz, devant les yeux le quai en pierre de la Seine, à peine éclairé par deux lanternes ; au delà de la rivière on aperçoit des maisons, une forêt de tuyaux de cheminée qui donnent à Paris son aspect original ; ça et là on aperçoit des lumières. On voit un homme en guénilles assis sur un banc ; son monologue prouve qu'il est tout à fait ruiné ; il avait entrepris le métier de chiffonnier, mais il n'a pas réussi. N'étant pas habitué à la misère, il veut se jeter dans la Seine. Mais voici que paraît un autre chiffonnier, (Lemaitre) sa lanterne à la main, qui ayant trop bu se sent au milieu de la misère comme un poisson dans l'eau ; il chancelle et il engage son camarade à ne pas se jeter à l'eau. — « On mettra la chose dans les journaux », — dit-il, — « on imprimera ton nom avec toutes sortes de mauvais commentaires, — ne vaut-il pas mieux s'en tenir au bleu et à l'amer, au trois-six, au fil-en-quatre de Paul Niquet». Par malheur l'autre individu n'est pas du tout enchanté de l'établissement de Paul Niquet et il préfère la mort par l'eau à la mort par l'esprit de vin. L'ivrogne se fâche et lui dit que si cela lui fait

tant plaisir, il n'a qu'à se noyer. L'autre se serait noyé peut-être, mais un peu distrait par la rencontre, il a réfléchi, réfléchi, — et il vit encore. Mais que fera-t-il avec sa sombre colère, avec son désespoir, son manque de courage? Il ne sait pas lui-même ce qu'il va faire ; mais voilà un garçon de caisse qui passe avec un portefeuille sous le bras..... à quoi bon refléchir encore..... il le frappe à la tête avec son gourdin, le pauvre homme tombe, il l'achève, prend l'argent et s'enfuit à toutes jambes. Le silence est complet. Les lanternes continuent à briller, le cadavre reste étendu sur le trottoir. Un moment après arrive d'un pas cadencé la ronde silencieuse, elle voit un corps mort et s'arrête.

Voici un prologue de cannibales par lequel l'auteur veut vous introduire dans le monde de la faim et de la misère, le monde qui se meut sous vos pieds, qui se meut au dessus de vos têtes, le monde des caves et des greniers, le monde des dévouements tristes et des crimes féroces.

Quelques années se passent. La scène représente l'étage supérieur d'une maison, quelque chose comme un grenier, d'un côté se trouve une petite chambre, dans laquelle une jeune fille, pauvrement habillée, coud une robe à la lueur d'une mince chandelle ; d'un autre côté l'habile propriétaire a trouvé assez de place pour construire une espèce de soupente ou panier; là, dans un hamac, dort tout habillé le vieux chiffonnier ; c'est sa chambre. La pauvre fille est triste et aceablée, la misère l'oppresse, elle est orpheline..... le travail,

le travail et toujours le travail pour un morceau de pain; pas de plaisir, pas de consolation! Elle a fini une robe, une robe bien riche, bien élégante; une heureuse personne la mettra, elle ira au théâtre, à l'opéra, et la pauvre jeune fille restera dans son grenier, dans son triste coin à coudre quelque chose de nouveau, — est-il possible de vivre de cette manière à 18 ans et avec du sang français dans les veines? Marie essaie la robe pour voir *s'il y a des plis*.... enfant, elle se donne le change à elle-même; tout simplement elle veut voir si cette robe parée lui sied, — la robe lui va on ne peut pas mieux, et elle est prête à pleurer. Tout à coup l'on entend une musique de carnaval, du bruit et des rires; ce sont les masques qui passent, on entend du bruit sur l'escalier et voilà que plusieurs couturières costumées en débardeurs et en hussards se précipitent dans la chambre de Marie. Marie est parée de la belle robe..... ah! que c'est beau, que c'est charmant! A l'opéra, à l'opéra!..... Elle ne voudrait pas, c'est-à-dire elle voudrait, mais elle a peur, elle n'y est jamais allée..... « Elles y souperont après, elles ont été invitées, elles auront du homard et des glaces ». — Marie part avec les masques. En même temps le vieux chiffonnier se lève de son grabat, allume sa lanterne et s'en va au travail en gémissant recueillir les os, les restes de la vie d'hier; la nuit — c'est son jour de fête.

La scène change; elle représente une des chambres de la Maison d'or; un bon feu, des lampes et des bougies, des miroirs, tout est en splendeur, il y a une

quantité de monde; les uns viennent de l'opéra, en costume de bal, mais sans masques; les autres ont passé ici toute la nuit; les uns commandent le souper, se disputent au sujet des mets; les autres demandent du vin; un jeune homme, le cigare à la bouche, étendu dans un fauteuil—fait de la philosophie; tous attendent les débardeurs; enfin les voici, — ils sont tous gais et vifs, les uns se mettent à table, les autres dansent, d'autres boivent. On les embrasse, on les régale, on les cajole, ainsi que vous le savez fort bien, caro mio, et ainsi que vous, cara mia, ne le saurez jamais. Mais notre jeune fille, qui se trouve pour la première fois en pareille compagnie, tout effrayée, ne sait elle même ce qu'elle doit faire. Elle conçoit instinctivement qu'il y a dans tout cela du vice, quelque chose de louche, de mauvais, elle se sent agitée. D'abord elle passa inaperçue, mais bientôt on la remarque, on commence à la persécuter, à l'intriguer, on demande qu'elle ôte le masque; elle ne veut pas; on l'arrache; craintive et effrayée, elle ne sait plus que faire. Heureusement, le philosophe, son cigare à la bouche, l'a défendue contre les brutales attaques de ses amis. — Il a été frappé de l'air innocent et souffrant de la jeune fille, il a même voulu la reconduire chez elle.

Voici de nouveau la chambre de Marie; elle n'est pas encore rentrée; une femme en manteau, vient fureter dans tous les coins, dépose un paquet et s'en va. Enfin arrive Marie, pleurant et chagrinée; par dessus tout — c'est la robe qui est salie et déchirée.

— Eh bien! — Voilà l'opéra et le bruit du monde, dont elle avait tant rêvé! Le repentir, la honte, le chagrin — c'est tout ce qui en reste. Tourmentée de dépit et de désespoir, elle se décide au suicide. Elle n'a personne au monde, excepté le vieux chiffonnier, son ami-voisin, son voisin-père. Elle lui écrit une lettre, la lui met sur la table et prépare toutes les choses nécessaires pour s'asphyxier; mais tout à coup elle entend de son lit les cris de l'enfant nouveau-né, qu'on y a déposé. Vous connaissez la sympathie physiologique entre la femme et l'enfant. Marie se décide à vivre, parce qu'elle ne sait que faire de l'enfant; elle ne peut pas abandonner un être faible et sans ressources. — Cependant le vieillard rentré dans sa niche, avec sa hotte remplie de toute sorte d'ordures, d'os qui avaient passé du maitre au valet, du valet au chien, du chien au chiffonnier; mais pour cette fois la trouvaille était un peu meilleure; le père Jean a trouvé dix mille francs en billets; il pense déjà à la récompense qu'on lui donnera, quand il aura rapporté l'argent à qui de droit; tout à coup il trouve sur sa table la lettre de Marie; il s'élance vers elle, et la trouve avec un nouveau-né. — « Voilà donc ce qui en est!..» et comme frappé de foudre il tombe sur une chaise.

Quelle relation a-t-il donc avec Marie? Est-il amoureux d'elle, le vieux homme, ou bien quelle est cette étrange liaison d'un vieillard en cheveux gris et d'une fille de dix-huit ans? Oui, il est amoureux d'elle, mais il l'aime aussi comme un père, comme un ami, avec une

tendresse sans bornes. Son sentiment envers Marie est tout-à-fait compréhensible, il l'est surtout en France, surtout à Paris. Les pauvres gens à Paris tombent parfois dans la sauvagerie, même dans le crétinisme, surtout ceux qui arrivent de la province pour chercher de l'ouvrage, — tels les Savoyards, les Auvergnats; mais ce n'est qu'une exception, à laquelle appartiennent les mendiants de la rue. Quant aux pauvres vraiment parisiens, ils ont non seulement la sourde colère, mais encore ils portent la tête haute, ils ont beaucoup plus de développement que vous n'en supposeriez dans ces organisations pâlies par les mauvaises exhalaisons de la ville, par la faim pressante, les privations perpétuelles, la jalousie, — oui, la jalousie!..... («Ah! cela est bien mauvais certainement!.....» Oui, c'est mauvais, mon cher moraliste, mais qu'avez vous donc à rougir? Il faut s'attendre à faim, en passant devant Chevet?) — Certes, il y a dans leur âme quelque chose de délicatement sensible, de bien intelligent et encore d'immensément triste et tendre. La continence et la moralité ne leur sont pas nécessaires, la dépravation a ses limites; descendez dans les conditions sociales —vous trouverez toujours plus de vices et de sâletés, mais descendez jusqu'au fond—vous trouverez tout autant de moralité que d'abaissement sans compensation; la dépravation —c'est l'attribut de la petite bourgeoisie, mais non du peuple, non de l'ouvrier. Savez-vous que le peuple, les pauvres gens, tâchent de garder leur réputation, que rarement ils tendront la main à un passant pour lui

demander quelqu'appui, et que s'ils le font — se sera sans s'humilier, qu'ils ne prendront guère un pourboire et ne le demanderont jamais. Ce ne sont pas des Anglais, ni des Allemands, ce sont des Parisiens.

L'air de Paris est puissant ; il souffle de même dans les six ou sept étages, dans les greniers et les caves, dans les entresols et au premier ; la bourgeoisie ferme les volets et calfeutre les trous pour y échapper ; mais le pauvre homme ne se cache pas et l'air lui donne des idées ; le chiffonnier, qui a un instant de loisir, prend le journal d'hier et le lit, tout en mangeant son pain sec. Une masse immense, de connaissances et d'idées, s'est infiltrée parmi les classes inférieures et y entretient un état d'esprit maladif, fiévreux ; elle est le principal soutien de leur moralité ; en la perdant, les pauvres gens tombent dans la terrible vie des « Mystères de Paris » ; en la conservant ils restent les types de Georges Sand. Telle est Marie, tel est le père Jean, un produit essentiellement parisien. « Un champignon poussé sur le fumier de Paris » ; son berceau, sa patrie, c'est l'école, c'est la rue où il a été jeté dès sa naissance; de braves gens ne l'ont pas laissé mourir de faim et il est resté à vivre, par la ténacité ironique et l'opiniâtreté de la vie, là où il est impossible de vivre. Il vécut tant bien que mal dans la rue, n'apprit sans doute aucun métier ; qui pensait à lui? il grandit enfin il devint chiffonnier ; il avait l'habitude de boire tout ce qu'il gagnait, ensuite il abandonna le trois-six et se familiarisa tellement avec sa destinée qu'il ne murmure plus contre elle, il lui semble tout-à-fait naturel

d'allumer la nuit sa lanterne et d'aller ramasser des chiffons.

Il n'avait jamais vu les champs, la verdure ; il vivait comme le cloporte sur les murs de pierre humides et rampait la nuit par les ruelles étroites et sombres. Il n'avait pas de famille, il était trop pauvre pour en avoir une; sa fortune ne lui permettait pas d'aimer. Ce n'est pas envain pourtant que le père Jean flana soixante ans par les rues et observa les variétés de la vie qui se meut ; c'est un philosophe, un sage et surtout un caractère. Ayant rencontré Marie au bord de la même indigence où il était, il comprit de suite de quelle trempe est cette jeune fille et se mit à l'aimer de tout l'amour, de toute l'affection qu'il n'avait pas connus en toute sa vie ; ce fut une fille, une amie pour lui. Marie est sa famille, son repos, son unique consolation humaine, sa poésie; son trois-six, sa réconciliation avec la vie, la réponse à tout ce que les circonstances ont laissé sans réponse, mais que l'air de Paris avait éveillé. Il devint sa sentinelle, son gardien ; sans doute le nouveau-né stupéfia le vieillard, si convaincu de sa pureté, de sa franchise. L'affaire s'explique; mais un enfant entraîne encore à des dépenses, il a besoin de lait, que faire, les dix mille francs restent inviolables, on n'ose pas même y penser. Marie se décide à intercéder auprès de la fille du baron, pour laquelle elle travaille, afin qu'elle ne lui fasse pas payer la robe gâtée.

Le baron et sa fille sont assis dans un salon somptueux; elle est extrêmement triste, et cette petite fille

vient avec ses absurdes instances, et elle dit encore qu'elle a besoin d'argent pour l'enfant. «Quel enfant? » On me l'a jeté. « Quand? » Le 12 février. Le baron qui connait la vie, commence par gourmander la jeune fille, par lui dire sans détours que c'est son enfant, qu'il ne lui donnera rien, qu'il n'encourage pas le désordre et le libertinage; enfin il lui reproche d'avoir osé parler à sa fille de choses aussi inconvenantes. Marie s'en va, agitée et surprise. Le baron entre en fureur, sa fille est consternée; l'affaire devient claire; le 12 elle a accouché; le père, pour cacher l'affaire, a donné dix mille francs à la bonne et complaisante sage femme, Mme Potar, pour qu'elle anéantisse, qu'elle *supprime* l'enfant; Mme Potar a le cœur tendre, ses nerfs sont si faibles qu'elle n'a pas pu s'élever à la hauteur du problème dont l'a honorée la confiance du baron, elle n'a pas tué l'enfant, mais elle l'a déposé furtivement chez la pauvre jeune fille. Dans la hâte l'argent fut perdu (et le père Jean le trouva). Le baron fait une sévère réprimande à Mme Potar et lui donne encore dix mille, pour se débarasser plus radicalement de l'enfant..... L'enfant disparait et tandis que Marie ne peut comprendre ce qu'il est devenu, la police se présente. « Marie Didier vous êtes accusée d'infanticide ». Moi? demande la jeune fille épouvantée. « On a trouvé votre enfant noyé dans la fosse ». Un cri sauvage s'échappe des lèvres de Marie en réponse à cette terrible nouvelle et à l'indigne accusation.

— Les nerfs de Mme Potar cette fois paraissent avoir été plus fermes.

Marie est aimée, tendrement, passionnément aimée par le jeune homme qui l'a ramenée du bal; comme les écrivains des pièces françaises le trouvent absolument nécessaire, il est le fiancé de la fille du baron. Il veut épouser Marie. Attendez, jeune homme, votre fiancée, votre vierge céleste est en prison dans la foule des galériens, des femmes débauchées; on la juge pour infanticide, son nom est déjà dans la *Gazette des Tribunaux* et s'est répandu des cafés aux palais et a servi de thème aux raisonnements moraux des gros bourgeois et des grasses bourgeoises.

Le chiffonnier ne dort pas. Une affiche porte que le 12 février dix mille francs en billets ont été perdus de nuit au quartier St Lazare et que celui qui les aura trouvés, peut se présenter chez Mme Potar, sage-femme pour recevoir une gratification convenable. Il y a là quelque chose, pensa le père Jean; il met son meilleur vêtement, un vieil habit qui n'était pas à sa taille, acheté au marché du Temple, des pantalons rapiécés et se rend chez Mme Potar. Ici vous voyez un autre côté du pauvre, la ruse, l'art de se maitriser, une volonté indomptable, qualités tout aussi indispensables pour le pauvre que pour le Cosaque sur la frontière du Caucase; l'un et l'autre sont incessamment face à face avec un ennemi acharné et rusé. Lemaître est surprenant dans cette scène. Le père Jean réussit à extorquer à Mme Potar la preuve que l'enfant est à la fille du baron. Maintenant il se lèvera de toute sa taille et se présentera en accusateur. Mais savez-vous qui est le baron? Le baron est l'homme qui a commis jadis un meurtre sur le quai

d'Austerlitz. Il est devenu riche et puissant, le chiffonnier est trompé (scène gauche, difficile pour l'acteur et fatigante pour le spectateur) c'est peu; il est mis sous jugement comme fortement suspect de meurtre : on a trouvé chez lui le portefeuille avec le nom de la victime du quai. Tout est dans l'ordre, comme il fallait s'y attendre. Ici il y a une scène absurde dans la prison, imitée de la pièce de Schiller : « La cabale et l'Amour », où Vurm force Louise d'écrire. Pour sauver le jeune homme qu'il veut marier à sa fille, le baron engage Marie à prendre sur elle le crime, lui promettant de la sauver après la sentence; le jeune homme est resté fidèle, convaincu de son innocence, inébranlable dans son amour..... et la voilà qui avoue! Marie est condamnée à la déportation. Sur la scène on voit le tribunal, le chiffonnier est assis à la porte entre deux gendarmes, il a eu le temps de devenir sauvage, il a quelque chose de la bête fauve. Dans la rue on entend crier : Marie Didier, infanticide, avec des détails intéressants! un sou! On commence l'interrogatoire du vieillard, mais il ne veut pas même parler de lui-même; il supplie d'examiner l'affaire de Marie, on ne l'écoute pas, on lui ordonne de se taire, il pleure; il s'arrache les cheveux ; lui qui ne s'est jamais mis à genoux, parait devant les juges, les juges commandent au municipal de le jeter à la porte — la toile, la toile!..... Que faut-il encore?..... Mais Pyat a ajouté un dénouement mélodramatique. Par là il a perdu la pièce et l'a allongée.

Il a procuré encore à Lemaitre une scène étonnante

avec Mme Potar et au public un finale conciliant, récréant dans le genre bourgeois (*).

Si vous étes aussi fatigué d'entendre le récit du chiffonnier que moi de le faire, je ne vois pas pourquoi je ne le quitterais pas pour parler d'autre chose. Qu'est-ce que la Porte St Martin? Allons au Palais Royal. Mais..... hélas! Le Palais Royal a cessé d'être le cœur de Paris depuis qu'on l'a privé comme plus tard Berlin de sa *meilleure* population. Il est devenu trop moral et trop vertueux. Paris en a déménagé. D'après le Charivari, Paris commence au boulevard des Capucines et finit à la Maison d'Or, c'est-à-dire que Paris est le boulevard des Italiens. « Il court des bruits fabuleux sur l'existence d'un certain boulevard Poissonnière, ajoute le spirituel rédacteur; mais qui en connait l'existence? Quant au boulevard Beaumarchais, c'est simplement une invention de la police, un bruit répandu avec intention ». Mais que faire? Allons au Palais Royal et entrons au Théâtre Français.

Là, je fis la connaissance d'un auteur dramatique que je ne connaissais pas... de Racine. « Est-ce possible? » allez-vous vous demander en rougissant pour moi.

A peine nous sortions des portes de Trézene.
Il était sur son char.....

(*) J'en parlai à Felix Pyat, il fut tout-à-fait de mon avis, mais me fit observer que je ne connaissais pas le public français, que la pièce serait tombée sans la fin consolante, que les Français n'aiment pas à quitter le théâtre avec un sentiment pénible. Je crois que Pyat a raison! (1852).

Je l'ai appris par cœur à l'âge de dix ans et puis je l'ai lu à quinze; mais c'était déjà trop tard. Ayant eu le bonheur de terminer mon éducation première sous l'influence de la gesticulation du «Télégraphe» de Moscou et de la théorie du romantisme russe, je regardais de haut l'homme des trois unités d'Aristote, l'homme mettant *Vous* et *Madame* dans la bouche des héros d'Homère. L'esthétique allemande m'a convaincu qu'il n'y a jamais eu d'art en France; que l'art, proprement dit, peut fleurir en Bavière, à Veimar, en un mot, de Francfort sur l'Oder à Francfort sur le Mein. — Voilà pourquoi je lus Racine pour mieux comprendre les beautés des tragédies de Guwald et de Mulner. Enfin je vis Racine chez lui, je le vis avec Rachel et j'appris à le comprendre. C'est très-important; plus important qu'il ne semble au premier coup d'œil, c'est la justification de deux siècles, c'est-à-dire, la conception de leur goût. On rencontre Racine à chaque pas depuis 1665 jusqu'à la restauration; c'est lui qui a élevé les hommes vigoureux du dix-huitième siècle. Est-il possible qu'ils se soient tous trompés, que la France se soit trompée, que le monde se soit trompé? Robespière menait son Eléonore au Théatre Français et lui lisait Britannicus, après avoir signé à la hâte deux ou trois douzaines de condamnations. Louis XVI dans sa sombre et triste prison lisait Racine tous les jours avec son fils et le lui faisait réciter par cœur..... Et vraiment, il y a quelque chose de frappant, de grandiose dans le discours se développant avec harmonie, calme, mesure, des heros

de Racine; le dialogue tue souvent l'action, mais il est esthétique, mais il est lui-même l'action. Pour le comprendre il faut voir Racine sur la scène du théâtre français; là ce sont conservées les traditions du temps passé, les traditions sur les rôles créés par Talma, par Ophrène, Georges.....

Les acteurs se présentent avec une certaine timidité dans les tragédies de Racine, c'est leur pierre de touche; ici tout mouvement non artistique est impossible, pas un effet mélodramatique, ici ils n'ont d'espoir ni dans le groupe, ni dans les décors, ici il n'y a que deux ou trois acteurs, comme des statues sur un piedestal: toute l'attention est fixée sur eux. D'abord leur diction, extrêmement noble et travaillée, peut paraître recherchée, mais ce n'est pas tout-à-fait ainsi; cette solennité, cette majesté, le relief de chaque vers convient à l'esprit des tragédies de Racine.

Si l'on veut, on peut aussi trouver de la recherche dans quelques poses des bas-reliefs du Parthénon, précisément parce que les sculpteurs ont exclu tout ce qui est accidentel et qu'ils n'ont laissé que les formes calmes, éternelles; la vie en s'élevant à cette forme se sépare de tout ce qui révolte sa réalisation, et devient une harmonie plastique et musicale; ici le mouvement doit être grâce, la parole, poésie, le sentiment, chant.

Vous préférez un autre monde, le monde de la reproduction de la vie dans toute sa vérité, dans toute sa profondeur, dans les plis et replis de la lumière et des ténèbres, en un mot le monde de Shakespeare, de Rembrandt, aimez le, mais cela vous empêche-t-il de

vous arrêter devant Apollon, devant Vénus? Quel exclusivisme catholique! La conception de Beethoven vous a-t-elle donc ôté la faculté de vous laisser entraîner par le Barbier de Séville?

En entrant au théâtre pour voir Racine, vous devez savoir, qu'en même temps, vous entrez dans un autre monde qui a ses bornes, sa médiocrité, mais qui possède aussi une force, une énergie à lui et un grand élément esthétique dans ses limites. Quel droit avez-vous de juger une production esthétique endehors de son propre terrain, même endehors du terrain historique, national? Vous êtes venu voir Racine, renoncez donc à l'élément flamand : c'est une branche de l'école italienne ; prenez le tel qu'il est, afin qu'il vous donne ce qu'il peut donner, et il donne beaucoup. Sans doute cela ne satisfait pas votre âme dans toutes ses aspirations, mais permettez moi de vous demander, encore une fois : tout l'Olympe grec, tous les types grecs, les statues, les héros des tragédies, vous satisfont-ils? — Non, non et non. Je l'ai éprouvé par moi-même. Dans les statues grecques il y a partout l'expression de la jouissance calme, le triomphe de la mesure, le triomphe de l'équilibre, le triomphe de la beauté, mais, en même temps, vous voyez que le calme est atteint, parce que l'exigence n'était pas grande, parce que les Olympiens se contentaient de peu. Une des plus grandes qualités de la sculpture grecque—c'est la plus complète renonciation à la forme matérielle, à tout ce qui est sensuel. La Vénus de Médicis parle tout aussi peu aux sens que les madones de Raphael ; mais, en revanche, dans l'art

grec il n'y a pas cette volupté brûlante que présentent par exemple les yeux pleins de passion, d'une coupe particulière et plus étroits vers les tempes, des sculptures égyptiennes. D'un autre côté dans l'art grec il n'y a pas et il ne put y avoir d'élément développé par le monde chrétien, d'élément romantique, de cet élément concentré dans l'esprit, profondément douloureux, non satisfait, altéré, aspirant, que vous pouvez étudier à fond dans les chambres de Catherine de Médicis, où se trouvent les tableaux espagnols. Pour les Grecs nous faisons une honorable exception, nous les jugeons comme des Grecs dans leur sphère ; jugeons de même Racine, Corneille, enrichissons nous d'eux aussi.

Que vous dire de Rachel elle-même? Les feuilletons de tous les journaux ont tout dit depuis long-temps. Elle n'est pas belle, n'est pas d'une grande taille, elle est maigre, exténuée : mais qu'a-t-elle besoin d'une grande taille, de la beauté, avec ses traits prononcés, expressifs, pleins de passion? Son jeu est surprenant ; tant qu'elle est sur la scène, quoi qu'elle fasse, vous ne pouvez détacher d'elle vos yeux ; cet être faible, fragile vous domine ; je n'aurais pu estimer un homme qui ne serait pas sous son influence pendant la représentation. Je crois voir à présent ces lèvres fièrement relevées, ce regard brulant, rapide, ce tremblement de la passion et de l'indignation qui parcourt son corps ! et la voix, voix étonnante, elle sait caresser un enfant, chuchotter des paroles d'amour et étouffer l'ennemi ; voix qui ressemble au roucoulement d'une tourterelle et au cri d'une lionne blessée. Elle peut devenir terrible, farouche.....

jusqu'à l'expression méchante (*). Rachel forme le centre de la troupe théâtrale, elle est l'idéal, que tâchent d'imiter vieux et jeune,. homme et femme..... jusqu'au risible; toute la troupe française relève la lèvre comme elle, toutes les basses et les sopranos tâchent de chanter de sa voix.

Sa sœur Judith est très-gentille; ce n'est pas une beauté; en France en général, il n'y a pas de beautés; mais sa gentillesse est tout-à-fait française, quoique son nom rappelle l'honorable feldmaréchal Holopherne et l'acte impoli d'une dame à son égard.

Mais quelle est donc cette beauté exclusivement française? Il est très-facile de s'en rendre compte : elle consiste dans une réunion extrêmement gracieuse de traits expressifs, légers, spirituels, avec du sentiment, de la vie, de la franchise, expréssion qui pour moi est plus attrayante que la seule beauté plastique, que la beauté de race la plus esthétique, que les formes antiques des italiennes et en général des beautés.

C'est un malheur d'être une beauté, la beauté est victime de son extérieur, on la regarde comme une œuvre artistique, on ne cherche rien en elle au-delà de son extérieur. La beauté française est extraordinaire-

---

(*) Comme j'aurais voulu la voir quand, furieuse contre Verron, elle lui dit qu'il était un filou. «Madame, répliqua-t-il, (il le raconte lui-même dans ses mémoires) je n'ai jamais entendu de qui que ce soit une pereille épithète».—Eh bien! Voilà une occasion de l'entendre pour la première fois! — répliqua Rachel. (1852).

ment humaine, sociale; elle est loin de la carnation germano-anglaise, qui fait verser des larmes sur les péchés de ce monde, sur ses faiblesses si douces; elle est loin aussi de la sensualité andalouse qui fait palpiter le cœur et arrête la respiration. Elle n'est pas seulement dans l'extérieur, ni dans la seule vie intérieure, mais dans leur combinaison harmonieuse. Cette beauté est le résultat de la vie, de la vie de générations entières, d'une longue suite d'influences organiques, psychiques et sociales; une telle beauté s'éduque pendant des siècles, s'élabore par l'organisation de l'état, par les mœurs, se transmet par héritage, se développe par le milieu, par le travail intérieur, par l'activité du cerveau, une telle beauté est le fait de la civilisation et du caractère national.

Quelque fois on rencontre ce genre de beauté parmi les familles aristocratiques russes ou polonaises et selon moi c'est un grand témoignage en faveur du sang slave. Ne vous offensez pas, nous trouvons chez nous rarement une telle beauté, parce que le nombre de femmes appelées au développement est bien plus restreint. Qui n'a pas observé combien les femmes sont au-dessous des hommes chez notre peuple? La femme paysanne est trop opprimée, trop ouvrière, trop impersonnelle, trop «femme» pour être belle. Dès qu'on passe la frontière, la laideur des paysans allemands et l'amélioration des femmes vous sautent aux yeux, surtout dans les villes ; ce qui fait beaucoup c'est qu'elles savent mieux se tenir : la plus pauvre servante ne sortira pas dans la rue, sans lisser ses cheveux et s'arranger un

peu; je n'ai plus vu de têtes ébouriffées, de robes décrochées, le cynisme de la malpropreté feminine, depuis que j'ai quitté l'auberge de Pskov et les relais juifs du gouvernement de Kovno(*). L'amour de la propreté dénote une vieille civilisation et le respect pour soi-même, le sentiment de dignité personnelle et par conséquent la compréhension de l'individualité; sans doute je ne parle pas de l'idée abstraite de l'individualité et de ses droits civiques, mais de cet entendement instinctif qui est si évident dans les classes les plus inférieures des gouvernements européens, tout-à-fait indépendamment de leur organisation politique, en Espagne, en Angleterre, en Italie et en France.

Mais revenons aux théâtres; dans le même Palais Royal où au théâtre français Rachel émeut le cœur, Levassor au théâtre du Palais Royal secoue votre poitrine par un rire sans fin, un rire jusqu'aux larmes, jusqu'à l'hystérie? Levassor est la plus complète expression de la gaieté française, du sans souci, de l'insolence naïve, de l'esprit caustique, de la plaisanterie, de la gaminerie. Quelle rapidité impossible à atteindre, quelle richesse de moyens! Levassor appartient autant, est tout aussi indispensable à Paris que Schelling ou Hegel à Berlin. Tout ce que vous avez vu dans les gravures de Gavarni avec un rire inextinguible, tout ce qui fait éclater de rire dans le « Charivari », tout cela est mis en action, animé par Levassor. Et sous ce rapport il me plait beaucoup plus que Bouffé,

(*) Alors je n'avais pas encore été en Angleterre (1858).

plus que le vieux Vernet, plus qu'Arnal plein de talent ; les autres sont d'excellents acteurs de n'importe quelle scène et par là peut-être sont-ils au-dessus de Levassor, mais justement par là Levassor est au-dessus d'eux, parce qu'il est un acteur français, et pas seulement cela, mais un acteur parisien, un acteur du Palais Royal : l'insolence, la naïveté, l'indécence, la grâce, le cancan, le feu d'artifice ! Et de quel visage le sort a gratifié cet homme : maigre, avec des traits petits et pointus, derrière lesquels se cachent trois fois plus de muscles qu'on n'en connait dans l'anatomie, et tous ils se meuvent dans les quatre sens; voilà pourquoi il fait de sa figure tout ce qu'il veut, comme un jongleur d'un papier pliant, tantôt il en fait une botte, ou un radeau ou bien un jabot. On ne peut pas raconter son jeu, il faut le voir, et c'est encore peu, il faut y prendre goût, c'est-à-dire, s'habituer pour saisir au vol les saillies, les plaisanteries de la langue, des yeux, de la voix, du nez, qui passent à toute vapeur comme un train de plaisir.

De Rachel nous avons enjambé à Levassor, des larmes de sympathie au rire jusqu'aux larmes, maintenant passons de ce rire gai au rire de mépris et d'indignation, des plaisanteries gracieuses et du torrent de calembours de Levassor aux farces banales et lourdes par lesquelles les acteurs de la vieille école s'invectivent, se trompent réciproquement pour le plaisir de la société. Sur le premier plan il y a une nouvelle comédie : « Emile Girardin et la place de pair vendue ».

Quand je me rappelle comme au bénéfice de Girardin

j'étais assis à la tribune depuis 10 heures jusqu'à six heures et demi, soutenant deux français, un anglais, mon propre chapeau et la barbe du voisin de droite, m'appuyant en outre contre un honorable visiteur assis devant moi, et tout cela au mois de juin, par cinquante degrés de chaleur, chaque fois que je m'en souviens, j'ai envie de sortir à l'air frais.....

Eh bien! sortons!

LETTRE IV.

Paris, 15 septembre, 1847.

Pendant que je me préparais avec la lenteur slave à vous parler du tournoi parlementaire dans lequel le preux chevalier de la presse est tombé avec tant de bravoure sur les Castor et Pollux des boutiques ministérielles et donna par là une petite distraction aux bons bourgeois qui s'ennuient «pour la patrie au Palais Bourbon», il se passa tant de tournois, de box, d'accusations mutuelles, de chasses et d'inquisitions judiciaires, d'évènements extraordinaires et de circonstances fortuites qu'il est honteux de se souvenir des petites accusations qui planent sur les pairs concernant l'abus de leur influence sur le commerce. Les nouveaux héros avec l'intrépide conséquence des philosophes allemands et des bandits italiens sont allés jusqu'au bout dans la carrière qui commence par le petit trafic des projets de petites lois, par des privilèges de théâtre et de mines, et finit par les mineurs eux-mêmes, par des promenades maritimes aux galères, par l'enfoncement des pilotis dans les ports, et quelquefois par un salto mortale aérien de tout le corps ou d'une partie, selon le côté du Pas de Calais où le fait a lieu.

Ainsi laissons l'affaire de Girardin! D'autant plus qu'elle s'est très-bien términée et à la satisfaction générale, la chambre des députés a acquitté les ministres, la chambre des pairs a acquitté Girardin. Il est clair que les deux partis avaient raison.....

... Comme on vit tranquillement et gaîement quelque part, à Naples par exemple, où ne perce pas cette volée grise de journaux de toutes grandeurs, de toutes couleurs, avec l'odeur empoisonnée de la suie hollandaise et du papier pourri, avec un terrible premier Paris en tête et des annonces en grosses lettres au bout; volée humide, mouillée, comme si le sang des évènements n'avait pas encore séché sur ses lèvres, sauterelles dévorant les évènements avant même qu'ils aient eu le temps de mûrir, chiffonniers et maraudeurs suivant pas à pas la grande armée du mouvement historique.

A Naples les journaux sont clairs comme le ciel d'Italie éternellement bleu, ils apportent sur leurs feuilles presque roses des nouvelles calmantes, souriantes—des nouvelles d'une magnifique récolte, d'une fête extraordinaire à telle villa, chez telle duchesse, que la lune éclairait d'en haut et que les vagues de la Méditerranée baignaient de côté..... N'est-il pas mieux de croire dans l'innocence du cœur aux mœurs arcadiennes de la terre, au doux bonheur du lazzarone, à la morale officielle et au désintéressement humain. Pourquoi quand il y a tant de belles choses dans l'univers, pourquoi savoir qu'il y a des chiens enragés, des hommes méchants, des fièvres typhoïdes, de l'huile rance et du champagne frelaté!

C'est toujours la faute des journaux : c'est eux qui rapportent toute chose au su de tout le monde.

Je vous ai raconté comment un docteur aliéné prenait les journaux pour des bulletins de maisons de santé ; c'était un homme arriéré : à présent les journaux sont des bulletins de maisons de force et des galères.

Réellement, à aucune époque la France n'est tombée moralement aussi bas qu'à présent. Elle est malade. Tout le monde le sent, Guizot aussi bien que Proudhon, le préfet de police et Victor Considérant. Tout le monde est mécontent de la situation actuelle de la France, à l'exception de la vraie bourgeoisie, et même cette dernière craint de regarder devant elle. De quoi on est mécontent, tout le monde le sait, mais presque personne ne sait comment y remédier pas même les socialistes, hommes de l'idéal lointain, à peine perceptible dans l'avenir.

Ni l'opposition de la presse, ni l'opposition parlementaire ne connaissent le véritable sens du mal, ni les remèdes réels ; c'est pour cela qu'elles restent constamment en minorité ; elles n'ont de vrai qu'un vif sentiment d'indignation, et en cela elles ont raison ; la conscience du mal est indispensable pour s'en défaire tôt ou tard.

L'accusation le plus souvent répétée, que depuis quelque temps les intérêts matériels ont absorbé tous les autres, est tout-à-fait juste ; les idées, les paroles qui, dernièrement encore, émouvaient les hommes, les masses, qui leur faisaient abandonner leurs maisons, leurs familles pour prendre les armes et aller à la

défense de ce qui leur est sacré et à la destruction des idoles hostiles, ces idées, ces mots ont perdu leur force magique et se répètent à présent par habitude, par politesse, comme l'invocation de l'Olympe et des Muses, chez les poètes, ou comme le mot Dieu chez les déistes.

Au lieu des « grandes idées et de buts élevés », l'argent est à présent le levier qui met tout en mouvement. Là où se tenaient les discussions sur les droits inaliénables de l'homme, sur la politique des gouvernements, sur le patriotisme, on s'occupe à présent de la seule économie politique.

La question du bien-être matériel est effectivement sur le premier plan. Il n'y a rien d'étonnant à cela : comment ne pas reconnaître enfin la gravité de la question, de la solution de laquelle dépend non-seulement le pain quotidien de la majorité, mais encore sa civilisation. Il n'y a pas de civilisation compatible avec la faim; le bas peuple restera bas peuple, tant qu'il ne réussira pas à acquérir la nourriture et le loisir.

Les contrées qui ont traversé déjà les âges mythiques, patriarcaux et héroïques, qui se sont assez formées, qui ont assez amassé, qui ont passé la période juvénile des entraînements abstraits, qui ont dépassé l'alphabet de l'état civil, ces contrées devraient naturellement se tourner vers la question essentielle, dont dépend tout l'avenir des peuples. Mais cette question est terriblement difficile, on ne peut la résoudre ni par de grands mots, ni par un drapeau multicolore, ni par un appel énergique. C'est une question éminemment intérieure, la plus profonde, la plus vitale, la plus importante, et

particulièrement c'est une question pratique de l'organisation sociale.

Vous la rencontrez non-seulement en France, mais dans d'autres pays; peut-être a-t-elle fait plus de pas pratiques aux Etats-Unis et en Angleterre; en France elle a acquis comme toute chose, une publicité universelle. La vie en France est plus bruyante, plus communicative qu'en Angleterre, tout s'y fait à haute voix, tout est pour tout le monde. Quelquefois il semble que précisément tout ce qui se passe ici, se fait comme au théâtre, pour le public, à lui le plaisir, à lui la morale; les acteurs ne jouent pas pour leur compte et retournent de la scène aux désagréments de famille et aux détails. C'est en cela que consiste chez les français un de leurs meilleurs côtés, mais pour cela ils restent les mains vides.

Hegel compare l'Inde à une femme en couches qui, après avoir mis au monde un bel enfant, ne souhaite rien de plus pour elle-même. La France au contraire, désire tout, mais ses forces se sont épuisées à cause de pénibles et fréquentes couches, elle n'a pas la force de porter ses enfants.

Mais revenons à la question économique. Considérer comme quelque chose de secondaire et de grossier la tendance au développement du bien-être général, la tendance à arracher à l'aveugle hasard et aux héritiers de la violence les instruments du travail et les forces agglomérées, amener la valeur du travail, la possession et la circulation des richesses à des bases fondées sur la raison, à des principes généraux et contemporains,

enlever toutes les digues qui entravent l'échange et le mouvement considérer tout cela comme matérialisme et égoïsme, c'est-ce que peuvent seulement des encroutés de romantiques et des idéalistes. Par bonheur de notre temps on voit peu de ces natures élevées qui craignent de se souiller aux questions pratiques, qui fuient du monde réel dans le monde des fantaisies..... quoique j'aie entendu de mes propres oreilles l'un des meilleurs représentants du romantisme dire : « vous supposez qu'avec le développement du bien-être le peuple deviendra meilleur, c'est une erreur, il oubliera la religion et s'adonnera aux désirs grossiers. Que peut-il y avoir de plus pur et de plus indépendant des biens terrestres que la vie du villageois qui, se confiant avec douceur à la Providence, jette tout son avoir dans la terre—attendant avec soumission ce que lui enverra le sort. La pauvreté est une grande école pour l'âme, elle la préserve ».

Et forme des voleurs, ajoutai-je. Ce n'est pas une jeune fille de quinze ans qui me racontait cette idylle, mais un homme d'une cinquantaine d'années.

Tout le malheur des révolutions passées consistait précisément dans l'oubli du côté économique, qui n'était pas alors encore assez mûr pour prendre sa place. C'est une des raisons pour lesquelles les grands mots et les grandes idées sont restés des mots et des idées et ce qui est pire, ont fini par fatiguer. Les Romantiques répliquent avec un sourire plein de fierté que les évènements les plus importants de l'histoire n'ont jamais dépendu du degré de satiété et de bien-être ma-

tériel, que les croisés ne pensaient pas aux acquisitions, qu'une armée affamée et pieds nuds vainquit l'Italie.

Mais c'est pour cela entre autres qu'il ne sortît pas grand chose de toutes ces guerres et de toutes ces agitations. L'Europe après trois siècles de développement civil et autre, est arrivée seulement au point qu'on y est mieux que là où ce développement n'a pas eu lieu; âprès tant de révolutions et de dévastations, elle est encore au commencement de son œuvre. Il est douteux qu'on puisse soulever les nations majeures, l'Angleterre ou l'Amérique du Nord, par des intérets poétiques, des entraînements. C'est l'effet des années; on ne peut être toute sa vie un jeune homme, un bréteur, une tête chaude. La Révolution, je parle de l'actuelle et non de la dernière (1830) avec toute sa mise en scène depuis l'introduction majestueuse jusqu'à la symphonie héroïque qui finit par le gémissement de Waterloo, termine la partie romantique de l'histoire des sociétés civiles en Europe. Que d'évènements, de sang, de grandeur il y eut dans ce final, quelle confusion, quel changement de limites, de conditions de la vie, de mœurs, de croyances et qu'est-ce qui en est résulté, qu'est ce qui est resté, entre les légendes et les chants? La bourgeoisie elle-même a prononcé ces jours-ci dans son palais les terribles paroles de Daniel : Rien, rien, rien!

La France, ayant observé ce terrible vide, s'est jetée d'un autre côté, s'est élancée dans une extrémité opposée, les questions économiques ont tué toutes les autres.

Les hommes pensants s'y sont voués les premiers, ils ont entraîné avec eux les hommes bornés qui mènent toute vérité jusqu'à l'absurde, jusqu'au cynisme, surtout une étude aussi proche de l'âme et aussi commensurable que l'étude du développement du bien-être matériel. La médaille se retourna. Autrefois des paroles sans entendement clair, sans contenu déterminé, pleines de fanatisme, d'entraînement, menaient les hommes, se basant sur un pressentiment élevé, sur une profonde sympathie humaine pour tout ce qui est grand, et les hommes sacrifiaient volontiers leurs affaires matérielles, leur vie, aux idées et aux principes généraux. A présent, après des sacrifices infructueux, après de longs malheurs, les hommes ont vu l'importance de ces biens, ils se sont adonnés uniquement à la question économique. Sans doute peu d'entre eux ont su la porter à la sphère élevée et générale à laquelle elle a droit, et hors de laquelle sa signification est exclusive et pauvre. Le triste malentendu consiste en ce qu'on n'a pas compris la caution mutuelle, la nécessité mutuelle des deux côtés de la vie. L'économie politique, précisément à cause de son exclusivisme, avec son sens pratique visible, se présenta comme une science abstraite de la richesse et du développement des moyens, elle envisageait les hommes comme une force vivante, productive, comme une machine organique ; pour elle, la société est une fabrique, l'état, un marché, un lieu de débit ; en qualité de mécanicien elle tâcha d'employer le moins de force possible pour obtenir le plus grand résultat, elle chercha à découvrir les lois de l'accroissement des richesses. Elle

partait de données reçues, elle acceptait comme normal le fait *politique* (embryogènique si vous voulez) de l'organisation sociale actuelle ; elle partait de la distribution des richesses et des instruments telle qu'elle l'avait trouvée dans l'Etat. Au fond elle n'avait rien à faire avec l'homme, elle s'en occupait à fur et à mesure de sa productivité, laissant également sans attention celui qui ne produit pas par manque d'instruments ainsi que celui qui dépense paresseusement son capital. Dans une telle forme la science de la richesse, basée sur le principe : il sera donné à celui qui possède, pouvait avoir du succès dans le monde du commerce et des marchands ; mais pour les prolétaires cette science ne présentait pas de grands charmes. Pour eux au contraire la question du bien-être matériel était inséparable de la critique de ces données sur lesquelles se basait l'économie politique et qui ostensiblement étaient cause de leur pauvreté.

Quelques jeunes esprits énergiques, forts, sympathisant profondément avec la malheureuse position des prolétaires, comprirent l'impossibilité de les retirer de leur état misérable et grossier, sans leur garantir leur pain quotidien.

Ils se tournèrent aussi vers l'économie politique.

Mais quelle réponse, quel enseignement pouvaient-ils trouver dans une science qui disait consécutivement au prolétaire : « ne te marie pas, n'aie pas d'enfant, va en Amérique, travaille 12, 14 heures par jour, ou tu mourras de faim ! » A ces conseils la science humanitaire ajoutait une sentence poétique, que tous ne sont pas

invités au banquet de la vie et la méchante ironie que l'homme est libre, que le mendiant profite des mêmes droits civils que Rothschild.

Ils virent que le rassasié ne peut-être le camarade de l'affamé, et abandonnèrent la vieille science impitoyable.

La critique c'est la force de notre siècle, c'est notre création et notre limite. L'économie politique fut battue dans sa forme doctrinaire bornée et bourgeoise, la place fut déblayée, mais qu'y avait-il à mettre à sa place? Tout ce qu'elle mettait semblait gauche. En le voyant, la critique devenait encore plus irascible.

Mais la critique et le doute ne sont pas populairs. Le peuple exige un enseignement tout prêt, des croyances, il a besoin de la méthode dogmatique, précise. Les hommes, forts en critique, furent faibles pour la création, le peuple les écoutait, mais hochait la tête et semblait toujours chercher quelque chose.

Dans toutes les nouvelles utopies il y eut beaucoup d'esprit caustique et peu de fantaisies créatrices.

Les peuples sont trop poètes et enfants pour se laisser entraîner par des pensées abstraites et par des théories purement économiques. Ils vivent bien plus par le cœur et l'habitude que par l'esprit, et en outre il est tout aussi difficile de voir juste les choses dans la pauvreté et le travail pénible que dans l'opulence et la satiété paresseuse. Les essais d'une nouvelle organisation économique, l'une après l'autre, apparaissaient au jour et se brisaient contre la forteresse de fonte des habitudes, des préjugés, des antiquailles de faits, des

traditions fantastiques. Ils étaient pleins de désir pour le bien-être général, pleins d'amour et de foi, pleins de moralité et de dévouement, mais ils ne savaient comment jeter des ponts de la généralité à la vie réelle, de l'impulsion à l'application.

Et n'est-ce pas étrange que l'homme, délivré par la nouvelle science de la pauvreté et de l'injuste oppression ne devint pourtant pas libre, il se perdit dans la commune? Quoique ce soit mieux que l'homme machine, que l'homme instrument, pourtant c'est étroit, non satisfaisant. Comprendre toute l'étendue et la réalité, comprendre toute la saintoté des droits de l'individualité et ne pas détruire, ne pas morceler en atomes la société, c'est le problème social le plus difficile. Probablement l'histoire elle-même le résoudra pour l'avenir; dans le passé il n'a jamais été résolu.

La nouvelle science continua la lutte avec la vieille non dans les mouvements populaires, non par les révolutions, mais dans le monde littérairement civilisé. La vieille science, entraînée dans la polémique acerbe ne fut pas placée plus avantageusement. Les esprits frais, actifs, sympathisant avec le siècle, l'abandonnèrent, les uns par conviction dans la vérité du nouveau mode d'enseignement, les autres en voyant l'insuffisance de l'ancien.

La vieille science vit bientôt le danger.

Elle avait beaucoup d'adorateurs, elle était la science de l'Etat, la science officielle, la science bourgeoise. La médiocrité avide et avare se cramponna à l'ancienne économie politique. La science, peu profonde en elle-

même de Maltus et de Say se rappetissa, dégénéra en une habileté commerciale, en un art de produire le plus de produits avec la dépense la moins grande possible de capital et d'en garantir le débit le plus avantageux. La science leur donna un gourdin qui bat des deux bouts le pauvre consommateur : d'un côté par la diminution de la paie, de l'autre par l'élévation du prix sur les produits.

Au temps de la restauration, quand les idées sociales étaient une pure utopie, lointaines comme l'Atlantide de Morus, la bourgeoisie faisait du libéralisme avec son économie politique, et comment n'aurait-elle pas fait la libérale? Toutes les révolutions, tous les malheurs de la France ne portèrent des fruits que pour la classe moyenne.

La révolution de juillet l'effraya par la république. D'abord elle trouva son roi-bourgeois. Mais quand les prédications de la rue Menilmontant furent commentées par les ouvriers de Lyon et de Paris, quand le terrible drapeau avec l'inscription : Vivre en travaillant ou mourir en combattant se promena d'un air sombre sur les places publiques, quand tout cela ensemble menaça d'endommager le ménage et de brouiller les livres de compte, la bourgeoisie d'un coup désavoua tout son libéralisme à l'exception de la comédie de marionnettes de la chambre représentative. La bourgeoisie accomplit avec impudence ce changement de conduite, elle se mit ouvertement pour le monopole, pour la prime qu'elle arrache par le capital aux mains de l'ouvrier.

L'exploitation du prolétaire prit la forme d'un sy-

traditions fantastiques. Ils étaient pleins de désir pour le bien-être général, pleins d'amour et de foi, pleins de moralité et de dévouement, mais ils ne savaient comment jeter des ponts de la généralité à la vie réelle, de l'impulsion à l'application.

Et n'est-ce pas étrange que l'homme, délivré par la nouvelle science de la pauvreté et de l'injuste oppression ne devint pourtant pas libre, il se perdit dans la commune? Quoique ce soit mieux que l'homme machine, que l'homme instrument, pourtant c'est étroit, non satisfaisant. Comprendre toute l'étendue et la réalité, comprendre toute la saintetó des droits de l'individualité et ne pas détruire, ne pas morceler en atomes la société, c'est le problème social le plus difficile. Probablement l'histoire elle-même le résoudra pour l'avenir; dans le passé il n'a jamais été résolu.

La nouvelle science continua la lutte avec la vieille non dans les mouvements populaires, non par les révolutions, mais dans le monde littérairement civilisé. La vieille science, entraînée dans la polémique acerbe ne fut pas placée plus avantageusement. Les esprits frais, actifs, sympathisant avec le siècle, l'abandonnèrent, les uns par conviction dans [illegible] vérité du nouveau mode d'enseignement, les a[illegible]n voyant l'insuffisance de l'ancien.

La vieille [illegible]e vit [illegible]ôt le danger.

Elle avait b[illegible]nteurs, elle était la science de l[illegible]le, la science bourgeoise. La médi[illegible]se cramponna à l'ancien[illegible] écon[illegible]es, peu prob[illegible]

même de Maltus et de Say se rappetissa, dégénéra en une habileté commerciale, en un art de produire le plus de produits avec la dépense la moins grande possible de capital et d'en garantir le débit le plus avantageux. La science leur donna un gourdin qui bat des deux bouts le pauvre consommateur : d'un côté par la diminution de la paie, de l'autre par l'élévation du prix sur les produits.

Au temps de la restauration, quand les idées sociales étaient une pure utopie, lointaines comme l'Atlantide de Morus, la bourgeoisie faisait du libéralisme avec son économie politique, et comment n'aurait-elle pas fait la libérale? Toutes les révolutions, tous les malheurs de la France ne portèrent des fruits que pour la classe moyenne.

La révolution de juillet l'effraya par la république. D'abord elle trouva son roi-bourgeois. Mais quand les prédications de la rue Menilmontant furent commentées par les ouvriers de Lyon et de Paris, quand le terrible drapeau avec l'inscription : Vivre en travaillant ou mourir en combattant se promena d'un air sombre sur les places publiques, quand tout cela ensemble menaça d'endommager [illegible]nage et de brouiller les livres de compte, la [illegible] d'u[illegible] désavoua tout son libéralisme [illegible] [illegible]e de marionnettes de la char[illegible] [illegible]rgeoisie accomplit avec im[illegible] [illegible]onduite, elle se mit ouverte[illegible] [illegible]ur la prime qu'elle arra[illegible] [illegible]l'ouvrier.

[illegible] [illegible]forme d'un sy-

stème, entouré de tout l'appui gouvernemental, le gain devint une passion, une religion, la vie ne fut plus qu'un moyen de battre monaie, l'Etat, le tribunal, l'armée, le moyen de garder la propriété.

Après la dépravation romaine, vint le christianisme monacal, après le mysticisme et le fanatisme, la raillerie, le scepticisme, après l'idéalisme, le matérialisme, après la terreur, Napoléon, après la Montagne désintéressée, après la Gironde rêveuse, la cupide, l'accapareuse bourgeoisie. C'est lex talionis de l'histoire, le châtiment pour l'exclusivisme (Einseitigkeit) du passé. Le dédain des questions économiques dans l'époque passée et la préoccupation exclusive des questions politiques provoqua le mépris de la politique et engloutit tous les intérêts dans l'économie gouvernementale.

Les révolutionnaires de la première révolution sont des idéalistes-artistes, les bourgeois dès leur apparition représentent la prose de la vie, plutôt le chef de famille que le citoyen, le chef de famille s'occupant des affaires particulières, bâtissant des fabriques et non des églises. Les libéraux idéalistes parlaient de dévouement et méprisaient en parole le profit et quelquefois non-seulement en parole, mais en action ; ils aimaient «la gloire» et ne s'occupaient pas de la rente. La bourgeoisie s'occupe exclusivement de la rente, se moque du dévouement et n'a de soucis que pour le profit. Les autres apportaient le profit en sacrifice aux idées, la bourgeoisie apporta les idées en sacrifice au profit. Les autres versaient leur sang pour le droit, la bourgeoisie perd les droits, mais elle ménage son sang.

Elle est égoïstement lâche et peut s'élever jusqu'à l'héroïsme, seulement en défendant la propriété, les intérêts, le gain.

Pendant ce temps, du fond de l'océan de la vie s'élevait doucement, mais avec vigueur la même question économique, mais renversée, le même remplacement de l'idéalisme révolutionnaire par la question du pain, mais posée par le prolétariat.

La lutte était évidente, imminente, on pouvait en prédire le caractère. L'homme affamé est féroce, mais le bourgeois défendant la propriété ne l'est pas moins non plus. La bourgeoisie n'a qu'une espérance, l'ignorance des masses. C'est une grande espérance, mais la haine et l'envie, la vengeance et une longue souffrance civilisent plus vite qu'on ne croit. Peut-être les masses ne comprendront-elles pas de longtemps comment on peut venir en aide à leur malheur, mais elles comprendront comment arracher des mains les droits iniques non pas pour en profiter, mais pour les briser, non pas pour s'enrichir, mais pour réduire d'autres à la mendicité.

La noblesse connaissait-elle la proximité de sa destinée, quand Sieyès demanda : «Qu'est-ce-que le tiers-état?» Et nous est-ce que nous n'entendons point de toute part la question : « Qu'est-ce que l'ouvrier? »..... et la réponse sombre : «rien». Lui aussi il peut croire, comme autrefois la bourgeoisie, qu'il est «tout».

La noblesse a eu du moins son 4 août, la bourgeoisie n'en aura point—et c'est bien facheux; tant qu'un élément social quelconque vit encore, quelque proche qu'il

soit de sa fin, et quoique sa mort soit inévitable il peut encore beaucoup pour que sa fin soit honnête, pour qu'elle soit moins violente et vice-versa.

La bourgeoisie ne se désistera d'aucun de ses monopoles, ni de ses privilèges. Elle a une seule religion : la propriété avec toutes ses conséquences romano-féodales. Ici le fanatisme et la cupidité sont de paire, la bêtise et l'égoïsme, l'avidité et l'amour de la famille.

Un sourire de dédain n'est pas une nouveauté dans l'histoire, derrière se cachent non-seulement la sotte suffisance et la médiocrité, mais encore la peur, la conscience impure, le manque d'arguments sensés, sa propre insuffisance et encore l'aveu des forces mêmes de ce dont nous rions. C'est le sourire des patriciens romains adressé aux nasaréens, des cardinaux romains aux protestants, de Napoléon aux idéologues, c'est le sourire des nobles, quand la bourgeoisie exigea les droits qu'elle refuse à présent au peuple.

Le rire grossier de la présomptueuse médiocrité appartient enfin à tous les petits travailleurs du genre humain. Le nez dans le livre de compte, des milliers d'hommes végètent sans savoir ce qui se fait en dehors de leur maison, ne sympathisant avec rien et continuant machinalement les occupations journalières. Sans doute ils savent parfaitement tout ce qui rentre dans le ressort de leur cercle étroit, et ils font passer ce savoir pour une grande sagesse pratique et une science de la vie devant laquelle toutes les autres sciences ne sont que des bulles de savon. Souvent ils

réussissent par leurs observations routinières à écraser pour quelque temps la jeunesse inexpérimentée qui s'émerveille en rougissant de leur positivisme solide et de leur manque de cœur passé en habitude.

La bourgeoisie aime infiniment le rôle de ces roués souriant au mot d'intérêt général, de questions religieuses, dénigrant les idées et les passions. C'est sa poésie, son luxe et en même temps sa proximité de la décadence.

Le caractère lourd et doctrinaire que la bourgeoisie porte dans sa rouerie pratique montre le plus clairement la différence qu'il y a entre elle et les roués du temps de la régence et de Louis XV. Ceux-ci étaient des libertins légers, des enfants perdus de l'aristocratie décrépite; cour gâtée, dépravée, d'un grand seigneur, avec la passion de l'argent et une indifference philosophique pour les moyens de l'acquérir, elle avait aussi la passion de le jeter : c'étaient des viveurs, des gamins insouciants à soixante ans, ils n'avaient aucune théorie, ils ne réfléchissaient à rien durant toute leur vie, mais ils se battaient pour la moindre offense. Les lourds roués du XIX siècle sont très-sérieux, ils écoutent gravement Rossi, lisent Malthus, ce sont des hommes d'affaire, des députés, des ministres, des journalistes, ils ont leurs théories et leur enseignement, leurs ruses sont systématisées, ils ne jettent pas l'argent et ne se battent pas pour chaque offense, ils sont des libéraux, ils citent souvent la glorieuse révolution du 30 juillet, même ils sont philanthropes, quoique pas au point de voter du pain au lieu d'exécution, quand les hommes

entrent en fureur à force de faim (*). Outre cela ils sont de mœurs sévères, ils discourent sur les vertus de la famille et les devoirs de l'honnète homme, ils ont une morale entière de dimanche, de théâtre, dans le genre de celle que prêchent rhétoriquement les présidents de police correctionnelle et les prolixes procureurs de roi.

L'opposition à Louis XVIII et à Charles X sauvait la bourgeoisie du pli exclusif et borné qu'elle a adopté maintenant. Elle a couvert l'inique acquisition par la lutte pour le droit.

D'abord le peuple ne remarqua pas quel monopole était aux mains de la bourgeoisie, voyant en elle les défenseurs de ces droits factices, et au fond inutiles pour lui ; mais la passion avec laquelle la bourgeoisie s'adonnait à l'accumulation et à l'agïotage; son dédain pour toutes les autres questions, son acharnement contre les prolétaires, finirent par désiller les yeux du peuple, surtout quand des hommes comme Saint Simon, Fourier, Proudhon etc. s'en mêlèrent.

La lutte a commencé ; il n'est pas difficile de prédire qui vaincra ; tôt ou tard per fas et nefas le nouveau principe sera vainqueur. Tel est le chemin de l'histoire. La question n'est pas dans le droit, dans la justice, mais dans la force et dans l'actualité.

La noblesse n'avait pas moins de droits que la bourgeoisie à sa position exclusive dans l'Etat, mais elle

---

(*) Justement alors on avait décapité quatre ouvriers à Buzançais, (princ. ville du dépar. de l'Indre).

n'a pu se maintenir ni par le glaive, ni par la généalogie, ni par l'appui du roi ; la royauté l'entraîna avec elle sur la Place de la Révolution et elle dut se sauver par la fuite.

Où la bourgeoisie peut-elle trouver la force, avec son *doit et avoir*, avec sa bourse et sa banque, avec son athéisme politique d'un côté et sa religion du monopole de l'autre. Les rois régnèrent au nom de Dieu, les nobles défendaient l'Etat au nom du roi. Les bourgeois s'enrichissent en leurs propres noms, ils prennent leurs bénéfices en forçant le roi de défendre leurs capitaux avec les bras des petits fils dont ils ont pillé et ruiné les grands pères.

Ma lettre devient monstrueuse. Adieu. J'irai voir la fin du procès que j'ai suivi depuis le commencement.

En entrant au tribunal français, vous reculez de deux ou trois siècles. Les juges, les avocats, les procureurs en habit de bal masqué rappellent le moyen âge, d'autres mœurs, étrangères à nous, de même que le langage lourd et conventionnel de leurs protocoles et leur éloquence froidement banale.

Le procureur guerroie contre les accusés avec un acharnement furieux, sombre, que l'accusé soit innocent ou coupable, il considère comme une offense personnelle, comme un malheur, comme un déshonneur, si l'on ne le condamne pas à quelque peine. Il est ému, il pleure s'il parvient à obtenir à force de supplications le plus grand châtiment. Je considérai avec étonnement cette haine, avec laquelle le procureur poursuit sa victime et la pousse sous le couteau de la guillotine; comme si

on les élevait à part comme des bouldogues ou qu'ils eussent sucé comme Romulus et Remus le lait d'une louve au Jardin des Plantes.

Et tout cela n'est que dissumulation et branche d'industrie !

LETTRE V.

Paris, décembre, 1847.

En automne la vie à Paris me devint pénible; je ne pouvais me faire à l'affreuse, à l'immorale décadence qui m'entourait; je sentais dans mon âme ce détachement, ce froid, cette indifférence, qui vient des espérances déçues, de la rupture avec l'actualité, du mépris envers le présent; quelquefois seulement par l'indignation même je sentais la jeunesse de mes forces et mon animation d'autrefois.

La mort dans la littérature, la mort au théâtre, la mort en politique, la mort à la tribune, la mort partout; Guizot d'un côté, et de l'autre le bégaiement enfantin de l'opposition, c'est affreux! Au loin, quelque part en bas, retentissaient parfois des gémissements terribles; comme sortant d'une poitrine puissante; mais à l'extérieur Paris présentait l'image d'un cratère éteint, transformé en boue et en fange. La France guérira, ai-je dit dans ma lettre précédente, sans moyens radicaux, sans le déluge, ni le feu du ciel; mais je n'avais nulle envie de faire le garde-malade à son chevet, tandis qu'elle se tordait dans ses attaques de démence aux mains cyniques des fraters et des carabins d'hopital.

— « Allons en Italie! en Italie! » J'avais besoin de me reposer, besoin de la mer, de l'air chaud, de la riche verdure et d'hommes moins usés, moins vides de cœur. A la mi-octobre je me décidai à partir. Et je l'avoue, quand il fallut m'arracher de Paris, j'eus peur; mon courage s'évanouit, Paris est un centre, en le quittant, on quitte l'actualité. J'aurais été heureux de quelque obstacle imprévu... mais aucun—le timon ne se brisa, nulle roue ne cassa et nous partîmes.

Mais si en Italie on se sentait encore plus mal! Si les orangers et le ciel d'azur ne suffisaient pas pour la vie, pensai-je en passant le pont, bâti des débris de la Bastille et en donnant un dernier regard au vaste panorama des deux rives de la Seine. D'immenses maisons toutes noires, les hôtels tout neufs du Quai d'Orsay, l'architecture capricieuse des constructions parisiennes, pleine de vie et de mouvement, les sombres murs de la Conciergerie et les constructions grandioses, grandes masses de Notre Dame, des Tuileries, du Louvre, la cité s'élevant comme un navire sur la Seine, tout cela passait devant mes yeux, se mouvait, puis devenait confus, enfin s'évanouissait entièrement...

A la station j'avançai la tête hors de la fenêtre. La pluie tombait à flots.—« Comment s'appelle ce relais? » — « Charenton! » — fit le postillon debout dans une mare où il dételait avec mauvaise humeur les chevaux inondés. Je pensai à mon appartement plein de soleil de l'Avenue Marigny, aux amis qui venaient le soir donner libre cours à notre colère commune, et il me sembla juste que je fusse conduit à Charenton pour

avoir quitté Paris. Paris n'est-il pas l'unique endroit dans l'Occident où l'on puisse finir avec grandeur, avec confort ?

Il n'y a rien à raconter du voyage, car un voyage en poste à travers la France ne peut-être qu'ennuyeux; c'est une machine qui va sans conversations ni disputes, ni surveillants de relais, ni plaintes de voyageurs. On attelle en un clin d'œil, les chevaux ne manquent jamais et la chaussée est unie comme une nappe. Le postillon galoppe d'un relais à l'autre, toute la poésie de nos routes de Russie manque. Même, l'histoire compliquée du «pourboire» est simplifiée à un point étonnant. Au premier relais, le postillon, l'index au chapeau, vous demande combien vous donnez, il ajoute que d'après la loi il lui revient dix sous par myriamètre, mais que les gens comme il faut en ajoutent dix autres. Comme vous voulez être homme comme il faut, vous consentez à la chose (13 kopeeks argent sur dix verstes) et la voilà réglée pour tout le voyage. Nulle part on ne demande plus aucune augmentation.

Nous arrivâmes ainsi à Lyon. Cette ville m'a produit une étrange impression; j'étais tenté d'admirer les progrès de l'art de l'ingénieur en France. Figurez-vous que cette immense ville serrée, remplie de deux cents mille habitants, que cette ville peut-être anéantie en deux heures, grâce aux ouvrages qu'on y a élevés depuis 1832. Lyon s'adosse à deux collines et il est coupé par deux fleuves; sur toutes les hauteurs, se sont campés des forts qui ont l'air de cacher leurs mauvais desseins, là cinq ou six canons, ici trois ou quatre, ces

échantillons de fortification se multiplient et rejoignent une énorme fortresse qui commande le cours de la Saône et la vieille ville romaine, qui entoure et qui surveille tous les abords et le cimetière adjacent. Les morts seront bien gardés, c'est-à-dire ceux qui auront eu le temps de déménager avant le premier coup de canon. Entre tous ces forts détachés il y a une entente cordiale, de sorte qu'en cas de fusillade toute la ville serait hâchée de boulets et de mitraille ; il n'y a pas un point sur lequel un boulet ne puisse tomber, les bombes feront le reste. Au milieu de la ville elle même, des canons sont aussi disséminés un peu partout, quelquefois on est tout surpris de se heurter contre deux ou trois bouches à feu, tournées vers deux ou trois ruelles et ornées du drapeau tricolore avec la devise ironique : « Liberté, ordre public ». La principale partie des fortifications est tournée vers le quartier sur la montagne au-delà de la Saône. J'eus un moment d'éblouissement quand du mur de la forteresse, je regardai avec un binocle les maisons à six étages de la Croix-Rousse, appuyées aux rochers, les rues fourmillaient de peuple et que je me représentai deux, trois bordées, tirées à la fois du haut des rochers et depuis la forteresse ; je crus voir un amas de pierres rouges de sang humain et couvertes de cadavres d'enfants, de femmes, de vieillards. J'avais avec moi un domestique de place. « Il s'est écoulé quinze ans depuis 1832, me dit-il, mais quand je me souviens de ce qui se fit alors, je frémis. Voyez-vous cette terrasse, la garde nationale et les soldats y acculèrent une masse

d'ouvriers, dès qu'ils y furent entassés tout-à-coup un feu d'artillerie s'ouvrit de derrière la Saône; ils ne pouvaient ni avancer, ni reculer, les chemins sont étroits et partout des canons et des bayonnettes, on les acheva jusqu'au dernier par la mitraille ». Je regardai d'un œil fixe cette muraille antique, construite par les Romains, elle était toute criblée par les boulets. Et pourquoi cette immolation humaine dans un siècle civilisé, sous un ministère, formé de journalistes et de philanthropes, d'historiens et de libéraux! Leur âme n'a-t-elle point frémi, en donnant de tels ordres? Mais il n'y avait pas à reculer, à tout prix il fallait tranquilliser la bourgeoisie, lui donner un gage irrévocable, dissiper ses doutes, fortifier le lien entre elle et le nouvel ordre de choses. La répression de Lyon et la boucherie du Cloître S[t] Mery démontrèrent comment le ministère décide les questions sociales. Les journées de septembre tout à la fois enlevaient à l'homme du peuple toutes ses espérances et brûlaient les vaisseaux du juste milieu.

« Après une fusillade de deux jours, continua cet homme, tout se calma un peu, alors l'armée fit son entrée triomphale, tambour battant, mèches allumées, le duc d'Orléans et le maréchal Soult ouvraient la marche ».

« Eh bien, ont-ils donné une fête? » demandai-je. « Non, je ne m'en souviens pas, » répondit-il, naïvement.

Les villes comme les hommes ont quelquesfois un sort fatalement tragique. Lyon qui respire à présent comme sous l'épée de Damoclès, Lyon fut en 1832

couvert de milliers de cadavres, Lyon fut le théâtre du plus terrible châtiment en 1793. Lyon ne brilla jamais par son aristocratie, mais depuis de longues années il avait de riches commerçants et un clergé puissant. Ceci donna aux habitants un caractère dur intéressé, envieux et en même temps morose, intolérant, concentré, jésuitique.

Les marchands de Lyon, comme partout, se rejouirent des changements survenus en 89 ; toute acquisition de droits du tièrs-état était un gain réel pour les fabriquants et les marchands de Lyon ; mais une lutte s'établit entre les ouvriers et les patrons. En acquérant elle-même de nouveaux droits politiques, la bourgeoisie prétendait laisser les ouvriers dans leur ilotisme social. Voilà pourquoi les bourgeois de Lyon, qui avaient applaudi aux premières mesures de l'assemblée nationale, levèrent le drapeau de la guerre civile contre la Convention. Ils le firent au moment le plus critique pour la France. L'ennemi l'entourait de trois côtés ; Lyon, peu éloigné de l'Alsace, de la Suisse, du Piémont, fondant ses espérances sur le secours étranger, se défendit courageusement contre les phalanges républicaines, mais celles-ci étaient remplies d'enthousiasme ; la ville fut prise. La vengeance de la Convention fut atroce, mais elle s'explique par la grandeur du danger que courait la France. Elle prononça une sentence terrifiante : « Raser jusqu'à ses fondations la ville rebelle, supprimer jusqu'à son nom ». Le comité de salut public envoya un de ses membres, Couthon, pour accomplir la terrible sentence. Couthon, boiteux, nerveux,

l'une des figures les plus étranges de ce grand drame, ne fit pas comme cet empereur allemand qui rasa Milan jusqu'à ses fondements et qui répandit du sel sur sa place, il ne voulut pas accomplir à la lettre la féroce sentence, il imagina donc une mise en scène qui donnât satisfaction aux vengeances révolutionnaires, tout en faisant en réalité peu de mal aux aristocrates ; pour impressionner les esprits, il allait lui-même un marteau à la main et en tête de la masse populaire, détruire les plus riches édifices; il donnait le premier coup aux maisons désignées pour la démolition, et presque toujours ce premier coup fut aussi le dernier. Après s'être emparé de quelques meneurs, Couthon fit dire sous main aux autres de s'éloigner; des milliers d'hommes furent ainsi sauvés ; il semblait que tout dût finir par quelques exécutions, mais Couthon se trompa dans son calcul. Le principal ennemi de l'aristocratie bourgeoise révoltée n'était ni la Convention, ni l'armée des jacobins, mais la populace ouvrière de Lyon qu'ils affamaient, qu'ils humiliaient, qu'ils exploitaient depuis des siècles. Châlier, le représentant fanatique des ouvriers avait été immolé d'une manière terrible. Outre la haine amassée par les souffrances, le peuple lyonnais avait cette férocité sans merci que développent le besoin et l'ignorance ; les ouvriers avaient leurs comptes particuliers à régler, ils voulaient la vengeance personnelle, sanglante; ils y avaient foi, ils l'attendaient, ils en jouissaient d'avance ; comptant dessus, ils servaient avec zèle la Convention, mais Couthon trompa leur attente et ils se tournèrent contre lui dans leur colère furieuse, en de-

mandant du sang. Sous la mise en scène tragique ils comprirent la pensée secrète de l'envoyé de la Convention. Il n'y avait pas à résister; il fallut redoubler les exécutions. Couthon ne put y tenir et demanda sa révocation au comité de salut public, la populace de son côté éxigeait des exécutions plus énergiques, c'est-à-dire, plus féroces.

Cette fois la Convention réussit à leur complaire, elle leur envoya Carrier et Fouché; Carrier que dénigrait le comité de salut public et Fouché qui ne fut dédaigné ni par Napoléon, ni même par la restauration. Tous ceux qui n'eurent pas le temps de se sauver devant Couthon, tombèrent sous les coups de la guillotine, le sang ruisselait sur la place de l'Hôtel de Ville, on transporta la guillotine sur un pont et le Rhône emporta les cadavres sans têtes; une foule de condamnés furent aussi fusillés en masse. Carrier et Fouché contemplaient depuis la fenêtre ces exécutions, que pensaient-ils? Qui le sait! La populace fut alors satisfaite dans sa soif de vengeance, mais elle ne prévoyait pas que le sang appelle le sang, que la bourgeoisie aurait sa revanche, qu'au bout de quarante ans elle se vengerait cruellement du peuple.

A partir d'Avignon, on sent, on voit le midi. Pour l'habitant du Nord, la première rencontre avec la nature méridionale est remplie d'une joie solennelle : on se sent rajeunir, on a envie de chanter, de danser, de pleurer—tout est si éclatant, si lumineux, si joyeux, si riche. La Provence est le commencement de la Zone bénie de l'Europe, ici commencent les bois d'oliviers,

le ciel devient plus bleu, dans les journées chaudes on sent le siroco. Non loin d'Avignon il nous fallut traverser les Alpes maritimes. Nous montâmes l'Estrelles au clair de lune, quand nous commençâmes à descendre, le soleil se levait, les chaînes de montagnes se découpaient sous le brouillard du matin, un rayon de soleil éclairait au loin les hauteurs étincelantes de neige, tout autour une verdure éclatante, des fleurs, des ombres marquées, d'énormes arbres et des rochers sombres à peine couverts d'une rude et chétive végétation. L'air était enivrant, diaphane à l'extrême, raffraichissant et sonore; nos paroles, le chant des oiseaux résonnaient plus haut qu'à l'ordinaire. A chaque pas de la descente les aspects changeaient : tantôt une nouvelle chaîne de montagnes se découvrait, tantôt un petit lac en bas, nous marchions tantôt au bord d'un précipice, tantôt au bord d'une riche prairie, parfois au pied d'énormes masses de rocs où gambadent des chèvres et qui semblaient avoir été posées par des géants. Tout-à-coup à un tournant de la route brilla et étincela la Méditerranée. De combien d'ennuis, de chagrins et surtout de petites tracasseries une telle matinée ne dédommage-t-elle pas? L'entrée en Italie est pour l'homme un événement heureux, une trace lumineuse dans ses souvenirs.

D'Estrelles à Nice ce n'est pas un chemin, c'est une allée à travers un parc splendide, de charmantes maisons de campagne, des haies couvertes de lierre, de myrthe, des clotures entières formées de rosiers, nos fleurs de serre chaude en plein air, des orangers et des

citronniers s'affaissant sous le poids de leurs fruits avec leur arome épais, et au loin d'un côté les Alpes, de l'autre, la mer.

Ein sanfter Wind vom blauen Himmel weht......

Dans ce lieu enchanté une chose pourtant blesse les yeux, partout des murs de pierre, garnis de verre cassé, séparent les jardins, les potagers et même les champs ; ils semblent représenter l'éternité de la possession égoïste, un abus effronté du droit de la propriété ; au pauvre, la route poudreuse, dure et le mur insultant qui lui rappelle sans cesse qu'il n'est rien, qu'il n'a rien, qu'il n'y a pas même pour lui la jouissance des yeux. On ne peut pas se figurer quel caractère sombre ces murs donnent aux champs, à la terre ; les arbres, comme des prisonniers, semblent regarder par dessus et les plus beaux paysages en sont gâtés.

Il n'y a rien en Europe qui ressemble aux naïfs villages de la Russie. La commune rurale en Europe n'est qu'une police de plus; qu'y a-t-il de commun entre ces maisons séparées par des clotures? elles ont tout à part et ne sont réunies que par une délimitation cadastrale ; que peut-il y avoir de commun entre les riches citadins des villas et les journaliers faméliques à qui la commune concède le droit de glaner. Ah ! vive le village russe, messieurs, il a un grand avenir.

Nice n'est belle que par ses environs. Nice n'est pas du tout une ville italienne, c'est une ville française de province. Nice vit aux dépens des étrangers malades. Je ne pus trouver le *Journal des Débats*, défendu par les

jésuites, ni un seul *Journal de Toscane* défendu par le roi. Il manquait aussi à Nice l'eau dans la rivière; rien ne coulait sous le pont. Des anglais poitrinaires et des anglaises à la moelle épinière endommagée, forment le gros de la population de Nice. On peut encore y vivre par dépit et pour narguer l'Europe entière, comme faisait ce sergent octogénaire qui, mécontent de la Convention, boudait la France. Le terroriste endurci se mourait d'apopléxie et les jésuites voulaient profiter de la faiblesse du moribond pour le convertir et lui faire désavouer son ancienne vie. Une telle conversion aurait fait du bruit et soutenu leur cause; mais le sergent s'émut aussi peu de l'apopléxie qu'autrefois de la guillotine et des bourreaux, il se souleva un peu et rassemblant ses dernières forces, il dit aux robes noires qui entouraient son lit de mort, que s'il avait à recommencer la vie, il jouerait encore le même rôle dans les événements, que sa conscience était tranquille. Le sergent avait pris une part active aux journées de septembre!

A Nice je rencontrai tout de bon le midi, à Gênes, l'Italie. Nous entrâmes à Gênes à la pointe du jour par une magnifique matinée de novembre. Quelle beauté extraordinaire! une montagne tout entière couverte de palais de marbre qui se mirent dans la mer et au-dessus desquels verdoient des jardins. Avec quel plaisir je vous aurai parlé de ces maisons aussi hautes que nos clochers, de ces ruelles étroites, pleines de gens qui travaillent, qui tapagent, mangent et boivent, crient et gesticulent sans cesse; mais tout cela a été dit cent fois.

Les Liguriens m'ont beaucoup plu, ils ont quelque chose d'indépendant, de républicain. Le caractère des Gènois, tel que le donne l'orthodoxe allemand Leo dans son histoire d'Italie me parait être erroné ; d'ailleurs si l'on se place au point de vue du catholicisme et du despotisme, on ne peut pas goûter ce peuple aux libres allures. Mazzini est Génois.

Il me semble qu'en général les Italiens sont calomniés ; les hommes qui appartiennent à la civilisation générale européenne, c'est-à-dire qui ont accepté ses conceptions, ses formes, ses poids et mesures, jugent tout sans distinction d'après leurs idées préconçues. Cet exclusivisme cause parfois une stupeur comique à ces hommes *civilisés* quand ils se trouvent en présence de faits qu'ils ne peuvent comprendre précisément à cause de la civilisation. On dit que les Italiens sont paresseux, trompeurs, qu'ils sont esclaves, ignorants en politique etc. Ces *qualités* défauts appartiennent à tous les peuples, mais à des degrés différents ; en outre pour ce qui concerne la paresse, il faut bien observer que le travail en général n'est pas une jouissance, surtout dans les pays chauds ; mais il y a plus, les Anglais à Manchester, les Français à Lyon, certes ne sont pas paresseux et pourtant ils ne sont pas arrivés à acquérir leur pain quotidien. Quel est donc l'avantage d'être trop ardent au travail ? Le travail est si cher en Italie que les patrons prisent leurs ouvriers.

L'histoire des trois derniers siècles montre la France, l'Autriche et la Papauté travaillant pour tuer la vie politique en Italie. Las de cette lutte inégale, l'Italien

est devenu indifférent à la politique, aujourd'hui il commence à renaître. En outre on ne peut pas admettre que le peuple italien soit très-arriéré en camparaison des autres peuples. La France s'occupa avec chaleur de politique, eh bien, est-elle libre? ou peut-être croyez-vous que l'Angleterre soit libre? en ce cas ici aussi les Corsini, les Colona, les Torlonia etc. sont libres à leur manière. Le sentiment de la dignité personnelle, de l'individualité est surtout développé chez les Italiens; ils ne comprennent pas la démocratie comme les Français, elle est pour eux dans les mœurs; ils ne comprennent pas l'égalité dans l'esclavage. Les petites fourberies des Italiens dont ont tant parlé ces touristes, qui jettent l'or par poignée, qui liardent pour un pourboire, sont plutôt comiques que révoltantes et tournent toujours au tour de quelques sous.

Nous trouvâmes Gênes en fête, toute parée. Charles Albert y était, la ville fêtait la réforme et la réconciliation. Gênes, depuis sa réunion à la Sardaigne, vivait dans un sombre éloignement du Piémont; elle se soumettait, mais le front sourcilleux; ses grandes familles se tenaient loin de Turin, les employés piémontais étaient des étrangers pour les Liguriens. La réforme réconcilia un peu les deux voisins dont le mariage avait été consacré par le congrès de Vienne. Les droits accordés par Charles Albert sont extrêmement modestes, ils tâchent de corriger les choses dont la criante injustice saute aux yeux, modifient des institutions vieillies; ces changements étaient inévitables, irrémissibles après la réforme de Pie IX et du duc de Toscane, Charles

Albert exécuta avec adresse ce qu'il ne pouvait plus différer. L'enthousiasme des Italiens ne connaissait pas de limites dans la joie; en effet quelque mince que fut la réforme, elle témoignait d'un certain mouvement, le gouvernement remuait, quittait le banc de sable, c'était la conscience officielle du réveil, *del risorgimento!*

J'avais fui la France, cherchant le calme, le soleil, les productions artistiques et un milieu plus sympatique, mais tout cela je ne l'attendais pas sous le sceptre paternel de l'ex-carbonaro Charles Albert. Et à peine avais-je mis le pied sur le sol italien qu'un autre milieu m'étreignit, un milieu vif, énergique, versant la force et la santé. Je fus guéri moralement après avoir franchi la frontière de France, je suis redevable à l'Italie du renouvellement de la foi dans mes forces et dans celles des autres, bien des espérances rentrèrent dans mon âme; je vis des visages enthousiastes, des larmes, j'entendis des paroles chaleureuses. Reconnaissance éternelle au sort de m'avoir amené en Italie dans un moment aussi solennel de son existence, dans cet élan de grandeur artistique, qui est inné à tout ce qui est italien, au palais comme à la chaumière, à la femme élégante, comme au mendiant en haillons.

Qui de vous n'a pas traversé un village à Pâques— tout est paré, joyeux; le paysan a bu un verre d'eau-de-vie et a oublié la redevance, la paysanne a mis son sarafane neuf et a oublié la corvée, les garçons s'amusent comme s'il n'y avait pas de recrutement, les filles ne pensent plus au mariage forcé, les enfants jouent habillés de chemises propres «ils sont ressuscités aussi,

comme chez Faust, des ateliers étouffants, des maisons basses ». Représentez-vous donc non pas un village, mais tout un pays en costumes de dimanche fêtant Pâcques et pensez que ce pays s'appelle Italie !

Il n'y a pas longtemps que Heine disait dans ses lettres d'Italie qu'on peut parler de tout, excepté de l'Italie. Et tout le monde trouvait qu'il avait raison et tout le talent de Dickens n'a pas pu sauver son insipide récit. Il ne s'était rien passé en Italie, et ce qui fut, avait été raconté par le génie de Gœthe, avec l'indignation de Lady Morgan, par la parole ardente de Byron et avec la monotonie de Fulchiron. Il semblerait qu'il n'y a pas de sujet plus rebattu que l'Italie, pendant deux cents ans, elle n'a rien fait comme pour donner le temps de la décrire ; elle posait, la grande beauté, la grande courtisane de nations

— o tu cui feo la sorte
Dono infelice di bellezza !...

Mais, tempora mutantur, l'époque du pénible sommeil est passée pour l'Italie, fatiguée de son immense passé, prise à l'improviste au sein de ses querelles intérieures par des ennemis extérieurs, elle s'est rendue à eux, n'ayant plus la force de résister ; peut-être aurait-elle trouvé le courage dans son sein, mais ce sein était rongé par le cancer mortel de la papauté. Maintenant l'Italie a oublié ses vieilles prétentions et ses querelles de famille, maintenant elle a peu de foi dans la papauté, elle s'est unie par les souffrances, par les larmes et elle demande l'unité de l'Etat et la liberté civile.

A Livourne je vis la première *civica*, il popolo armato. En général je n'aime ni les soldats, ni les armes, mais s'il y a un besoin de force armée, alors la garde intérieure composée de citoyens et non vêtue d'uniformes chamarrés, est moins offensante que rien autre. Par bonheur la civica de Toscane n'avait pas encore eu le temps de se faire des uniformes, les hommes montaient la garde à tous les postes, chacun était habillé comme il pouvait en jaquettes de velours, de drap, en blouses de toute couleur, en paletots de toute forme, en chapeau rond et en casquette, la bandoulière passée sur l'épaule. Vous ne pouvez vous imaginer comme l'absence d'uniforme ennoblit la sentinelle. L'uniforme sépare un homme des autres hommes, le soldat connait le régiment, le drapeau, l'honneur militaire, mais l'honneur du citoyen, la ville, la famille n'existent plus pour lui, c'est un homme d'un autre monde, son métier est de tuer au commandement du chef, voilà pourquoi il est autrement habillé, il est mis en opposition au péquin en habit, au paysan en blouse. L'uniforme est un vêtement sacerdotal, le soldat n'est pas un laïque, il est le desservant de la mort, le sacrificateur des victimes humaines. C'est une faute de donner un uniforme à la garde nationale, à moins que ce ne soit par le désir d'en faire pour l'autorité un instrument aussi docile que l'armée. Ce but est atteint en France. En considérant la *civica* de Livourne, je l'avoue, je ne pus m'empêcher de réfléchir à ce que serait advenu de notre ami Sergueï Serguëevitch Skolosoub (*), s'il avait vu

(*) Personnage d'une célèbre comédie russe.

tout-à-coup de telles sentinelles, non à Livourne, mais à la Liteïnoï(*) ou à la Morskoï.

De Livourne nous allâmes pour quelques heures à Pise. Tous ces lieux sont restés dans ma mémoire comme des points lumineux dont le souvenir m'est toujours une consolation. Chose étrange! En fait de souvenirs consolants de mon voyage qu'est-ce qui se présente?—Kœnigsberg. Il y a des villes dont on fait la rencontre d'une manière particulièrement cordiale, sous une étoile exceptionnellement heureuse. Kœnigsberg fut la première ville où je me reposai de persécutions qui avaient duré douze ans, là je me sentis enfin en liberté, je sentais qu'on ne m'enverrait pas à Viatka, même si je disais que les employés de la police ont des faiblesses aussi bien que les autres mortels, et que l'on ne me ferait pas soldat parce que je ne considère pas comme le devoir d'un honnête homme d'être le délateur de ses amis.

En Toscane le mouvement politique me parut encore plus prononcé qu'en Piémont. Dans les rues de Livourne on voyait des groupes discuter politique avec beaucoup de chaleur, tous prenaient part à la dispute douce-amère les fachini, les bateliers. On avait mis à tous les magasins des foulards tricolores avec des inscriptions incendiaires, avec des appels, avec le portrait de Pie IX; on portait d'énormes cocardes aux chapeaux, les femmes, des nœux tricolores, les enfants chantaient l'hymne de Pie IX.

(*) Rues de Pétersbourg.

Que je vous raconte comment je fus un jour privé de cet hymne par mesure officielle. Un beau matin je lus à Paris les affiches sur un de ces monuments en pierre de forme convexe, destinés d'un côté à la plus grande publicité et de l'autre au plus profond aparte. Je lus qu'on chanterait l'hymne de Pie IX au Château des Fleurs. Le Château des Fleurs est un jardin décoré dans le goût ultra bourgeois, près de l'Arc de Triomphe, avec des décors peints sur toile, de toute petites fontaines, des ruines factices et des lanternes de couleur. J'y cours, je prends un billet et je me prépare à écouter; on joue des contredanses, des valses de Straus, on chante «la sentimentale Perrette», on joue un fragment de la «Pie Voleuse», on joue de tout, mais d'hymne point, enfin un maigre feu d'artifice détonne, les bourgeoises ont peur, leurs maris montrent la bravoure de Ney et de Murat et regardent avec fermeté le vol des raquettes. Le feu d'artifice est une manière polie de rappeler qu'il est temps de s'en aller; au désespoir je vais chez le chef d'orchestre avec l'affiche à la main et je réclame Pie IX. — «Ce n'est pas notre faute, répond le chef d'orchestre, le préfet l'a interdit, de nôtre côté nous avons fait tout notre possible, nous vous avons donné au lieu de Pie IX — un morceau de la «Pie Voleuse!» Et cette défense n'a étonné personne excepté moi. Profondément blessé, je retournai à la maison par les Champs Elysées et je regardais tristement la place de la Révolution, avec son obélisque noir et triste, posé sur l'emplacement de l'effrayante guillotine de 93; je me retournais, les

bons bourgeois marchant avec tant de calme, riaient, fumaient, et au loin disparaissait l'Arc de Triomphe, sur lequel le ciseau a gravé savamment la tonnante Marseillaise. C'est à peine si les journaux mentionnèrent le fait. Voilà la France en 1847. Michelet, en commençant son cours du second semestre dit : «Messieurs, l'an passé est un Waterloo moral pour nous, on ne peut pas tomber plus profondément ; nous avons atteint jusqu'au fond de la honte et de l'opprobre». Michelet a oublié que les jongleurs ont quelquefois des caisses à double fond.

Je ne puis pas dire que Rome de prime abord m'ait produit une impression extraordinairement agréable. Il faut se familiariser avec Rome, il faut l'étudier ; ses bons côtés ne sautent pas aux yeux, dans l'extérieur de la ville il y a quelque chose de caduc, de désert, de décrépit ; ses rues lugubres, ses palais mornes, et ses laides maisons, tout cela est norci, tout a un air d'enterrement, tout sent le moisi, à Pétersbourg au contraire, tout brille, tout sent le platre, l'humidité, l'inhabité. Ce qui frappe le plus dans Rome moderne, c'est le manque de grandeur, c'est-à-dire, précisément de ce que nous sommes habitués à associer au nom de Rome. Ne soyez pas vexé de ce que je dis, laissez moi m'expliquer ; il s'agit ici de l'impression générale que produit la nouvelle Rome, et non des deux passés qui y ont laissé leurs monuments grandioses. La ville «éternelle» a changé plusieurs fois son armure, les traces de ses divers vêtements sont restées, c'est par là qu'on peut juger quelle fut son existence. Rome est

le plus grand cimetière du monde, le plus grand amphithéâtre d'anatomie, ici on peut étudier l'existence passée et la mort dans toutes ses phases. Ici le passé se reconstruit facilement d'après une seule colonne, par quelques pierres.

Ce qui frappe d'abord l'homme qui ne s'est pas démis l'esprit par des rêveries mystiques, ce sont les traces de la vie confuse, sauvage, repoussante, exclusive qui a remplacé la vie large, publique, puissante de la Rome antique. Dans l'antique Rome chrétienne on ne voit pas la moindre conception de l'art, aucun sentiment artistique; des colonnes adossées aux murs, des arcades restent à jamais les témoins du manque de goût de ce monde pieux qui prit la place des hommes du Panthéon et du Colysée. La Rome antique tomba comme un gladiateur, son squelette colossal inspire la vénération et l'effroi, même à présent il lutte encore fièrement contre la destruction, le temps n'a pu détruire ses ossements, ses restes qui s'écroulent, couverts de mousse et de lierre, sont plus majestueux et plus grandioses que tous les temples de Bramante et de Bernini. Quel devait-être le génie puissant qui sut laisser son empreinte sur ces flancs de pierre dont la trace à demi effacée écrase encore deux ou trois Romes, construites tout à côté, œuvre des siècles suivants. A ma première promenade dans Rome, je m'élevai au dessus de la colline du Capitole et je me trouvai tout à coup au dessus du Forum et du Colysée, je m'arrêtai tout ému. Voici donc le squelette du peuple-Roi! Dans ce squelette de géant l'expression s'est conservée, le Forum

Romanum est la relique d'un monde tout payen; la Rome éternelle est là, d'après ses ruines il est facile de comprendre ce que furent les Romains.

A côté des ossements du demi-dieu, tout autour et en partie au dessus de lui s'est éteinte une autre vie, la vie du moyen-âge; sa lugubre momie attriste; même dans la mort elle a conservé des formes épuisées par le jeûne et la prière, formes monacales et maladives. Il n'y a pas un seul monument remarquable du moyen-âge à Rome, tout ce bysantisme et ce gothique ne convenait pas à la nature des Italiens, encore moins à celle des Romains. Ils ne sont pas assez hommes du midi pour s'adonner à la volupté de l'ascetisme et ils sont trop peu hommes du nord pour tomber dans le mysticisme rêveur. Le climat d'Italie est trop serein pour la langueur de la mortification charnelle. Au lieu de la flèche gothique, l'italien aime la coupole tranquille, il ne s'élance pas en haut avec les clochers à perte de vue là haut, là haut, il se sent bien ici. Il est comme Mignon, *dahin, dahin,* veut dire pour lui en Italie. Pour Rome la vie du moyen-âge n'était pas la floraison, comme pour la Belgique par exemple, c'était une maladie expiatoire des vieux péchés, c'était l'affaiblissement après les excès des passions. Dès qu'elle eût repris ses forces, elle s'élança de nouveau vers la vie laïque sous les césars Léon X et Jules II. Le ferment payen subsista toujours en Italie, les institutions de bon ordre et de tranquillité, pour lesquelles les Gibelins prirent tant de peine, lui plaisaient aussi peu que l'escla-

vage moral que les papes infligèrent à tout l'univers à l'exception de l'Italie.

Rome nouvelle débuta d'une manière grandiose, en posant les fondements de la cathédrale de S[t] Pierre, mais avant que le pape Paul V et Charles Maderni eussent eu le temps d'achever et de gâter le dôme commencé par Bramante, le souffle de l'engourdissement et de la mort passa sur l'Italie. Ces paroles accablantes se rapportent à Charles Quint positivement et à Martin Luther négativement.

La réformation porta un coup terrible à Rome, en finances, en politique et en religion. Si elle affranchit la pensée en Allemagne, elle en arrêta le développement en Italie; elle effraya la conscience par l'hérésie, elle exaspéra le clergé, le rangea en bataille, fit naître l'inquisition et l'ordre des jésuites. Alexandre Borgia, ce Tibère en tiare, lutte contre Savonarole, après Luther la lutte devient impossible, la torture, la réclusion perpétuelle, le supplice, voilà les réponses à toute diversité d'opinion, à tout énoncé d'un doute. Les dominicains tremblent pour l'existence de l'église et de la hiérarchie, les papes laissent croître leur barbe et gardent le vêtement monacal, les laïques effrayés recommencent à jeûner, à pratiquer les cérémonies extérieures et le catholicisme est raffermi pour des siècles.

Pendant ce temps la lutte de la France avec l'Espagne se poursuivant sur la terre d'Italie, porta le dernier coup à ce pays. L'Italie supporta en martyr ses guerres civiles séculaires, mais elle ne put endurer

les hordes sauvages des assassins soudoyés. Les villes étaient privées de leurs forts, pillées, les troupeaux enlevés, les champs dévastés, il n'y avait plus aucune sécurité (*).

On ménageait encore Rome par un vieux respect, par le besoin qu'on en avait, mais elle finit par s'engourdir dans son isolement et dès lors commence pour elle une ère nouvelle. Nous pouvons la dater de Charles Quint qui clotura l'existence passée de l'Italie, de même qu'il la tua en Espagne par la centralisation de tous les pouvoirs. Charles Quint est le premier roi européen. C'est avec lui que commencent les gouvernements muets, la persécution de tout ce qui est indépendant, *(selbständig)* individuel, la médiocrité et la soumission remplacent la probité du moyen-âge. C'est à cette époque sombre que se constitua la Rome qui existe à présent. A la fin du seizième et au dix-septième siècle, elle accolait les maisons aux maisons, les églises aux maisons, gâtait les places publiques, abandonnait tout au hasard et bâtissait dans le plus mauvais style de la renaissance. La vie florissante de ces siècles ne coulait pas à Rome. Rome ne connaissait pas le côté artistique des nouvelles villes avec leur élégance comfortable, avec leurs rues larges et leurs vastes places publiques. Les nouvelles villes, pleines de force et de fraicheur, s'élèvent incessamment, l'esprit actif qui les habite exige

---

(*) Les mêmes faits se produisent en France au XIX siècle par des hordes barbares venant de la Germanie. — (Note du traducteur, février 1871).

les modifications, l'élargissement, un décor luxueux; sur Rome affaiblie s'étendait le vampire qui lui suçait le sang. Comment pouvait-elle se rebâtir? Ses palais noircissaient, ses villas se couvraient de mauvaise herbe, ses concitoyens s'habituaient aux privations, elle resta la Rome du dix-septième siècle, attendant une vie nouvelle. Enfin son attente s'est accomplie.

Rome est pauvre. Ses revenus étaient artificiels, la réformation lui enleva l'Angleterre et une grande partie de l'Allemagne, la civilisation la priva de presque tout le reste; tout diminuait à Rome excepté les dépenses, la confrérie mendiante continuait à vivre d'aumônes, les immenses possessions des couvents et des corporations religieuses servaient encore à soutenir les hommes inutiles qui avaient renoncé au monde. Rome s'appauvrit, elle est couverte de haillons, mais elle se croit reine encore et ne pense pas à améliorer son sort. Rome, comme toutes les têtes couronnées, n'est pas habituée à se préoccuper des besoins matériels. Elle est convaincue qu'elle est encore la première cité de l'univers, que le commerce du monde afflue vers ses marchés, qu'elle est le centre moral de la chrétieneté et que l'Europe va lui envoyer tout ce dont elle a besoin, depuis les bougies et l'encens jusqu'aux pierres précieuses et aux lingots d'or.

Plus on vit à Rome, plus certains détails disparaissent et plus l'attention se concentre sur les objets artistiques; les vestibules sales, l'absence de comfort, les rues étroites, les appartements absurdes, les boutiques vides se remarquent de moins en moins, tandis que

d'autres objets semblables à des pyramides ou à des montagnes, se découpent de plus en plus nettement. Telle est la campagna même de Rome. D'abord elle frappe par son air désert, par l'absence de champs cultivés, par l'absence de bois, tout est pauvre, morne, on ne se croirait pas au milieu de l'Italie, mais peu à peu l'homme fait connaissance avec cette noble solitude, avec ce cadre sauvage de Rome. Son silence, son lointain opâle, ses montagnes bleues à l'horizon vous deviennent chères..... là bas un âne passe lentement en agitant ses grelots, un berger à cheveux noirs, vêtu d'une peau de mouton est assis, tout triste et regarde sans rien voir, une femme porte des légumes, elle a un costume de couleur éclatante et un mouchoir blanc plié sur la tête, elle s'arrête pour se reposer, soutenant avec grâce une charge sur sa tête, elle regarde au loin et ses yeux noirs expriment une tristesse infinie, une rêverie indicible dont elle même ne se doute pas et la même rêverie semble s'étendre sur les champs et sur les monts à l'horizon, sur la ligne crénelée des aqueducs qui se continuent pendant des milles disparaissant dans le lointain vague, sur tous les passants. Toujours triste, toujours morne, la campagne n'a qu'un moment joyeux, c'est le coucher du soleil; alors elle est baignée d'une lueur éclatante, qui se modifie de minute en minute, tout-à-coup la rosée tombe, la pourpre est remplacée par la nuit, le lointain disparait aussi, on ne voit plus rien, excepté un feu de bergers qu'on vient d'allumer et deux ou trois ruines les plus rapprochées.

Un jour j'étais assis la nuit avec un jeune italien

sur la voûte à demi-écroulée des Termes de Caracalla comme sur une montagne élevée. Quel essor, quelle arcade, quelles dimenssions extraordinaires, quelle fantaisie puissante, quelle hardiesse de dessins, quelle persévérance dans l'éxécution ! Les hiboux et les chauves-souris allaient et venaient au clair de lune, au loin on entendait sur le Tibre un aboiement solitaire, prolongé, Byron en entendit un semblable au Colisée.

Sans esclaves il aurait été impossible aux Romains de bâtir des édifices d'une grandeur aussi colossale,—«ils sont tout à la fois les témoins de leur force et de leur tyrannie»—dit mon compagnon. Je ne pus m'empêcher de lui répondre : mais c'est là qu'est leur mérite, qu'ils ont su élever le grandiose par les mains des esclaves, et qu'en pillant l'univers, ils n'enfouissaient pas leurs trésors dans la terre, mais qu'ils déblayaient une arène digne de leurs orgies royales. Ce n'étaient pas les Romains seuls qui avaient des esclaves, il y a des pays qui ont des esclaves au XIX siècle et pourtant on n'entend pas parler de leurs édifices. En ce qui me concerne, je l'avoue, je m'incline devant le squelette de ce colosse, chaque arc, chaque colonne témoigne de la force, de l'élan vers une vie large, ce qui montre que les Romains ont réellement vécu dans toute l'acception du mot.

— Et quelle utilité y a-t-il en eux?

— Est-ce à vous, à un italien de dire cela? Toute la poésie de la vie se compose d'inutilités. Raphaël peignait des tableaux inutiles, Michel Ange faisait des

poupées de pierre, et Dante écrivait des vers au lieu de faire quelque chose de profitable.

— Vous avez raison, dit en éclatant de rire le néo-libéral, entraîné par les théories anti - italiennes de l'utilitarisme mesquin.

Un autre point de vue de Rome, c'est l'abondance des productions esthétiques, de ce fini de génie, de cette beauté éternelle devant lesquels l'homme s'arrête avec vénération, les larmes aux yeux, touché, ému jusqu'au fond de l'âme, purifié par ce qu'il a vu et réconcilié avec bien des choses, cela est arrivé à tous les hommes qui sont venus du monde entier pour s'incliner devant l'art au Vatican, au Capitole, et cela arrivera dans tous les siècles à venir, tant que ces témoins muets de la puissance humaine seront épargnés par le temps.

Quand on a le cœur rongé par des doutes douloureux, quand on cesse de croire que les hommes soient bons, quand soi même on éprouve le dégout de l'existence, qu'on aille au Vatican. Là l'homme se calmera et de nouveau il bénira quelque chose dans la vie. Le Vatican ne ressemble pas aux autres galeries, ce sont des salles somptueuses, ornées d'œuvres esthétiques, ce n'est pas une exposition de tableaux et de statues.

Les galeries en général sont fatigantes et sont plutôt utiles qu'artistiques ; chaque statue a sa destination, exige sa mise en scène et n'a nullement besoin de tout un bataillon d'autres statues ; un tableau produit plus d'effet quand il est à sa place, quand il est seul. Voyez comme les fresques de Michel Ange sont belles dans leur isolement sur l'un des murs de la Chapelle Sixtine;

son Moïse dans une église est bien chez lui, qu'il y ait des tableaux sur tous les murs, n'importe pourvu que ces murs ne soient pas là pour les tableaux. Dans une galerie l'homme sent au bout d'une heure qu'il n'est plus en état de comprendre et il continue à regarder par l'avidité de sa nature. Je suis sûr que beaucoup d'admirables œuvres sont noyées, perdues dans les immenses galeries, dans la foule d'autres tableaux, où ils sont encore écrasés par deux ou trois chefs-d'œuvre. Encore, si les tableaux étaient disposés dans un ordre historique sévère; mais je n'ai vu nulle part un tel arrangement, à l'exception du musée de Berlin; en revanche, là l'ordre historique est tout, les tableaux ne valent rien. Ordinairement j'allais voir à Rome deux, trois tableaux, deux, trois statues, je rencontrais les autres comme les inconnus dans la rue, peut-être sont-ce de braves gens, peut-être le moment de faire leur connaissance viendra-t-il aussi; mais en attendant, qu'ils passent leur chemin. Plus on regarde une œuvre capitale, moins on s'en étonne; c'est ce qui est indispensable, car l'étonnement empêche de jouir. Tant que l'œuvre vous frappe, vous n'êtes pas libre, votre sentiment est pénible, vous ne vous retrouvez pas, vous ne vous êtes pas élevé à sa hauteur, vous n'êtes pas venu à bout d'elle, elle vous écrase, être écrasé par le sublime n'est pas un sentiment esthétique complet. Tant que l'homme est dominé par une grande production, les œuvres plus légères lui donnent plus de jouissance, parce qu'elles sont plus à sa portée, se donnent sans travail, dans quelque disposition qu'il soit.

Qu'y a-t-il de difficile à comprendre les têtes de Carlo Dolce, de Marate? elles sont si gracieuses dans leur simplicité qu'elles ne laissent aucun doute dans l'esprit et n'y font naître aucune arrière-pensée. De grands tableaux au contraire commencent souvent par oppresser; on éprouve des élans de révolte contre ce qui passe l'intelligence, mais quand on s'est familiarisé avec de semblables œuvres, alors seulement on apprécie la différence qu'il y a entre la jouissance que donne Carlo Dolce ou Gröse et celle qu'on ressent par Michel Ange, par le Laocon, par l'Appollon du Belvédère.....

Bien longtemps je ne pus parvenir à me rendre compte « Du Jugement Dernier », les groupes détachés me distrayaient, puis le tableau est passablement noirci et j'étais toujours à la chapelle par des matinées de brouillard; un jour en sortant de la chapelle, je m'arrêtai à la porte pour jeter un dernier coup d'œil au tableau. Cette fois la première chose qui m'arrêta fut la figure et la pose de la Vierge. Jésus apparait triomphant, puissant, implacable, la lueur bleue d'un éclair arrêté dans sa course semble illuminer le jugement, le supplice des réprouvés commence et dans ce moment un être doux, épouvanté de ce qui l'entoure, se presse craintivement contre lui, le regarde et dans ses yeux on lit la prière, non pas le désir de la justice, mais celui de la miséricorde.

Comme Michel Ange a profondément compris le sens chrétien de la Vierge! La voilà, la protectrice de tous les affligés, prête à arrêter de sa main timide la main vengeresse de son fils, et quand je passai de ce

groupe à son entourage, cet immense tableau forma désormais un tout, ce nombre infini de figures répandues de tout côté, reçut un sens que je n'avais pu d'abord saisir, dont je commençai alors à me douter — et dès ce jour je cessai d'analyser chaque figure, je cessai d'admirer les détails anatomiques que prodigue ce grand artiste.

Mais je me suis promis de ne pas vous fatiguer par la description des œuvres esthétiques, le lecteur qui prend intérêt à comprendre des tableaux, trouvera assez de sources abondantes pour le lui expliquer. Pour conclure je dirai quelques mots sur mes lettres précédentes. Il m'est parvenu qu'elles ont été mal reçues par la presse. Les uns se sont mis à soutenir la bourgeoisie française, d'autres, la cuisine allemande, tous ont été mécontents du ton peu respectueux ou jugement superficiel, de la familiarité avec les sujets respectables et respectés, du manque de modestie dans les relations avec les frères aînés, enfin même de réticences qu'on a mises aussi sur mon compte. Il me semble qu'on a donné aux « Lettres de l'Avenue Marigny » plus d'importance qu'elles n'en ont et qu'on s'est fâché parce qu'elles n'ont pas justifié l'attente. Ces lettres ne sont que quelques impressions notées, que des observations esquissées à la hâte à travers d'occupations forcées, au moment du tonnerre foudroyant des événements politiques et sous l'impression du désappointement. Ces lettres ne sont pas du tout un compte rendu de voyage, ni le résultat de l'étude attentive de l'Europe, ce n'est pas le fruit recueilli par l'auteur

qui n'avait rien de pareil dans sa pensée ; j'avais simplement envie de transmettre ma première rencontre avec l'Europe. L'indignation, l'amertume qui par force remplissait l'âme, l'ironie à laquelle nous sommes aussi habitués qu'Esope, esclave de Xanthus l'était aux apologues, débordent à certaines pages. Je n'avais pas d'arrière-pensée, je n'avais pas de théorie préconçue de ne m'étonner de rien ou de m'étonner de tout, mais j'avais le désir de saisir franchement, consciencieusement les impressions spontanées et fugitives ; rien de plus.

En ce qui regarde le ton irrévérentieux, (*) où est la nécessité de parler avec respect des choses qui semblent méprisables et qu'on est habitué à respecter de loin et par tradition? Il ne suffit pas de connaître un pays où tout est encore pire, pour trouver bon tout ce qui se fait ici. A bas toutes les idoles, la vérité toute crue conduira mieux au but que le mensonge même dit avec bonne intention. Enfin je dois convenir qu'il manque à mon caractère cette fibre respectueuse, soumise, toujours prête à s'incliner, pour laquelle l'adoration est indispensable, soit qu'elle s'adresse au veau d'or ou au mouton d'argent, aux antiquités russes ou aux nouveautés parisiennes. De tous les crimes celui

(*) Le rire a quelque chose de révolutionnaire. Tant que les hommes ont eu la foi religieuse, il n'y avait pas de rire. A l'église et au palais on ne rit jamais, du moins ouvertement. Les esclaves sont privés du droit de sourire en présence de leurs maîtres. Seuls les égaux rient entre eux. Le rire de Voltaire a détruit plus que les larmes de Rousseau.

dont je suis le plus éloigné est l'idolâtrie et je ne pécherai jamais contre le second commandement. L'homme ne considère librement un objet que quand il ne cherche pas à le plier en vue de sa théorie et qu'il ne se courbe devant lui. Le respect forcé limite l'homme, le prive de son libre élan. S'il est un objet dont l'homme ne peut sourire sans craindre les remords de sa conscience, cet objet est un fétiche et l'homme en est l'esclave.

C'est ainsi que la sculpture égyptienne et notre peinture sauvage des images ont donné aux idoles des poses et un colori surnaturel, pour les séparer de la beauté terrestre et de la carnation vivante du monde réel.

Je n'ai aucune envie de railler en Italie, à Paris non plus je n'avais nul désir de me moquer et cependant la corruption de la société parisienne, la prétention des bourgeois à la civilisation, au libéralisme, tout cela me donnait du dépit et provoquait en moi un sourire méprisant.

LETTRE VI.

Paris, 4 février, 1848.

J'ai vu plusieurs fois Pie IX ; j'avais grande envie de lire sur les traits de cet homme, mis à la tête non seulement du mouvement italien, mais encore du mouvement européen, une pensée quelconque, et je n'ai rien trouvé qu'une expression d'inertie mêlée de bonhomie, sans passion. Tous ses portraits, tous ses bustes sont ressemblants, il faut y ajouter un teint blanc, délicat ; un embonpoint tout clérical, une transparence charnue, et de petits yeux exprimant..... quoi ? une certaine satiété insouciante. Je suis bien certain que Pie IX est incapable de cruauté et de persécution (*), mais il peut permettre l'un et l'autre, et je suis encore plus sûr que quelque circonstance qui arrive, sa digestion n'en sera pas dérangée, il s'affligera sans jamais s'émotionner. Je le vis pour la première fois dans la chapelle Quirinale, où il officiait. Tous les cardinaux présents à Rome l'entouraient, quelles figures de mauvais augure, soufflant

(*) Ceci fut écrit en 1848. Que Saint Pierre me pardonne d'avoir si mal jugé son successeur, il en est très-capable.

le malheur, rappelant l'inquisition et l'auto-da-fé! Comme dans chaque trait, dans chaque mouvement de ces vieillards sans famille, on voyait clairement l'expression de la duplicité et de la sollicitation, de la haine pour tout ce qui est libre, de l'ambition, de l'envie, de la disposition à la vengeance, de l'absence de tout sentiment chaud et humain. Chacun à son tour s'approchait du pontife, le saluait avec génufléxion, à chacun il imposait les mains sur la tête; dans le nombre était Lambruschini à la mine de chacal, je m'attendais à ce qu'il mordît le saint père, mais ils s'embrassèrent très-cordialement.

La seconde fois je vis le saint père dans tout l'éclat du pontificat à l'église de Santa Maria Maggiore; on le promenait nella sedia gestatoria, c'était bien plus comique encore qu'au Quirinal. On portait Pie IX dans un fauteuil par l'église, avec des évantails de differentes couleurs. Cette mode indoue ne lui allait pas dutout. Il faisait une chaleur étouffante, le pape se sentit mal comme sur un bateau, et tout pâle, sentant l'approche du mal de mer, les yeux fermés il bénissait à droite et à gauche. Des deux côtés se tenaient des soldats, la garde noble rouge et les Suisses chamarrés en costume du moyen-âge. A l'approche du cortège les officiers commandaient: Armi! et les crosses des fusils retentissaient au milieu de l'église; les officiers commandaient: Ginocchio! et les soldats se mettaient à genoux en mesure. Je ne puis m'habituer à la mise en scène guerrière des objets pacifiques par excellence: les fusils, les glaives, les bayonnettes, les sabres, les schakos, les piques et les

casques choquent dans une église; ajoutez à cela le chant désagréable des castrats, une foule de monseigneurs bien nourris, de chanoines repus qui marchent en se balançant avec familiarité à côté des jésuites secs et jaunes et des moines demi-sauvages de couvents éloignés, et vous comprendrez quelle impression on ressent.

Chose étrange! le catholicisme de l'occident qui sut créer de si beaux temples, qui sut les décorer de si belles fresques, de tableaux, de statues, n'a pas su à Rome même organiser son rituel avec plus de solennité, de poésie. Sans doute le temps des rituels en général est passé et ils ne font pas plus d'effet que des processions d'opéra, la foule même considère toutes ces parades avec curiosité et non avec vénération, néanmoins la mise en scène pouvait être plus artistique et se rapprocher davantage de l'esprit de la religion. Le rituel de l'église orientale est au moins plus esthétique et plus majestueux.

Enfin, je vis le pape une troisième fois dans un rôle plutôt tragique que comique : pour être compris, je dois vous raconter ce qui s'est passé la veille du nouvel an. Ce soir la pluie tombait à torrents, de violents coups de tonnerre et des éclairs continuels rappelaient que ce n'était pas un nouvel an de Russie ; en attendant la Piazza del Popolo se couvrit de monde et de torches allumées, qui brûlaient çà et là, pétillant et fumant tristement. Je regardais de la fenêtre ces préparatifs, la foule se rangea en colonne régulière et, entonnant avec force « scuoti il polvere », elle s'en alla par le Corso

vers le Quirinal. Angello Bruneti, c'est-à-dire Cicérovacchio menait le peuple romain souhaiter la bonne année au saint père, lui crier evviva, comme on le crie à lui seul et lui rappeler que les Romains attendent dans cette année l'accomplissement des espérances qu'il a permises, mais qui ne sont pas encore réalisées par la consulta. Savelli, gouverneur de Rome, ennemi déclaré du mouvement, se rendit chez Pie et lui persuada que la foule révoltée se prépare à le visiter au Monte Cavallo. Le pape qui connaissait personnellement Cicérovacchio, que Cicérovacchio avait sauvé du complot de Lambruschini, se laissa convaincre et eut peur. Il fit rassembler la civica et préparer le régiment des bersaliers non loin du Quirinal. Pendant ce temps à minuit environ, par la pluie et la boue, la colonne portant les flambeaux arriva à Monte Cavallo en bon ordre au cri de : viva Pio nono, e viva sempre! Le peuple demandait le pape au balcon, le pape ne parut pas, mais il envoya dire au peuple qu'il eût à se disperser. Les rapports qui s'étaient établis entre le peuple et le pape, avaient gâté les Romains ; plusieurs fois ils avaient pleuré ensemble et s'étaient juré une amitié réciproque. Le refus du pape surprit tout le monde. Les hommes trempés jusqu'aux os ne s'attendaient pas à un pareil acceuil, ils se mirent à exiger encore plus haut que le pape se montrât, alors le gouverneur leur déclara que s'ils ne s'en allaient pas tout de suite, il les disperserait, par ordre du saint père, avec ses soldats et la civica. Le peuple vit avec étonnement que les soldats étaient réellement sous les armes. Si Grégoire XVI avait fait

tirer à boulets le long du Corso au temps des moccoletti, cela n'aurait pas offensé aussi profondément les Romains que le refus grossier de Pie IX. Le tact des Romains est surprenant dans de pareilles occasions. Tout à coup tout changea ; les flambeaux s'éteignirent; pas un cri ; sombre, silencieux, son drapeau roulé, le peuple partit. Le lendemain il n'y avait nulle part de foule, de gaieté ; il n'y eut pas de fête, la ville était offensée, la civica murmura à haute voix, deux sénateurs prirent le parti du peuple et se rendirent chez Pie IX ; Pie IX se mit à pleurer, dit à Corsini qu'on l'avait trompé et promit que pour dédommager les Romains, il irait lui même les bénir le jour du nouvel an et qu'à cet effet il s'arrêterait à tous les principaux corps de garde de la civica.

Le 2 janvier vers midi le Corso se remplit de monde. De la Piazza Colona s'avançait une masse régulière. Ciceruacchio allait devant avec un drapeau sur lequel était écrit le reproche, simple et plein de sens : S. P. Gustizia al popolo chi è con voi ! La procession s'arrêta entre le Corso et la via Condotti ; le pape ne pouvait passer que dans une de ces rues ; la foule se composait d'au moins vint mille hommes ; ni éclats de rire, ni cris ; personne ne poussait, ne se pressait, on ne voyait pas un carabinier, pas un sergent de police (en général ils semblent se cacher ici, surtout quand il y a des démonstrations). La garde nationale vint sans armes et se mit dans les rangs du peuple. L'ordre était surprenant, seulement de temps en temps il s'élevait un cri qui s'étendait de plus en plus loin, grandissant comme les

cercles que forme une pierre lancée dans l'eau. Les cris étaient plus expressifs qu'avant : « Abasso i gesuiti, abasso il palazzo madama (où vivait Savelli) Viva la stampa libera, i fratelli Bandiera, abasso i oscurantisti et puis viva Pio nono, ma solo, solissimo ». Quelqu'un cria : vive les Piémontais, le peuple répéta chaleureusement ce cri, alors un vieillard à cheveux gris, mais robuste fend la foule et remercie les Romains au nom de Gênes, je ne pouvais entendre ce qu'il disait, mais on pouvait le deviner à ses gestes; sa figure s'anima, il pleurait, à la fin de son discours il cria : viva la liberta! jeta son chapeau en l'air et se mit à embrasser un soldat de la garde nationale, puis un autre, puis un troisième. C'était une scène des premiers jours de la Révolution Française. Le peuple applaudissait avec fureur le Gênois..... Vers deux heures on entendit crier : « Il arrive, il arrive ». Le pape venait au pas, accompagné de quatre dragons et d'une voiture où se tenait un des ministres. Il paraissait agité et très pâle. Le peuple lui fit un accueil chaleureux avec des cris enthousiastes sans fin. Cicerovacchio éleva le drapeau à la portière de la voiture et vingt mille hommes allèrent reconduire Pie IX. En un moment la paix fut faite. Sans doute ce n'est pas la faute du peuple, si depuis ce temps il s'est encore plus éloigné du pape qu'il ne l'était au nouvel an.

Pie IX est obstiné comme tous les hommes faibles ; il fera ce qu'on lui demande, mais après avoir offensé par un refus, et quand on souhaite déjà quelque chose d'autre. C'est ainsi qu'il gâta l'effet du 2 janvier, mais

ce jour fut pour lui, terrible et solennel..... c'est très-gai de faire une promenade sur mer, et pourtant on sent qu'il est possible de se noyer. Les balcons étaient couverts de dames, toutes les fenêtres ouvertes, de toute part on agitait les mouchoirs, la voiture du pape avançait au pas, les cavaliers furent refoulés, le peuple se tenait aux traîts de l'attelage, aux chevaux, aux roues, les laquais et les cochers laissaient faire. Cicerovacchio monta sur le siège de la seconde voiture et s'assit sur l'impériale, son drapeau à la main. Sous les pieds poudreux de Cicerovacchio se voyait une piteuse figure de cardinal tout effarée regardant de l'intérieur. Cette procession continua jusqu'à sept heures, ce fleuve vivant coulait de la via Condotti jusqu'au Monte Cavallo, des ruelles et des places on entendait des cris et des souhaits, chaque fois répétés par quelques milliers de voix aux oreilles du Pape. « Abasso i mascheri, viva Ganganelli (Clément XVI qui avait chassé les jésuites de Rome), viva l'independenza, abasso i gesuiti ». Quand la procession arriva au Quirinal, il commençait à faire sombre ; la vaste place, sur laquelle se trouvent les fameux chevaux de Phidias était pleine de monde qui attendait le retour du Saint Père et sa bénédiction. Mais il se sentit mal ; tout pâle, il abaissa la main qui bénissait et sa tête se pencha sur le coussin, il perdit connaissance. Le dragon qui se tenait à côté de la voiture, dit quelques mots à Cicerovacchio ; celui-ci fit un signe de la main et peu à peu le calme se rétablit, troublé de temps en temps par les cris de ceux qu'on rencontrait et auxquels on faisait aussitôt

signe de se taire. Le silence donna encore plus de solennité à ce spectacle. Le peuple muet reconduisit le pape, personne ne demanda qu'il se montrât au balcon; il monta l'escalier, soutenu des deux côtés. «A casa, a casa!» crièrent les premiers rangs et des masses de peuple, drapeaux levés, s'ébranlèrent en silence—et toujours sans l'intervention de la police.

Encore une fois, les mouvements populaires à Rome ont un cachet tout particulier d'ordre majestueux, de sombre poésie comme leurs ruines, comme leur Campagna. Les visages, la tournure de ces hommes ont conservé les traits antiques du courage et de la noblesse; le catholicisme et l'esclavage leur ont donné l'air sombre, triste, qui frappe encore plus en se mêlant à une expression passionnée et à la beauté de race. Ces hommes, qui rient une fois par an au carnaval, ont souffert pendant des siècles et enfin ils ont dit avec calme : « Assez ! »

Le pape était ému, il pleura, tomba malade et — ne fit rien. Il ne sut pas profiter de ce jour et perdit complètement l'amour du peuple. Tout le monde s'attendait à un nouveau ministère, au congé de Savelli. Savelli resta, et pas un seul allégement! Le peuple fut blessé une seconde fois et il est douteux qu'il se réconcilie jamais. D'absurdes et d'inutiles mesures policières apportèrent plus d'amertume dans cette brouille que ne l'auraient fait des persécutions réelles. Les Romains sont habitués à lire chaque matin la petite feuille *Pallade*, collée sur les murs. Vous pouvez vous représenter comme est chère une certaine liberté de presse

à un peuple qui a vécu des siècles sous le joug de la plus barbare des censures. Le pape défendit d'afficher la *Pallade*, défendit même de la crier dans les rues. La rédaction du journal annonça cette défense par des affiches à tous les coins et informa ses lecteurs qu'elle avait transporté la vente de son journal dans toutes les boutiques de tabac, dans tous les cafés ; et que n'ayant pas le droit de colporter la *Pallade* par les rues, ni de la coller sur les murs, elle mettrait des tables dans les rues et y déposerait son journal pour les lecteurs. Savelli eut peur et le *Charivari de Rome* en fit des gorgées chaudes jusqu'à satiété.

A la fin de décembre on fit une démonstration au consul suisse, en le félicitant de la défaite du Sonderbund. Deux semaines après le Saint Père, ayant fait ses réflexions, ordonna à tous ceux qui avaient pris part à cette démonstration anti-catholique, de jeûner pendant trois jours et il abandonna à leur propre conscience l'exécution de cette mesure expiatoire et utile. Rome éclata de rire d'un bout à l'autre, après avoir lu dans le journal officiel la plaisanterie du successeur de Saint Pierre.

Mais au fond Rome était loin de rire. Une sombre tranquillité et une disposition d'esprit pénible devenaient évidentes depuis la mi-janvier. Le doute à l'égard du Saint Père, la méfiance même travaillaient tous les esprits; dans l'aristocratique Circolo Romano et dans le Circolo Popolare plébéien, récemment fondé par Cicerovacchio. Pie IX boudait et semblait murir ses pensées. Sa conduite était incompréhensible. Chaque

jour apportait quelque nouvelle émouvante, tantôt de Milan, tantôt de Pavie, de Naples, de Sicile. Sur le Monte Cavallo, au Quirinal régnait l'irrésolution; pas une parole calmante, pas un mot de consolation. Les Romains ont peur de Louis Philipe, craignent le roi Albert, haïssent l'Autriche et demandent avec qui est le Saint Père, contre qui il est?... Tous les yeux se fixent sur Pie IX, sur l'homme de l'époque, et Pie IX se tient coi, comme s'il n'existait pas, quoiqu'il ait, malgré la protestation du consul autrichien, accordé la permission de dire une messe de morts solennelle pour les Lombards tués.

Janvier passait ainsi tristement, dans une agitation intérieure et avec un calme extérieur, par un temps humide qui en Italie équivaut à lui seul à un malheur public, quand tout-à-coup arrivèrent des nouvelles non-seulement de la Révolution de Palerme, mais encore de son héroïque défense. Dès ce jour Rome entra dans une nouvelle phase de réveil. Les concessions du Roi de Naples qui un mois avant auraient été acclamées par toute l'Italie, furent reçues avec dédain; elles exprimaient la peur et l'impuissance. Naples se taisait, raillée par les journaux romains et florentins. Enfin le 28 janvier elle se mit aussi en mouvement; le roi essaya de réprimer le peuple, il ne réussit pas et promit à contre cœur la constitution et l'amnistie. Le lendemain cette nouvelle parvint à Rome. Le peuple en foule courait par les rues principales en criant: Lumi! lumi! — toutes les fenètres s'éclairèrent. Le sénat et le ministère chancelant comprirent que se séparer ici du

peuple serait se perdre, voilà pourquoi sous les lettres sacrées S. P. Q. R. ils déclarèrent au peuple romain, que le 3 février est marqué pour un tédeum, afin de fêter « le rétablissement de la paix dans le royaume de Deux Siciles ». De nouveau une faute, de nouveau de la faiblesse dans les deux sens et par conséquent une non réussite dans les deux sens. Le Corso resplendissait de lumière, la démonstration était majestueuse et colossale; toute la garde nationale, toute la population de Rome y prenaient part, mais ce jour fut amer pour Pie IX, la garde nationale ôta sa cocarde (jaune et blanche) et mit la cocarde tricolore. Le peuple plein de joie visita le Forum et le Capitole, mais il évita Monte Cavallo; Pie IX fut exclu de la fête. Le gouvernement perdit toute force morale. Le pape se préparait de nouveau à faire des concessions et de nouveau il taquinait le peuple. Le chef de la garde nationale donna l'ordre d'ôter la cocarde tricolore, on ne l'écouta pas; le lendemain parut un ordre permettant de la porter! Le 3 février au cri de viva Pio nono on ajoutait chaque fois : « e la constituzione, e la libertà ». Il est remarquable que pendant toutes ces jubilations, personne n'eut l'idée ou l'audace de crier un vivat quelconque au roi de Naples.

Demain je pars pour voir de mes yeux la révolution à Naples, pour voir non-seulement Naples artistique, mais Naples libre. En attendant, profitant de la pluie, disons encore quelques mots des affaires italiennes.

Comment s'est-il fait qu'un pays qui a perdu depuis trois siècles son existence politique, qu'un pays abaissé

par toutes sortes d'humiliations, conquis, morcelé par l'étranger, descendu du rang de nation comme puissance active, comme force influente, qu'un peuple élevé par les jésuites, arriéré et paresseux, tout-à-coup apparaisse énergique et fort, avec les prétentions à l'indépendance politique et aux droits civils, avec la prétention à sa part de la vie européenne?

Pendant les derniers trois siècles, le sort de la péninsule n'a pas été normal au point de vue de l'histoire, et c'est pour cela que l'on comprend mal sa position contemporaine; peut-être n'y a-t-il qu'une seule nation occidentale dont l'existence soit encore plus incompréhensible, c'est l'Espagne.

Notre paresse d'esprit nous porte à chercher toujours des règles à l'histoire et des types à l'humanité; les types connus sont : l'anglais, le français et l'allemand. L'Italien marcha par un autre chemin. Quand tout l'univers avait fini par oublier la Rome antique, l'Italie en gardait le souvenir. Quand au contraire, toute l'Europe aspirait à la centralisation gouvernementale, à une monarchie à la romaine, l'Italie continuait à être féodale, elle était vaincue, opprimée, mais si l'on en excepte Naples et le Piémont, elle ne devenait pas monarchique. En Italie il n'y a jamais eu de période industrielle ni de révolution au profit de la classe bourgeoise; les habitants de ses villes ne sont pas des esclaves affranchis, ni des francs bourgeois, ce sont des hommes libres qui ont perdu tous les droits, hors les droits municipaux.

Au XVI siècle l'Italie fut soumise à porter un joug

étranger ; des armées ennemies s'en emparèrent ; on ne respecta que ses droits locaux, municipaux. Morte comme état, elle vécut dans les communes de ville, la vie refluait vers le cœur. Le joug qui pesait sur les divers Etats de l'Italie, n'était ni égal, ni général. Il est certaines provinces d'Italie qui depuis les empereurs grecs jusqu'à nos jours, n'ont guère connu le gouvernement que par ouï-dire, elles payaint le simpots, fournissaient docilement les soldats, mais à l'intérieur elles se gouvernaient par leurs coutumes propres et par leurs lois, tels sont la Calabre, le Basilicat, les Abruzzes, des parties entières de la Sicile. D'un autre côté la Toscane n'a jamais subi comme ses voisins la privation de tout droit politique.

Les divisions territoriales de l'Italie changèrent bien souvent ; le peuple ne les supportait pas comme quelque chose de vrai, de normal, mais comme l'effet grossier de la violence. Tous les efforts des Hohenstaufen et de leurs successeurs pour développer en Italie le principe monarchique restèrent vains. La théorie des Gibelins sur laquelle de savants légistes ont écrit si longuement et qu'ils présentaient comme le dernier mot et le développement organique du droit romain, cette théorie ne fut jamais acceptée par le peuple italien; il resta toujours guelf et ne se soumit aux empereurs qu'à la suite d'une querelle avec le pape ou avec les villes voisines, se réservant la faculté de se révolter et de se mettre à part à la première occasion. L'administration methodique, froide, inexorable introduite par les allemands était insupportable aux Italiens. La

Rome antique pouvait endurer les Césars avec toute leur tyrannie, parce que leur gouvernement ressemblait plus à une dictature illégale, permanente, toute personnelle et fortuite ; leur domination était une combinaison de despotisme et d'anarchie ; le joug monotone, systématique du germanisme est l'antipode du génie italien, il hait plus Barberousse que son Ezzelino.

Tout au contraire le pouvoir du pape était national parce qu'il était indéterminé. Rome, la Romagne écoutaient à peine les papes, mais plus on s'éloigne du centre, plus le pouvoir du pape grandit, hors de l'Italie il acquiert une vigueur effrayante. Les papes suivaient une ligne diamétralement opposée à celle des empereurs, ils s'appuyaient sur les différences locales et soutenaient la vie municipale. Grégoire VII avec la perspicacité du génie, comprit l'élément qui devait arracher l'Italie des mains des empereurs. La vie des villes, encouragée et lancée par lui, domina le germanisme, qui ne prenait pas racine sur le sol de la Rome payenne. L'Italie se développait par tous ses points ; ses villes florissaient, elle fut l'état le plus civilisé et le plus commercial au XIV siècle et pourtant il ne se passait pas un quart de siècle sans qu'elle ne fût couverte de sang et de cendres. Les villes se relevaient plus somptueuses après l'incendie, plus fortes après la destruction. Cette plaisanterie d'un vieil historien : «la guerre est la paix pour Gênes» peut s'appliquer à toute la Péninsule. Pays étonnamment vivace ! La vie, le développement, réprimés dans un Etat se dérobaient comme le lézard dans l'herbe et reparaissaient dans

toute leur splendeur dans un autre. Il y avait longtemps que dans l'Europe entière la centralisation avait écrasé la vie féodale, des états puissants s'étaient formés, s'appuyant sur les armées permanentes et sur la noblesse au service. Et en Italie au contraire, la vie antique se continuait au premier plan dans quelques villes principales, au second dans des villes moins importantes dans le sens politique, mais indépendantes et civilisées. C'est ainsi qu'elle vécut jusqu'à la terrible époque où Charles Quint et François II choisirent ses plaines pour théâtre d'une guerre sanglante, qui dura plus d'un siècle. Cette guerre désola le pays. L'Italie tâcha de tenir ferme, mais les forces lui manquèrent, elle ne put résister aux armées toujours croissantes, aux masses arrivant de France, d'Allemagne, d'Espagne et aux bandes mercenaires de la Suisse. Peut-être l'Italie aurait-elle pu mieux se défendre, si l'idée de l'unité nationale, si l'idée de l'Etat y avait été comprise, mais cette idée n'existait pas.

L'ennemi n'avait jamais affaire qu'à une partie du pays. Les hommes des villes combattaient comme des lions et les paysans tombaient comme des partisans sur l'ennemi par surprise, entre les montagnes, dans les défilés, ou les assassinaient dans les maisons, mais tout leur courage fut envain, on les écrasa par le nombre. Le type de la guerre dans ce pays comme celui de son organisation civile, est le séparatisme, le fractionnement, le soulèvement des villes, la guerre de partisans. L'état qui exige l'absorption des villes, l'armée qui demande impérieusement l'absorption de

l'individu répugnent aux Italiens; il n'y a pas de peuple moins capable de discipline, d'organisation policière, d'ordre monarchique. Et c'est peut-être l'absence d'unité qui sauva la vie de l'Italie. Elle n'était tout entière, ni à Rome, ni à Vienne, ni à Florence. Ecrasée dans les grandes villes, elle renaissait tout-à-coup à Ferrare, à Bologne; expulsée de Naples, elle s'embarquait pour Palerme, pour Messine; à Gènes elle se conserva jusqu'à la révolution. L'Italie est l'hydre de Lerne, on n'ôte pas la vie à tant de têtes.

L'Italie vaincue, perdant peu-à-peu sa valeur politique, apparait au XV siècle à la tête du développement artistique et intellectuel; elle ressuscite la philosophie grecque, elle crée la peinture et fidèle à sa nature fédérale même dans l'art, elle dessine trois types, en sorte que vous reconnaissez les villes d'après les écoles; la période esthétique de la vie italienne coïncide avec la renaissance réelle de la pensée, après l'absurde scolastique de la théologie. Les représentants italiens du nouveau mouvement s'avancèrent avec courage, avec l'enthousiasme de la jeunesse sur une scène où les attendaient, non l'apothéose comme Pétrarque, mais le billot et le bucher. La persécution de la pensée au nom de la religion porta un fatal coup à l'Italie, et ferma la carrière où la force intellectuelle pouvait encore se déployer. On lui permit de peindre, de sculpter et de bâtir des palais, mais on lui défendit de penser. Galilée fut jeté en prison pour délit d'astronomie, Vanini et Bruno mis à mort pour crime de métaphysique. Le temps des papes vaillants et bons était passé, la réfor-

mation répandit la terreur au Vatican, où les chefs de l'inquisition portaient la tiare; en dépit du siècle et de ses mœurs, ces hommes retournaient toujours à la vie austère et sauvage des couvents. Le caractère acariâtre et perfide du catholicisme se développa jusqu'à la fin de la réformation; les dominicains ouvrirent une croisade contre la pensée, — les jésuites, vrais janissaires de l'église, étaient mécontents de la douceur exagérée de l'inquisition et des papes; et cependant ceux-ci avaient fait peindre au Vatican dans le vestibule de la Chapelle Sixtine des scènes de la St Barthélémy que j'ai vues moi-même.

Les forces d'un pays sont mesurées aussi bien que celles d'un individu. Blessée dans tout ce qu'il y a d'humain, occupée par des soldats étrangers, persécutée pour la pensée, l'Italie s'abandonna à son sort, comme une femme persécutée se livre aux embrassements d'un vieillard, non par amour, mais par lassitude, par désespoir, et une fois qu'elle s'est donnée, elle tombe toujours plus bas.

Deux siècles de langueur sont passés; et dans deux siècles ces vampires couronnés n'ont pas réussi à succer tout le sang de ce noble pays!

Les hommes ne se donnent pas la peine d'apprécier les malheurs. Göthe, qui comprenait si bien la nature et l'art de l'Italie, lui jeta quelques vers remplis d'amers reproches, sans espoir ni consolations. Il vit le pénible sommeil de l'Italie, sa décadence, son côté faible, mais il ne sut pas voir son réveil.

— «C'est donc là l'Italie?» — dit-il et il répond. — «Non, ce n'est plus l'Italie».

Pilgrime sind wir Alle, die wir Italien suchen,
Nur ein zerstreutes Gebein ehren wir gläubig und froh.

Göthe qui, selon la belle expression de Bariatinsky, savait prêter l'oreille à l'herbe qui croit, au bruit des vagues de la mer, était sourd quand il s'agissait d'entendre la vie du peuple, qui ne se révélait pas par le langage officiel. Et cependant il suffisait pour cela de voir les jeux populaires, d'observer les visages, d'écouter les chants... il a vu et écouté, mais savez-vous comment il l'a apprécié?....

Leben und Weben ist hier, aber nicht Ordnung und Zucht.

Si au milieu du XVIII siècle il y avait eu en Italie *Ordnung* et *Zucht*, comme à Weimar, alors sans aucun doute il n'y aurait pas eu de risorgimento un siècle plus tard. Si l'on avait pu mettre les Italiens à droit fil et les soumettre à la discipline allemande, ils se seraient tous transformés en lazzaroni, en moines, en laquais, voleurs et fainéants, et avec l'aide des jésuites, des teutons et des influences diplomatiques, ils seraient tombés dans la barbarie et auraient péri comme nation. Ce désordre a peut être sauvé les Italiens.

Malgré le joug étranger, malgré l'esclavage moral, l'Italien ne fut jamais aussi écrasé que le Français et l'Allemand. Il ne faut pas oublier que les gouvernements italiens sont mal organisés, et que l'Italien n'a jamais lié sa vie au gouvernement, pour lui le gouvernement n'est qu'une forme, une convention, et non un but comme pour le Français ; voilà pourquoi la chute de l'état n'a pas pu écraser l'homme. Le paysan du centre de l'Italie ressemble aussi peu à une populace

opprimée que le paysan russe ressemble à un propriétaire français. Ce n'est qu'en Russie et qu'en Italie que la pauvreté et le pénible travail n'altèrent en rien les traits de l'homme, qui conservent leur expression noble et virile. Chez ces peuples il exista une pensée cachée, une *force* incompréhensible à eux-mêmes, qui leur donne le moyen de supporter les malheurs les plus accablants et même la servitude.

Après Göthe les Français essayèrent d'introduire leurs propres coutumes en Italie. Les Français agirent, comme toujours, en affranchissant par la force. Ils imaginèrent plusieurs républiques en Italie et les organisèrent à l'image de leur administration directoriale. Sans prendre en considération les faits locaux, ils courbaient les Italiens sous des formes inventées à Paris et que les Français croyaient de bonne foi excellentes où que ce soit. Nonobstant tous les défauts des nouvelles républiques, elles valaient mieux que les gouvernements déchus, car elles mirent fin aux droits absurdes de la féodalité, sécularisèrent une masse de propriétés et rendirent une certaine liberté à la pensée et à la parole. Malgré cela le peuple voyait avec hostilité et méfiance ces nouveaux gouvernements, il ne croyait pas aux républiques organisées par des républicains tels que Bonaparte et Masséna. Le temps démontra qui avait raison, le peuple qui avait pris la délivrance pour une nouvelle phase d'esclavage ou le tiers-état qui s'était jeté dans les bras de Napoléon, afin qu'il pût les donner en cadeau à son frère Joseph, à son beau-frère Joachim, à son beau-fils Eugène, à sa sœur Pauline, à son

propre fils et au reste de sa parentée d'Ajaccio. La position de l'Italie empira après la période napoléonienne. Dans l'Europe la réaction était monstrueuse ; l'Italie y échappe moins que les autres Etats.

Chose remarquable, la réaction agissait d'une manière tout aussi peu nationale que la révolution. Vers l'année 1820 le Piémont et Naples essayèrent d'une monarchie à l'allemande avec une bureaucratie oppressive et une armée toujours prête à étouffer tout murmure. L'Autriche organisait sa Lombardie à l'autrichienne. L'opposition ne produisit que des hommes de l'école de Lafayette et de Benjamin Constant. L'opposition fut vaincue ; l'Italie avait un pied dans la tombe. Metternich répétait en souriant que «l'Italie était un terme géographique», tout ce qu'il y avait de noble, d'énergique, toute ce qui n'était pas écroué au Spielberg, à S[t] Elme ou S[t] Angelo prit la fuite, s'expatria. Dans la littérature étouffée si quelque chose perçait, c'étaient les cris et les gémissements du désespoir sans issue de Léopardi qui atteignait le rire sombre de Lucifer. Mais il y avait des hommes qui croyaient en l'avenir de l'Italie, et Mazzini, qui commença son travail par une nuit sombre, est tout-à-fait justifié aujourd'hui. Vous vous souvenez des tentatives insensées jusqu'au sublime, pleines d'abnégation jusqu'à la folie, qui finirent par de terribles exécutions, elles témoignaient que ce peuple «n'était pas mort, mais qu'il sommeillait».

La sombre ère des persécutions et des exécutions atteignit son point culminant par l'élection de Grégoire XVI. Louis Philippe et Metternich lui tendirent

la main avec amour ainsi qu'à son ministre Lambruschini. Le roi des Français envoyait des dénonciations au pape, le pape en envoyait à Metternich, le cardinal Lambruschini aidait la diplomatie russe. Les prisons du S[t] Siège étaient si pleines à la fin du règne de Grégoire XVI qu'on commença à placer i politici dans tous les édifices publics. Enfin la Romagne éleva la voix, les gémissements de Bologne furent entendus; cette voix, ces gémissements venaient d'autres poitrines plus fortes, ce n'était plus l'écho du libéralisme français, mais l'indignation du peuple qui étouffe. Grégoire XVI comprit le danger et se détermina coûte-que-coûte à faire taire le peuple. Pour ne pas nous appesantir sur ce scélérat borné je ne dirai qu'une chose, mais cette chose vaut un livre tout entier. Le cabinet autrichien qui suivait de près avec attendrissement les affaires papales, ne put enfin se contenir et s'écria : « basta Santo Padre ! » Metternich envoya en faveur des Romagnoles une note dans laquelle il rappelait au représentant du Christ qu'il y a une mesure dans les persécutions. Cela n'a pas empêché M[r] de Saint Aulaire d'appeler ce pape *un Saint* à la chambre des pairs.

Enfin « le saint homme » mourut tué par la boisson. Le conclave élut le cardinal Mastaï Ferreti, doux, noble romain : on voulait laisser respirer le pays, relâcher les brides trop tendues et aussi mettre en avant une individualité qui n'avait rien de saillant, qui n'était ni un parvenu, ni un « dominateur du monde ». Le conclave comptait sur la faiblesse de Pie IX, il se trompa. Les cardinaux, comme on devait s'y attendre de leur part,

ne tinrent pas compte de l'esprit du temps; connaissant le caractère doux et faible de Pie IX, ne sachant pas à quel point il était entêté, ils ne songèrent pas qu'il devait se trouver des hommes qui se contenaient sous Grégoire XVI, parce qu'ils connaissaient son âme ignoble et bornée, mais qui chercheraient à exercer leur influence sur Pie IX dont l'âme était ouverte à l'amour du peuple et au patriotisme. Pie IX était réellement animé du désir du bien, quand il monta sur le trône; les premiers temps de son pontificat furent vraiment une époque remarquable. Le peuple étonné ne savait pas s'il fallait croire à l'étrange phénomène d'un pape libéral. Les acclamations et les vivats populaires plurent au pape. Il proposa au sacré collège de proclamer une amnistie pour les délits politiques, mais les cardinaux indignés votèrent contre. «Corraggio Santo Padre!» lui cria le peuple dans les rues et Pie IX déclara que par le pouvoir qui lui était donné «de lier et de délier», il accordait l'amnistie.

Un cri d'un enthousiasme bien réel retentit dans les Etats du pape et même dans toute l'Italie; tout ce qui aspirait à un meilleur avenir entoura Pie IX; d'un homme bon et bien intentionné ils firent un grand pontife, le libérateur de l'Italie, la tête couronnée la plus vénérable de l'Europe.

Les cardinaux frémirent de dépit et commirent une seconde faute. Au lieu de patienter un peu, au lieu d'agir sur les sentiments religieux de Pie IX et de l'effrayer, ils imaginèrent sous l'inspiration de Lambruschini, un complot où trampaient l'ambassadeur

d'Autriche, le roi de Naples, le chef de la police de Grégoire XVI et sans doute les jésuites. Ils voulaient forcer le pape à renier tous ses actes ; s'il ne consentait pas, ils étaient prêts non-seulement à le précipiter du trône, mais encore à le mettre à mort, se ménageant la ressource de rejeter le crime sur le parti libéral. Pour cela il leur fallait l'agitation populaire, le tumulte de la rue. Cicerovacchio apprit les préparatifs de ce mouvement et avec la ruse italienne, il sut arriver jusqu'aux principaux conspirateurs. La pensée du danger que courait Pie IX remplit d'effroi les Romains ; ils tâchaient par tous les moyens de lui témoigner leur amour et leur ferme volonté de le défendre au prix de leur vie ; Pie se rapprocha encore plus de son peuple, il permit la formation de la garde civique. Les noms des conspirateurs ayant été affichés sur les murs de la ville, une partie prit la fuite, l'autre fut arrêtée par Cicerovacchio. Ils sont encore aujourd'hui dans le fort S[t] Angelo attendant leur jugement, parce que le pape ne peut pas se déterminer à faire incarcérer avec eux le cardinal Lambruschini.

C'est du jour de ce complot que date le rôle important de Cicerovacchio dans les mouvements de Rome. Il gran popolano est un simple et honnête plébéien connu de tout le monde à Rome et qui y connait tout le monde, idole de la populace, tribun des cabarets et des réunions populaires ; depuis longtemps il avait acquis de l'influence sur Rome, on venait le consulter sur les affaires de famille et de commerce, il démêlait et jugeait les querelles, donnait son dernier sou aux

camarades et était vénéré parmi eux. A l'élection du pape, Cicerovacchio se jeta dans l'arène politique, il apporta son influence à la minorité qui travaillait avec Pie IX en faveur de Rome. Dès lors son importance grandit; défenseur obstiné des réclamations du peuple, représentant infatigable de ses besoins, il acquérait d'autant plus d'autorité qu'il était pur de caractère, qu'il ne cherchait aucun changement de sa position sociale et qu'il restait toujours plébéien par l'habit, par les mœurs et le langage. En se rendant chez lord Minto, chemin faisant il jouait à la morra avec son cocher, et en sortant de chez le pape on le voyait entrer au cabaret avec quelque soldat. Depuis la découverte du complot, la police qui y était mêlée, disparait; l'ordre augmente dans la ville, Cicerovacchio remplit pour ainsi dire la fonction de chef de police, les fachini, les ouvriers, tout le peuple lui vient en aide. Le gouverneur ayant donné l'ordre d'expulser de Rome un réfugié de Naples, Cicerovacchio se présente chez ce fonctionnaire et dit qu'il va reconduire le réfugié, lui trouver un gîte, mais qu'il ne répond pas de ce que le peuple, indigné de cet acte brutal, pourrait faire à Rome; le gouverneur révoqua son ordre. L'ordre et la tranquillité règnent pendant toute cette dernière période, comme résultat brillant de la vie municipale, un vrai self-government. Ce gouvernement facile plut d'abord à Pie IX; plus-tard il se ravisa et voulut tenir les brides plus courtes. Troppo tardi!

Pour cette fois en voilà assez.

LETTRE VII.

Février 1848.

Il me semble que s'il y avait partout un air, un climat et une nature, comme à Naples, il y aurait eu beaucoup moins de saints et de sages, mais en revanche beaucoup plus d'heureux et d'insouciants pêcheurs. Au point de vue religieux, on ne peut pas accepter comment les hommes vivent sur cette rive voluptueuse. Et qui sait? peut-être les ardentes prières des premiers chrétiens ont-elles beaucoup contribué à l'éruption du Vésuve, qui a détruit Pompei et Herculanum. En réalité, dans cet air doux, humide, volcanique tout respire la mollesse, la jouissance, tout est énervant et passionné. L'homme fort n'est plus qu'un Samson aux cheveux coupés, livré à tous les entraînements et incapable d'aucun effort énergique. Malheur si quelqu'un prouve, que l'entraînement est précisément la vie et que l'activité est une folie à laquelle il ne faut pas même penser....

Le passage de la nature romaine à la nature napolitaine est si frappant que je veux dire quelques mots de notre petit voyage. La triste *Campagna* de Rome avec ses aqueducs et ses montagnes bleues qui se per-

dent à l'horizon est remplacée par les Marais Pontins, plus tristes encore; chacun fait hâte pour les éviter, à cause de la Malaria, le sol de ces plaines inondées exhale les fièvres lentes, presqu'incurables, les troupeaux deviennent rares. En même temps tout à côté, des villes presqu'abandonnées, Veletri, Albano, étonnent par la beauté de leur population ; c'est la fleur de la race romane, chaque femme est un type de beauté régulière, classique; chaque homme peut servire de modèle pour un artiste, et quelle grâce dans les mouvements, les pauses, la stature. Vous connaissez ces hommes par les gravures des tableaux de Léopold Robert. Peut-être avez-vous même critiqué l'artiste, pour un certain air théâtral de ses personnages, parce que nous ne sommes pas habitués dans la vie ordinaire à voir des formes si artistiques, une race de paysans si aristocratiques, chez lesquels l'agilité et la grâce sont innées, comme la témérité est innée au jeune garçon russe et au *iamchik* la passion de galoper ventre à terre. Léopold Robert, fidèle à la vérité, a saisi d'une manière étonnante dans ses «Moissonneurs» le caractère des paysans romains, il n'a pas oublié de jeter un voile de légère rêverie et de tristesse sur toutes les figures, même sur celles qui dansent.

La zone déserte continue jusqu'à Terracino. Cette petite ville a un air maussade, les vagues de la Méditerranée battent ses vieux murs; un énorme rocher tout isolé se voit au sortir de la ville. Sur ce rocher vivait jadis un condottiere audacieux, dont le peuple raconte encore la légende; tout auprès se cachaient, il

y a peu de temps, une bande de brigands, qui ont été extérminés sous Léon XII. Cette roche clôt admirablement les possessions du pape, c'est la fin des ruines romaines, de la Campagne et des Marais Pontins.

Après cette roche commence une tout autre nature, gaie, riante ; la population est moins belle, mais elle est plus remuante, plus criarde; les traits sauvages du lazzarone et les manières serviles de la populace napolitaine commencent à se montrer ; l'air grave et fier du paysan, du mendiant, du berger de la Campagne est remplacé par l'expression moqueuse et les gestes de polichinelle; au lieu de la beauté majestueuse, régulière de la femme romagnole, inspirant le respect, on rencontre des regards insolents, provocateurs, une minauderie charmante, des traits irréguliers qui inspirent un sentiment ne ressemblant en rien au respect. Dans les figures napolitaines il y a une tradition du Faune et de Priape, et nul ne se doute de la découverte allemande de l'amour platonique.

Tous ces contrastes des deux pays, des deux natures, des deux populations, vous voyez à leurs confins mêmes, en passant de Terracino à Gaète. Cette variété des caractères, cette individualité tranchée des montagnes, des vallées, des villes, de la végétation, de la population de chaque petit endroit, est un des principaux traits et des particularités de l'Italie. Les couleurs indécises, le vague des caractères, les rêveries nébuleuses, les limites qui se confondent, les contours fondus ensemble, les désirs mal définis, tout cela c'est l'attribut du Nord. En Italie tout est marqué, éclatant, chaque

morceau de terrain, chaque petite ville a sa physionomie, toute passion a son but, toute heure a «sa lumière», l'ombre est séparée de la lumière comme par un couteau, la pénombre n'existe pas, si un nuage vient, il fait sombre au point qu'on sent une vraie angoisse; si le soleil brille, il dore tellement les objets qu'on se sent tout joyeux. Le fédéralisme est dans la terre même, il est inhérent à la nature italienne. Quel abîme entre les caractères du Piémont et de Gênes, du Piémont et de la Lombardie; la Toscane ne ressemble ni à l'Italie du Nord, ni à l'Italie du Sud, la traversée de Livourne à Civita Vecchia n'est pas moins tranchée que le trajet de Terracino à Fondo. Livourne fourmille de monde, c'est une ville bruyante, une ville d'opposition, active et commerçante, elle est l'expression de la Toscane florissante, mais un peu molle, de même que la forteresse déserte de Civita Vecchia, avec ses hauts murs antiques que la mer baigne à contre cœur, est l'expression de Rome, la ville anti-commerçante, sombre et monacale. Mais le contraste le plus frappant, la plus âpre antithèse, c'est Rome et Naples, ils se ressemblent aussi peu qu'une majestueuse matrone ressemble à une bohémienne vive et légère, que la Rome du temps des Scipions ressemble à la Rome de Tibère et de Néron. Rome rappelle la fragilité des choses de ce monde, elle retrace le passé et la mort, c'est un éternel *memento mori.* Naples fait penser au charme enivrant du présent, à la vie, au *Cave diem.* Rome est semblable à une veuve fidèle au passé; elle ne peut s'arracher au cimetière, elle n'oublie pas ses pertes, ses ruines lui sont plus

indispensables que le Quirinal. Naples est toute à la jouissance ; vouée au présent, elle se démène et danse à Herculanum, c'est-à-dire sur le cercueil de ses ancêtres, la fumée du Vésuve lui rappelle qu'il faut jouir de la vie, jusqu'à l'éruption prochaine. La philosophie d'Anacréon et d'Horace est devenue son code, elle a passé dans les mœurs.

Après un séjour à Rome, il est impossible de ne pas l'estimer ; mais on se fatigue de Rome comme on se fatigue des gens avec qui il faut toujours parler de choses grâves. Rome agit sur les nerfs, elle soutient l'état tendu de l'exaltation, peut-être est-ce pour cela qu'elle a eu tant de héros et de fanatiques. On ne peut pas s'empêcher d'aimer Naples et si vous n'y avez passé qu'un jour, vous vous souviendrez de ce jour toute votre vie avec un soupir.

Nous y arrivâmes le soir. Le soleil se couchait, éclairant d'une lueur pourpre la mer bleu-foncé et la montagne, toute masquée par les maisons ; au-dessus de la montagne, on aperçoit le couvent des Camaldoli et le fort S[t] Elme. A mesure que le soleil se couchait, la fumée du Vésuve rougissait de plus en plus et un filet de lave brûlante descendait lentement la montagne. Les rues fourmillaient de monde, les chants, les orgues, divers instruments retentissaient de tous côtés, les marionnettes et les polichinelles dansaient, lançaient leurs quolibets ; aux balcons se tenaient des dames au milieu de fleurs, des lumières commençaient à se montrer aux fenêtres..... je n'avais jamais rêvé rien de pareil ; on est enivré, on oublie tout, on jouit physi-

quement de soi même et de la nature. « Sta viator ! tu ne verras rien de plus beau ! » Voir Naples et puis mourir ! Que c'est absurde ! Voir Naples et apprendre à haïr la mort !

Il semble que c'est ici que l'humanité devrait se développer le mieux; eh bien, le sort de cette surprenante contrée est misérable. Naples est même privée de ces souvenirs éclatants, qui consolaient d'autres villes d'Italie dans les temps d'infortune. Elle a eu des époques de luxe, de richesse, mais jamais d'époque glorieuse. La vieille Rome s'est précipitée dans ses bras pour y mourir et en se décomposant dans son atmosphère enivrante, elle a infecté, elle a corrompu tout ce rivage. Et plus tard un docteur après l'autre venait la traiter et la martyriser. Naples servait d'appât à tous les conquérants aux Sarrasins et aux Hohenstaufen, aux Normands et aux Espagnols, aux Anjou et aux Bourbons.

Après l'avoir pillée, ils ne la laissaient pas en paix comme les autres villes; ils y restaient, parce qu'il y avait plaisir à y vivre. Comment, après tant de tribulation, ne se serait-il pas formé une populace de lazzaroni, métis de tous les esclavages, couche inférieure de tout ce qui est opprimé, alluvion de dix nationalités embrouillées et dégénérées.

La rivale de Naples, Palerme et toute la Sicile ont eu beaucoup a supporter, mais d'une autre manière. Le caractère concentré des insulaires, une autre trempe d'esprit et moins d'étrangers en passage, ont permis à la Sicile de respirer un peu plus librement; la Sicile

est une patrie, Palerme est sa capitale. Naples ne tient à rien, c'est une grande ville et rien de plus, à moins que nous n'y ajoutions ses environs et une petite bande sur le littoral ; elle n'a rien de commun avec les autres parties, personne ne l'aime, excepté ceux qui l'habitent. Qu'importe Naples aux Abruzzes et à la Calabre ; au contraire, toute la Sicile s'intéresse à Palerme. C'est pour cela que Palerme a présenté sa poitrine aux boulets et a conquis pour Naples le gouvernement représentatif.

Dès les premiers jours de mon arrivée je remarquai que les Napolitains ne se fient pas à la promesse de Ferdinand II et attendent avec angoisse le 9 février, jour désigné pour promulguer la constitution. Le roi, entouré de soldats et de canons, s'était enfermé dans son palais ; pour donner des gages au peuple, ces ministres avaient ordonné une amnistie et la mise en liberté des prisonniers politiques de St Elme et de Castel dell'Ovo. Le peuple se pressait aux portes des prisons le jour de la libération. Sur le seuil de leur prison, les prisonniers rencontrèrent leurs amis et les libéraux de la ville, on les entoura et on les conduisit en triomphe par la rue de Tolède ; un splendide diner les attendait au café de l'Europe ! On leur serre les mains, on les complimente, et hier encore on craignait de prononcer leurs noms, comme si dans le son même de ces noms, il y eût un malheur, une accusation, un péril.....

Après le diner on les conduisit à S. Carlo, entourés d'une légion d'hommes qui portaient des torches ; la direction du théâtre vint au devant d'eux et pria les

ex-forçats d'occuper gratis les premières places aux stalles d'orchestre. Tout cela est très-bien, il est seulement à regretter qu'en les libérant, on n'en ait pas mis d'autres à leurs places......

Le 11 février, environ à trois heures de l'après-midi Santa Lucia se couvrit de peuple qui courait vers la place du palais au cri de : « Ha firmato ! » J'allais aussi aux informations. « Si, si, me dit mon voisin, homme d'un certain âge, ha firmato sta matina». «Eccolo, ajouta-t-il et il ôta son chapeau, santo nome di Dio è per la prima volta, per la prima volta», dit-il en s'excusant. « Evviva il re constituzionale ! Evviva !» ce cri ne cessa de retentir pendant dix minutes, les chapeaux volaient dans les airs, le peuple devint fou de joie. Le roi, la tête découverte, en long paletot vert, saluait le peuple du balcon, le saluait très-profondément. Près de moi se tenait un romain qui était arrivé en diligence avec nous et qui je connaissais pour un révolutionnaire décidé. «Et quoi, lui dis-je à l'oreille, le jeune homme est à une portée de pistolet de la foule».

— Pas même, répondit S.

— Pourquoi lambinent-ils alors?

— Mais comment? un jour comme celui-là, où il donne la constitution !

— En revanche un autre jour il n'approchera pas même à la portée du canon, mais nous sommes à Naples —corpo di Dio!

S. sourit (*).

(*) En 1850, je le rencontrai à Genève. Il était proscrit.

La foule se précipita du palais vers la rue de Tolède. Ce qu'il y avait ce soir là ne peut se décrire, représentez-vous une orgie de toute une ville. C'était une nuit de Valpurgis politique, une saturnale insensée qui avait un tout autre caractère que les démonstrations de Rome. Cette fois ce n'était pas un groupe d'héroïques prisonniers qui fêtaient leur affranchissement, mais tout une population. Des hommes, l'enthousiasme dans les yeux, les figures flamboyantes, se jetaient tout en larmes dans les bras les uns des autres, des inconnus s'abordaient en se félicitant. Les maisons furent illuminées à Tolède, à la Chiaia et à Santa Lucia ; des dames en grande toilette se tenaient debout dans les calèches, des torches à la main en criant : « viva la liberta ! » des gamins à demi-nus gambadaient au milieu de la rue et chantaient à tue-tête l'hymne en l'honneur de Masaniello sur l'air de la chanson populaire : « Perche t'ingriffi com'un gatto », que les paillasses chantent dans les rues avec la déclamation la plus comique. Il fut impossible à la vivacité et au burlesque napolitain de ne pas se réfléter dans une pareille fête ; tout en lançant leurs souliers en l'air et en les rattrapant avec les pieds, ils criaient avec force grimaces : « Viva la constituzione e i maccaroni ».

Dès le matin Tolède est couverte de monde, les gamins arrêtent les passants avec des pamphlets poli-

---

Nous parlâmes longuement de tout ce qui eut lieu après mon départ d'Italie. S. se souvint de notre courte conversation en face du palais et me dit avec un profond soupir : « Le brigand était plus près qu'à un coup de pistolet ».

tiques et des carricatures, comme autrefois ils les arrêtaient en leur offrant des *fleurs* (des deux règnes végétal et *animal*).....

Comment écrire dans un pareil moment?

J'ai vu le roi prêter serment à la nouvelle constitution dans la cathédrale de S[t] Francesco di Paolo. Il lut la formule du serment d'une voix forte, mais sa figure avait une mauvaise expression. Ses traits ont une lointaine ressemblance avec Louis Philippe, avec tous les Bourbons et surtout avec les bustes des empereurs Galba, Vitélius etc. Son visage est gros, il exprime une sensualité animale et une cruauté astucieuse, la partie inférieure de la figure est surtout développée, son regard est privé de toute bienveillance, les favoris en collier donnent à tous ses traits quelque chose d'ignoble.

Quand il fut sorti de la cathédrale et remonté à cheval, il fit tout bas le signe de la croix. Poltron et bigot, comment ne pas être tyran! Adieu.

Au bout d'une semaine.

Demain nous repartons pour Rome. Je veux vous raconter maintenant ce qui m'est arrivé ici.

Un jour en revenant à la maison, je ne trouvai pas mon portefeuille, il y avait dedans des billets de banque, des lettres de change, une lettre de crédit et par dessus le marché mon passeport, en un mot toute ma fortune. Que faire! Je me précipitai chez Rothschild, chez le comte Ferreti, cousin de Pie IX, pour lequel j'avais

une lettre de recommandation. Ferreti ne fit rien, seulement il prisait d'une manière à lui et très-désagréable. Rothschild fit écrire une lettre de recommandation au préfet, comte Tofano.

En me rendant chez ce dernier, je rencontrai dans la rue Spini, rédacteur de *l'Epoque.*

Spini me proposa, avant d'aller chez le préfet, de voir Michel Valpuso, c'était le chef révolutionnaire de la populace napolitaine dans le genre de Ciceroracchio. C'est ce même Valpuso qui le 15 mai 1848, tomba mort dans la rue de Tolède en défendant héroïquement une barricade. Valpuso dit : « que si le portefeuille était encore entier et à Naples, il le retrouverait » et il conseilla d'afficher que je donne 100 scudi à celui qui retrouvera le portefeuille *égaré.* Il insistait sur le mot « égaré », attendu que si l'on dit : « volé » personne ne le rapportera.

Le préfet me reçut avec beaucoup d'amabilité, me promit monts et merveilles de la part de la police, voulut me donner un agent, même deux, connaissant la ville comme leurs poches et approuva l'idée de M. Valpuso.

Exténués nous revenions avec T. en passant près du vaste théâtre de San Carlo, non loin duquel sont placés les chevaux du Pont d'Anitchkine, cadeau de Nicolas au roi, son ami.

— Faut-il me priver du théâtre parce qu'on m'a dévalisé? dis-je à T.

Ce soir-là le roi venait au théâtre faire sa paix avec le public ; Naples aristocratique se préparait à lui faire une ovation pour la signature de la constitution.

En vrai russe, T. trouva qu'en effet il n'y avait pas de raison suffisante pour ne pas aller au théâtre. J'avais encore quatre pièces d'or, pour le moment c'était toute ma fortune, j'en donnai deux et demi pour la moitié d'une loge.

Il se passa trois jours, sans qu'on entendît un mot du portefeuille, j'en fis part à tous les principaux banquiers de l'Europe, au Conseil de tutelle de Moscou. Tous les jours j'allais de l'osteria à la préfecture, de Valpuso à Ferreti, qui prisait toujours de la même manière, et qui me répétait la réflexion consolante que toute l'administration était nouvelle, honnète, mais sans expérience. Valpuso de son côté répétait toujours : « on rapportera le portefeuille s'il est à Naples ».

Enfin je me décidai à aller à la légation russe, alors la porte de nos ambassades ne m'était pas encore fermée, mais je n'avais jamais essayé de l'ouvrir.

En général je ne puis sans répugnance entrer dans aucun tribunal, dans aucune chancellerie, mais surtout dans une chancellerie russe. Il n'y a rien de personnel en ceci, je n'ai à me plaindre d'aucun employé d'ambassade ; mais la pensée qu'il y a là des agents, des diplomates russes, me produit un effet nerveux, comme en éprouvent beaucoup de gens à la vue de cakerlats et de souris. Personne ne craint les cakerlats (*) pour le mal qu'ils peuvent faire, mais c'est un sentiment involontaire et difficile à vaincre. J'ai quitté la Russie

---

(*) Cakerlats insectes bruns, très-inoffensifs et très-répandus dans les isbas du paysan russe.

pour ne plus voir les employés et les militaires, naturellement je n'aime pas les retrouver sur la Chiaia, sur la place Santa Lucia, en vue du Vésuve et de Castella Mare.

La nécessité brise la paille, dit un proverbe russe. Je me rendis à l'ambassade russe; mon cocher avait commencé par me conduire à celle d'Autriche, car les Napolitains confondent toujours ces deux empires.

Quand j'eus dit mon nom au suisse, il parut aussi heureux de me voir que si j'avais été son oncle, revenu de Botavie, chargé d'or. En grand émoi il me présenta une chaise, deux chaises même, et après quelques phrases entrecoupées de politesse, me dit : « C'est donc vous, Monsieur le comte, qui avez perdu le portefeuille?

— Quoique je ne sois pas comte, j'ai bien réellement perdu le portefeuille.

— Très-heureux, très-heureux, oh! que je suis content!

Je pensai que, pour des raisons de haute politique, le ministère plaçait aux ambassades russes des concierges sortant de la maison de santé.

— Voyez-vous cet homme, dit-il.

Je me retournai et je vis plus qu'il ne fallait, l'homme qu'il indiquait étant complètement nu. Il avait seulement sur l'épaule en guise d'almaviva un lambeau de toile à voile. C'était un lazzarone pur sang de 17 ans environ, maigre, au teint olivâtre, au front plat, avec des dents de carnassier, tout muscles et tout brûlé par le soleil. Il était couché près du portail de l'ambassade, sans se préoccuper de la pluie qui commençait à tomber.

— Je le vois, dis-je.

— Eh bien, c'est lui qui a trouvé votre portefeuille.

— Comment trouvé?

— Il y a trois heures qu'il est étendu là, il attend qu'on vous envoie chercher.

— Où est donc le portefeuille?

— Chez l'ambassadeur.

— Annoncez-lui que je suis ici.

— Il est sorti, mais le chancelier de l'ambassade est ici, donnez-vous la peine de passer chez lui, mais, ajouta le suisse à voix basse et en me jetant un regard bien tendre, mais Monsieur le comte n'oubliera pas que c'est de moi qu'il a reçu la première nouvelle concernant le portefeuille.

— Il ne l'oubliera pas, répondis-je. J'entrai dans la chancellerie. Bientôt parut un homme en uniforme brodé; pourquoi était-il en uniforme brodé, je n'en sais rien.

Ni le suisse, ni Valpuso, ni Tofano n'avaient douté de mon identité. L'uniforme brodé doutait; je lui parlai en russe, je lui donnai la note de tout ce que contenait le portefeuille et lui dis le sens des lettres.

Il tenait en main le portefeuille et il examinait les papiers.—Je ne pense pas à douter, dit-il, mais toutes ces affaires doivent être soumises à quelques formalités. Ne voudriez-vous pas écrire une lettre à l'ambassade concernant la perte de votre portefeuille et demander l'aide de la légation impériale pour le retrouver. Alors nous vous délivrerons votre portefeuille avec un certificat et vous nous donnerez un reçu.

— Je suppose qu'on aurait pu commencer par là.

— C'est impossible. Nous avons notre ordre établi, dont nous ne nous départissons jamais sans une extrême nécessité, les affaires doivent être soumises à certaines formalités. Cela vous est indifférent?

— Donnez-moi une feuille de papier, j'écrirai ici.

— Avec le plus grand plaisir.

Ainsi, les yeux sur mon portefeuille, je priai la légation de vouloir bien le retrouver. L'employé donna l'ordre à un autre employé d'écrire la réponse : — « Comme quoi la légation annonce avec satisfaction qu'en conséquence de ses rapports avec la police, le portefeuille est retrouvé ! ! »

Je donnai un reçu et pris le portefeuille. En l'ouvrant, je vis que les billets russes et le passeport y étaient, mais qu'il manquait deux lettres de change pour une trentaine de mille francs et la lettre de crédit.

J'appelai le lazzarone et je priai le suisse de lui expliquer que je ne donnerai pas les 100 scudi avant qu'il n'apportât le tout. Il grommelait toujours la même chose : « Je l'ai trouvé ainsi, je l'ai trouvé le soir, ce que j'ai trouvé, je l'ai apporté.

— Mais où donc le portefeuille est-il resté pendant quatre jours?

— Ici, chez un vieillard qui nous loge.

— Et où donc est ce vieillard?

— Derrière la douane du sel.

— Allons chez lui.

Le jeune garçon n'avait aucune envie d'aller, pourtant il se mit sur le siège avec le cocher. Cette scène

était impayable, il mit sa toile à voile comme les prêtres russes mettent leurs chasubles, ce qui le couvrait très-peu, tandis que la pluie tombait à verse. Une ou deux fois il essaya de s'esquiver, mais le cochér qui était de notre hôtel, sachant de quoi il s'agissait, le retenait toujours. Le lazzarone pensant que je le livrerais à la police, me regardait en dessous. A la maison je trouvai Spini et lui confiai mon ami à voile, à qui je finis par persuader qu'il ne serait pas livré à la police, puis j'allai chez Tofano. Tofano fut très-content d'apprendre que le portefeuille était retrouvé et me proposa de suite d'arrêter le lazzarone.

Je refusai.

— Nous ne lui ferons rien, seulement nous lui ferons peur de la prison, demain il racontera tout. La police à présent n'est pas tant à craindre que vous pensez..... c'est elle aujourd'hui qui a peur du peuple, ajouta le préfet en riant.

— Je lui ai promis, comte, de ne pas le livrer.

Tofano n'insista pas, mais il dit, que si quelque chose me semblait suspect dans la maison du vieillard, ou s'il refusait de rendre les documents, alors il prendrait tout de suite ses dispositions; en attendant il laissait le lazzarone en paix. Spini, moi et le jeune homme nous nous rendîmes chez le vieillard derrière la douane du sel; il indiqua la porte cochère d'une grande maison en ruine, nous entrâmes dans une cour malpropre et infecte. Des chemises sales, des haillons pendaient aux fenêtres; la maison ressemblait à une caserne en décrépitude, à une fabrique abandonnée.

Nous entrâmes dans un vestibule sombre. Quelques lazzaroni étaient étendus sur les dalles où coulait un liquide d'une qualité douteuse ; tout ce monde n'était guère plus vêtu que mon jeune homme, qui nous disant de l'attendre là, alla chercher le vieillard.

Un petit garçon maigre se leva de terre avec nonchalence et tout en se grattant la tête, il s'approcha de moi, écarta les jambes et se mit à m'analyser avec beaucoup d'attention. Un vieillard, couché plus loin, poussa du pied le petit garçon qui sauta en arrière, le vieillard lui cria brutalement : « Va-t-en au diable, qu'est-ce que tu te mets devant, è un padrone ! » Mais on entendit la voix enrouée d'un autre vieux : « Siam' anche noi padroni, viva l'ugualianza ! »

— Viva ! répondis-je au démocrate.

— Eh ! n'avez-vous pas de cigares sur vous ?

— J'en ai, et cinq ou six hommes se jetèrent sur moi.

Il y avait trois cigares. Dans ce moment parut un vieillard. Je n'oublierai jamais sa physionomie, sa parole, ses gestes. C'était une figure typique. Il était assez proprement mis, dans le genre d'un marin italien, petit de taille, large d'épaules, avec de petits yeux de loup étincelants, parlait peu et observait tout ce qui se passait. A son regard méfiant et scrutateur, aux rides qu'il avait sur le front et les joues, à la lenteur de toutes ses paroles, au feu qui perçait quelque fois dans ses yeux, on pouvait deviner quelles passions bouillonnaient en lui et quelle lutte contre la société il a dû supporter, lutte désespérée pour un morceau de pain, pour un gîte.

Le vieillard parlait le patois napolitain, que les Italiens eux-mêmes ont de la peine à comprendre, il dit que le jeune homme avait trouvé le portefeuille le soir dans un coin, que d'abord ils l'avaient laissé, mais qu'après avoir lu l'affiche, ils l'avaient envoyé à l'ambassade. Peut-être y avait-il d'autres papiers encore, qui sait. Nos figures lui inspirèrent de la confiance. Il se mit à parler le pur italien.

— J'ajouterai 25 scudi, dis-je, d'ailleurs on ne peut rien toucher avec ces lettres de change, j'ai déjà écrit, celui qui présentera les lettres de change sera arrêté.

— Sans doute, on sera arrêté et c'est bien fait, comment peut-on, un tel péché... Je n'ai pas besoin de vos 25 scudi, je vous les aurai rendus pour un verre de bon cognac, mais où les prendre, vous savez quelle affaire c'est, la marmaille... Camarades, continua-t-il en s'adressant à ses compagnons couchés sur le sol, entendez-vous, 25 scudi d'augmentation, pourquoi ne pas chercher, vous voyez quel bon monsieur.

— Où chercher après cinq jours, répondit le chœur souterrain, comme dans « Robert le Diable ».

— C'est vrai, où chercher? dit le vieillard.

Spini se fâcha et observa : « Mon ami fait des cérémonies avec vous, quant à moi, j'irai de suite chez le préfet, je connais à présent votre repaire, nous allons faire une enquête judiciare, alors on trouvera tout ».

Le vieillard lui répondit d'un ton soumis : « Pourquoi offenser de pauvres gens, sans appui. La police peut tout, elle peut faire une enquête judiciaire, — nous sommes de petites gens ».

En disant ces paroles d'un ton soumis, ce vieillard avait sur la figure plus que de l'ironie, du mépris pour nous. On aurait pu traduire ainsi ses paroles : Essaie, essaie un peu avec ta police, tu trouveras grand chose. Ses compagnons marmottaient entre eux. Spini fouilla ses poches pour voir s'il avait son pistolet, il ne l'avait pas, nous étions loin de la porte, et entre nous et la sortie, il y avait cinq ou six lazzaroni qui venaient d'entrer. Spini me regarda, je lui répondis entre les dents, que je n'avais rien sur moi.

Un léger sourire effleura le visage du vieillard, les yeux de loup étincelèrent. « Pourquoi vous serrez-vous ainsi, dit-il aux lazzaroni, ces gens sont venus parler affaire, chacun regrette son bien. Voyez-vous quel malheur, les lettres de change sont perdues..... et vous autres, vous feriez mieux de chercher au lieu de vous traîner ici. Ce sont de braves gens, me dit-il en français, mais des paresseux ». Le vieillard triomphait, il avait vu un moment chez nous la crainte succéder aux menaces. Ah ! ces yeux de loup !

— Eh bien, finissons-en, lui dis-je, vous pouvez être sûr que vous ne toucherez pas d'argent par ces lettres de change, c'est seulement par opiniâtreté que vous ne les rendez pas. Je donne cent scudi au jeune homme et 25 à vous, si vous les apportez. Si non, ne m'en voulez pas, cette affaire est connue à la police. Je vous donne jusqu'à demain pour réfléchir.

Le vieillard salua, assura qu'il ne savait comment faire, nous reconduisit jusqu'à la calèche, regretta beaucoup et ne promit rien.

Le chemin jusqu'à Santa Lucia est assez long, on passe devant la maison du préfet, je descendis un moment pour raconter à son secrétaire ce qui s'était passé, ensuite je rentrai tout droit à la maison.

Quel fut mon étonnement, quand la première figure que je rencontrai près de l'hôtel fut mon vieillard ; sur le trottoir et sur les degrés de marbre étaient couchés quatre robustes lazzaroni. Cette fois au costume du vieillard s'ajoutait une paire de lunettes. Il s'approcha de moi et me dit d'un air candide : « Voilà que je suis venu vous voir, après votre départ nous avons retourné tous les coins, et fini par trouver quelques papiers, peut-être sont-ce les vôtres. Je voulais les lire, mais j'ai les yeux trop faibles ».

Ces quelques papiers étaient les deux lettres de change, de 15,000 fr. chaque.

— Vous auriez dû le faire depuis longtemps, mon vieux. Pourquoi perdre tant de paroles?

— Et vous continuez à ne pas croire, c'était dans un coin, derrière le lit, tu l'as trouvé derrière le lit, n'est-ce pas Beppo?

— Derrière le lit, répondit Beppo, toujours étendu sur le ventre et se chauffant le dos au soleil brûlant.

— Bien, bien, 25 à vous et 100 à lui, sans oublier que vous voulez un bon verre de cognac, allons, je vous donnerai l'argent et nous prendrons ensemble un excellent cognac.

— Eh bien, si cela vous est indifférent, répliqua le vieillard, faites porter un petit verre ici, je suis vieux, le dos me fait mal quand je monte les escaliers.

J'éclatai de rire. Il nous payait de la même monnaie et ne se fiait pas trop à nous.

Ainsi se termina l'affaire. Mais pour compléter le tableau, il faut se représenter le garçon de dix-sept ans, vêtu d'une voile; quand je lui remis les 100 scudi, il ne savait où les mettre, il n'avait ni poche, ni sac. Le vieux, souriant d'un air paternel, lui dit : « Tu perdras tout cela, donnes-moi, je te le porterai jusqu'à la maison ».

Je suis sûr que le jeune garçon ne reçut pas plus de dix scudi.

LETTRE VIII.

Rome, 3 mars, 1848.

Ici aussi nous sommes arrivés à temps pour voir la fin du carnaval. Il était sans animation, il allait mal, l'attention était à autre chose, de tristes nouvelles de Lombardie circulaient, il n'y a pas eu du tout de moccoletti. Aujourd'hui le rédacteur de *l'Epoque* est venu me voir, il apporte la nouvelle qu'à Paris on construit des barricades et que l'on se bat.

4 mars, matin.

Cette nuit j'ai été au bal masqué de Torre di None. A une heure, un homme fit comprendre qu'il voulait parler. Tout le monde se tourna de son côté. Romains! s'écria-t-il, on vient de recevoir à l'instant même la nouvelle, que les Parisiens ont chassé Louis-Philippe, la république est proclamée. « Viva la repubblica francese! Viva la Francia libera, cria-t-on dans la salle, morte al caduto malgoverno, viva, viva sempre la repubblica! »

Est-ce un rêve? suis-je bien éveillé? De jour en jour les événements se multiplient, deviennent plus éner-

giques et plus importants, le pouls plus accéléré des peuples bat fièvreusement, les vues et les sensations personnelles se perdent devant la grandeur de ce qui s'accomplit. Je n'ai plus aucune envie d'écrire. Ainsi adieu.

20 avril.

Quelle époque surprenante. Ma main tremble quand je prends les journaux. Tous les jours il y a une surprise nouvelle, quelque coup de tonnerre, tantôt la résurrection, tantôt le jugement dernier.

De nouvelles forces s'éveillent dans mon âme, de vieilles espérances se ravivent et une volonté énergique a repris le dessus.

Dans quelques jours je quitte Rome. Je raconterai brièvement ce qui s'est passé ici depuis un mois. L'Italie s'est émue à la nouvelle de la proclamation de la République française. Décidément Rome devient une ville républicaine. Et Pie IX pendant ce temps promulgait une constitution maigre et incomplète, troppo tardi, Santo Padre, troppo tardi. Elle fut reçue froidement. Elle ne contentait ni les progressistes, ni les jésuites.

Les Grégoriens criaient contre tout, aussi haut que les amis de Mazzini. La médiocrité dorée seule en était satisfaite, je parle de ces libéraux qui, comme s'est exprimé un député de Berlin, aiment uniquement le progrès *modéré* et encore aiment-ils plus la modération que le progrès. La constitution de Pie IX est pire que celle de Naples, c'est un mélange bizarre de théocratie

catholique et de représentation anglaise. Le pape et le saint Collège peuvent rejeter toute proposition des deux chambres; l'inquisition et les tribunaux dominicaux subsistent. Il est permis d'imprimer sur les choses laïques sans censure, mais la distinction entre ce qui est laïque ou spirituel reste à la censure; distinction bien difficile là où les ministres sont des cardinaux, où le monarque est un pape, où les mesures financières sont presque des dogmes et où les dispositions policières se terminent par des pénitences. Ce qu'il y avait de mieux dans la constitution c'est qu'elle prouvait au monde le possibilité d'un pape constitutionnel, au reste elle le démontra à l'époque où le monde de son côté commença à entrevoir qu'on n'a nul besoin d'un pape.

Pie IX fut très mécontent de l'accueil fait à sa charte, il voyait que sa dernière ombre de popularité lui échappait et pour un homme qui a éprouvé l'amour du peuple, il n'est pas agréable de le perdre. Une seule chose pouvait réconcilier le pape avec le peuple et effacer le passé, il devait se déclarer en faveur de la Lombardie et mettre un gonfalonier papal à la tête de la nouvelle croisade. Mais agir hardiment, prononcer une parole de guerre n'était pas compatible avec le caractère féminin de Pie IX. Tout ce qu'il fit après l'amnistie et la loi sur la civica fut fait un jour plus-tard, qu'il ne fallait. S'il eût donné la constitution tout de suite après l'insurrection de Naples, elle aurait été reçue avec enthousiasme; mais Pie IX temporisait, il attendait et le 24 février arriva et toutes les constitutions du monde pâlirent devant la république en

France. Au moment le plus brillant de l'entraînement politique, il promulga sa piteuse constitution, il ajouta encore dans son manifeste qu'il la proclamait, entraîné par la course rapide des événements.

Il agit de même par rapport à la guerre. Les nouvelles de Milan étaient lugubres, les Autrichiens, voyant le soulèvement inévitable de Milan, cherchaient à l'étouffer, dans toute l'Italie il n'y eut qu'un cri : marcher au secours de Milan; chaque fois que le drapeau de Milan couvert de crêpe noir apparaissait aux solennités de Rome, on l'acclamait avec frénésie. Tous les hommes conséquents qui souhaitaient sérieusement l'indépendance de l'Italie et qui ne se contentaient pas des cocardes et des démonstrations, exigeaient la guerre, l'attendaient. A Milan tout était prêt pour la révolution, il fallait donc l'aider par la guerre, mais Pie IX ne bougea pas. La brouille avec le pape se sentait au fond des âmes, on le ménageait, on le supportait; maintenant le parti radical a compris qu'il est plus facile d'agir sans lui qu'avec lui, il lui a retiré son appui et l'a abandonné au destin. Quand le pape eut remarqué que la vague, qui l'avait entraîné, ne se soumettait pas à lui, quand il vit que le langage que tenaient les Romains s'était modifié, il eut un vertige; éperdu, il voulut s'arrêter sur la pente et ne plus faire un pas en avant. Pour un acteur politique, il est impossible de s'arrêter et de conserver sa place, il n'y a pas de milieu, ou il faut marcher avec les événements qui avancent, ou il faut tomber sans gloire sur le sol, être broyé ou entraîné contre son gré.

Pie IX eut ce dernier sort. D'abord les jésuites et les cardinaux essayèrent de l'entraîner dans une complète réaction, ils lui persuadèrent que Rome est à la veille d'une révolution; le pauvre pape publia un ordre du jour à la civica à qui il confiait la vie et la propriété de ses romains, tandis que la ville était aussi tranquille que jamais. Il faut reconnaître que malgré les instigations des jésuites Pie IX ne voulut pas avoir recours aux moyens de la contrainte et de la persécution. Le pape voulait tout arranger diplomatiquement, par la persuasion; mais il est des époques où toute diplomatie se brise contre la force des choses. Tandis que les jésuites préparaient le Pape à faire table rase des hommes importants du parti radical, tandis qu'ils l'effrayaient sur ses périls inattendus, il s'accomplit un événement: la révolution de Vienne.

Cette nouvelle, venue à Rome presque en même temps que celle de la révolution de Milan, produisit plus d'agitation que la nouvelle même du 24 février. Le peuple demandait qu'on fit sonner les cloches, et le carillon de fête retentit à Rome; il demandait que le fort St Angelo saluât par le canon la chute du gouvernement autrichien aussi bien que la révolution de la Lombardie, et le tonnerre du canon retentit. On aurait dit que tous les pouvoirs à Rome avaient oublié qu'il y eut un autre maître que le peuple; personne ne pensait à l'autre maître, mais on accomplissait sans réplique la volonté de celui qui commandait par cinquante mille voix.

Le Corso, toutes les grandes rues étaient pleines de

monde. Quelqu'un proposa d'aller au Palazzo Venezia et d'ôter les armoiries autrichiennes, d'anéantir cet odieux oiseau à deux têtes—questo ucello grifagno—tout le monde s'y précipita. On se procura des échelles, on grimpa et le travail commença; ôter les lourdes armoiries clouées très-haut, n'était pas chose facile. Un ouvrier à larges épaules, à longue barbe, grimpa derrière les armoiries et disparut, par intervals des coups de marteau retentissaient, trois jeunes gens l'aidaient; enfin l'énorme écusson tomba lourdement sur le pavé, en agitant les chaines qui le soutenaient; l'ouvrier mit à sa place le drapeau milanais. Le peuple se rua avec rage sur les armoiries, tout ce qui avait oppressé l'âme depuis longtemps, tout ce qui s'était amassé contre l'Autriche se fit jour par la haine avec laquelle on piétinait, on cassait les emblêmes de la persécution et du despotisme.

Mais l'exécution en effigie n'était pas encore complète. On attacha les armoiries à la queue d'un âne et l'on traversa le Corso en procession solennelle..... des sifflements et des cris accueillaient le malheureux oiseau à deux têtes ; les gamins le suivaient à la course, en lui prodiguant des coups de fouets et en lui jetant de la boue; enfin sur la Piazza del popolo on brûla l'écusson sur un grand bûcher et la musique de la civica lui joua une marche funèbre.

Le pape temporisait encore. Après avoir permis le carillon solennel et les coups de canon, n'ayant pas même essayé de s'opposer à l'insulte faite aux armoiries autrichiennes, il était en pour parler avec le consul,

tandis que *l'Epoque* publiait le soir la guerre «è dichiarata all' Austria, non dal governo, ma dal popolo Romano». Le lendemain la poste de Milan ne vint pas, l'agitation grandit. Le surlendemain le bruit se répandit que les Autrichiens prenaient le dessus..... alors un nouveau cri retentit, «agli armi! agli armi!»

Le peuple voulait commencer ses exploits guerriers par l'arsenal romain; pour la première fois il se mit à accuser le pape d'agir de concert avec l'Autriche. Les ministres, surtout Galetti conseillèrent à Pie IX de céder au désir du peuple et de lui donner des armes; ils lui prouvèrent que le gouvernement n'avait aucun moyen de résistance. Le pape fit tout à contre cœur sans franchise, sans une parole cordiale.

Galetti prit un fiacre et se présenta sur la Piazza del Popolo et déclara, que des dispositions étaient prises pour la distribution des armes. Cette nouvelle fut accueillie par des cris enthousiastes. A la suite de Galetti parut près de la fontaine et de l'obélisque la figure grosse, mais assez belle d'un prêtre qui demandait la parole. «Romains, dit-il, au Colisée! Les Lombards vous y attendent, vous y trouverez un livre où peuvent s'inscrire ceux qui veulent aller à la guerre, nous n'avons pas de temps à perdre. Suivez-moi au Colisée». Le peuple s'écarta pour laisser passer le père Gavazzi et le suivit au Colisée d'un pas grave et mesuré, en rejetant fièrement sur l'épaule le pan d'un manteau sale.

Le spectacle au Colisée était frappant; le jour baissait, le soleil couchant éclairait les arcades de rayons

éclatants; une foule innombrable remplissait le milieu ; sur les arcs, les murs, les loges à demi-écroulées, partout on voyait des hommes debout, assis, couchés. Dans une des loges qui avancent se tenait le père Gavazzi, fatigué, essuyant la sueur de son front, mais prêt de nouveau à parler. C'est ici que j'ai entendu son discours mot à mot, c'est un vrai orateur populaire, la simplicité, l'énergie, une voix forte, des gestes tranchants et avec cela, un air de bonté. « Il y a des époques, dit-il, où le dieu de la paix devient le dieu de la guerre ; je porte sur la poitrine à côté du crucifix la cocarde tricolore de l'affranchissement. Je jure devant ce crucifix de marcher en avant, de partager toutes vos fatigues, tous vos dangers — le blessé me trouvera prêt à le secourir, le mourant, à lui donner les dernières consolations, à prier pour lui ; celui même qui faiblira rencontrera mon regard encourageant, mon exemple ». Il parla sur ce ton pendant plus d'une heure, son discours électrisa les masses, il connaissait son auditoire, certaines phrases étaient acclamées avec enthousiasme. « Jeunes gens de Rome, dit-il, j'ai oublié de vous donner une bonne nouvelle, nous avons proposé aux chefs des compagnies volontaires de vous mettre aux premiers rangs, vous combattrez pour l'indépendance de l'Italie et en tombant, vous vous souviendrez que vous défendez les pères de famille—s'il tombe quelques victimes grandes et pures parmi vous, les autres monteront sur les murs ennemis avec le drapeau de l'affranchissement, nous nous reverrons là-bas — au revoir! » Après Gavazzi, Cicerovacchio se présenta, tenant par

la main un adolescent de quinze ans environ, il se découvrit, salua le peuple avec sa grâce d'homme du peuple, fit ôter le chapeau à son fils et dit : « J'avais un grand désir d'aller en Lombardie»..... Gavazzi et d'autres qui se tenaient sur la tribune, l'interrompirent par ces mots : « Angelo Brunetty doit rester ici, nous nous sentirons plus à l'aise là-bas, si lui il reste ici ».— « Oui, continua le popolano, je ne puis pas aller..... mais que ferai-je pour la guerre, Romains? j'ai un fils, è mio sangue, je le donne à la patrie, qu'il marche dans les premiers rangs ». Il serra le jeune homme dans ses bras. Gavazzi serra la main à Cicerovacchio et essuya une larme. Le peuple cria tout d'une voix : viva Cicerovacchio! Agité, surexcité depuis le matin, je ne pus me contenir, je fondis en larmes — et le croirez-vous? à présent aussi je pleure encore à ce souvenir. C'est un des plus beaux moments de ce temps (*).

Sous un des arcs quelques hommes étaient assis à une table couverte de drap et ornée des drapeaux de la Lombardie et de l'Italie; la jeunesse s'y pressait pour s'inscrire, à chacun on donnait pour signe une cocarde; l'obscurité vint, on alluma des flambeaux, le vent agitait

(*) Après la prise de Rome, Cicerovacchio et son fils se rendirent en Lombardie. Garibaldi y faisait les derniers efforts avec ses légions, luttant contre une avalanche d'uniformes blancs, battant en retraite comme un lion blessé. Au milieu de ces combats Cicerovacchio disparait avec son fils, sans laisser aucune trace ; en 1856 seulement on apprit que le héros Popolano et le jeune martyr ont été fusillés sans jugement par les officiers autrichiens. (1858).

les drapeaux, les oiseaux de nuit effrayés, peu habitués à ces visites, planaient au-dessus des têtes—et tout cela dans le cadre gigantesque du Colisée.....

Ce jour là beaucoup de mères remarquèrent l'absence de leurs fils. L'un des rédacteurs de *l'Epoque* me raconta que, lorsqu'il rentra à la rédaction, il trouva sur la table une lettre adressée à l'un des directeurs du journal; on lui porta la lettre; c'était son fils âgé de dix-sept ans qui lui écrivait: « Chers parents, votre Titus s'est inscrit dans la milice; pardonnez-moi, je sentais que les forces me manqueraient pour me séparer de vous, si j'étais venu prendre congé de vous et que j'eusse vu vos larmes,—je suis entré dans la compagnie de Lombardie qui part cette nuit avec des chevaux de poste ».

Le surlendemain je fus réveillé vers trois heures par le tambour, j'ouvris la fenêtre, les premiers détachements défilaient; sans doute, personne ne pensait aux uniformes, ils avaient le havre-sac, le fusil, le briquet, la giberne et une grande cocarde sur le chapeau. Le peuple les accompagnait, sans doute les miliciens avaient passé la nuit en fête, quelques-uns portaient encore des torches allumées, le père Gavazzi marchait devant. Sur la Piazza del Popolo on battit le rappel, on forma les miliciens en colonnes, le colonel parcourut à cheval les rangs, le tout ensemble n'était pas gai, mais plutôt lugubre, le ciel était couvert de nuages, un vent froid et piquant soufflait avant le lever du soleil, les femmes pleuraient, les hommes se serraient les mains, s'embrassaient.

Le tambour battait, la colonne s'ébranla et les habi-

tants commencèrent à se disperser, tous avaient un sentiment pénible au fond du cœur, tous pensaient avec tristesse combien reviendra-t-il de ces jeunes gens, si frais et si robustes, et lesquels reviendront? Voilà la guerre, cette preuve révoltante de la folie humaine, le brigandage généralisé, le meurtre justifié, l'apothéose de la violence—l'humanité doit encore se battre avant d'arriver à la possibilité de la paix!

Sur toutes les places publiques il y a des tables pour les offrandes en effets et en argent; on apporte une masse de choses, j'ai vu des objets d'or et d'argent, des centimes de cuivre et un monceau de scudi sur la Piazza Colonna.

Pie IX permettait aux volontaires de partir, mais ne l'ordonnait pas (comme l'expliquait la gazette officielle) vu que le saint-père ne trouve pas *la déclaration de la guerre compatible avec son caractère*. Singulière apparition dans l'histoire, que ce Pie IX; deux ou trois nobles élans, quelques actes d'humanité le mirent à la tête du mouvement italien; entouré d'amour, il n'avait qu'à continuer, au moins à ne pas empêcher, mais non, ses faibles épaules succombent sous le poids de cette grande vocation. Il se tient sur le confluent de deux grands courants et tantôt l'un l'entraîne, tantôt l'autre. Sa grande destinée le poursuit, elle le comble malgré lui de ses dons, et lui il s'y refuse obstinément, il nuit à la cause et il se nuit à lui-même. Mieux vaudrait qu'il s'en allât quelque part. Par reconnaissance pour les premiers jours du risorgimento, son souvenir serait resté sans tache. Il est temps de comprendre qu'on ne

peut pas être pape et homme, monarque et citoyen, qu'il y a ici un antagonisme impossible à résoudre.

J'étais sur la place de S[t] Pierre quand le pape offensa gravement la milice, en refusant de bénir son drapeau. Il y a dans la vie des moments solennels, qui demandent une telle plénitude et un tel alliage de tous les éléments, où les sentiments sont si tendus, que le moindre insuccès ou le moindre mot blessant, inaperçu en temps ordinaire, agit d'une manière terrible, afflige et irrite. C'est dans un pareil moment que le saint-père outragea les Romains. L'affaire finit par le vol de la bénédiction, les chefs de la colonne demandèrent la bénédiction à Pie, au moment où il descendait de voiture, ils tenaient en mains les drapeaux. Pie les bénit eux, mais non pas les drapeaux.

Je regardais toute cette comédie et souhaitais de tout mon cœur à ce vieillard bien intentionné ou à cette vieille femme appelée Pie IX, non-seulement une honnête, mais une prompte fin, pour qu'il pût rendre compte au jugement dernier de l'histoire.

Après le départ des volontaires, dont fit partie la moitié de la civica, Rome devint vide et encore plus maussade, le printemps soutenait l'excitation nerveuse autant que les nouvelles de la Lombardie. Les communications étaient coupées par la guerre, l'attente, la crainte agitaient tout le monde ; on lisait les journaux à haute voix dans les rues, les gamins couraient avec les nouvelles et criaient : «disfatta di Radetzky — un baiocco – un baiocco per la disfatta degli Austriachi—la fuggita del arciduca Raniero—un baiocco e mezzo! la

repubblica proclamata in Venezia, e viva il leone di S. Marco! due, due baiocchi!» — Dès le matin on se rend au Corso, on écoute les nouvelles fabriquées, on y croit et l'on n'y croit pas; et puis chaque jour apporte une nouvelle plus étonnante que l'autre. Agité, animé, dans l'attente de quelque chose d'extraordinaire, c'est ainsi que je quitte Rome.

Quel sera le résultat de tout cela? Tout cela durera-t-il? Le ciel n'est pas sans nuages, par moments un vent froid souffle des sépulcres portant l'odeur de cadavre, l'odeur du passé; la Tramontana historique est forte, mais quoi qu'il advienne, je suis reconnaissant à Rome des cinq mois que j'y ai passés. Ce que j'ai éprouvé restera dans mon cœur et la réaction ne pourra pas emporter tout ce qui s'est accompli!

LETTRE IX.

Paris, 10 juin 1848.

De nouveau, chers amis, le temps des réminiscences du passé et des conjectures sur l'avenir, est revenu,— le ciel est de nouveau couvert de nuages, l'âme est pleine de haine et d'indignation..... nous nous sommes abusés, on nous a trompés. Il est pénible d'en faire l'aveu à trente-cinq ans.

Le 15 mai m'a désillé les yeux, il n'est pas même resté de place pour le doute, la révolution est vaincue, et la république le sera aussi. Il ne s'est pas écoulé trois mois entiers depuis le 24 février «on n'a pas eu le temps d'user les souliers» (*) qu'on portait à la construction des barricades et déjà la France sollicite l'esclavage, la liberté lui pèse. Elle avait fait un pas en avant pour elle-même, pour l'Europe, et de nouveau elle s'est effrayée en voyant se réaliser ce qu'elle souhaitait, cette liberté pour laquelle elle avait versé son sang.

(*) Expression de Hamlet en parlant de sa mère.

Je passai toute la journée du 15 mai dans la rue, je vis la première colonne du peuple venir à la Chambre, je vis la foule joyeuse se rendre à l'Hôtel de Ville, je vis Barbès à la fenêtre de l'Hôtel de Ville, je vis les dispositions sanguinaires de la garde nationale pour commencer la boucherie et la marche triomphale depuis l'Hôtel de Ville jusqu'à l'Assemblée du victorieux Lamartine et du victorieux Ledru-Rollin. Ces sauveurs de la patrie, dont l'un poussait sous-main au mouvement et dont l'autre faisait de la coquetterie avec les monarchistes, s'avançaient à cheval, la tête nue, au milieu des bénédictions de la bourgeoisie. Barbès et ses compagnons, couverts de malédictions, se rendirent à la prison. L'Assemblée fit prévaloir le principe monarchique, vers dix heures du soir je rentrai chez moi. Je souffrai cruellement. A la maison je trouvai un chaud républicain, qui était alors maire du douzième arrondissement. « La république est blessée à mort, lui dis je, il ne lui reste qu'à mourir ». — Allons donc, fit mon démocrate, avec cette légèreté française, qui est parfois révoltante. « Alors allez prendre votre fusil et construisez des barricades ». « Nous n'en sommes pas encore là, on le fera quand il sera temps. L'Assemblée n'osera rien entreprendre ». Mon ami eut le loisir de réfléchir à ses paroles, car il fut arrêté en retournant chez lui et conduit à la conciergerie(*).

Je fus saisi d'inquiétude quand je lus à Rome la liste des membres du gouvernement provisoire; le nom

(*) Où je le vis encore en 1851.

de Lamartine ne présageait rien de bon, Marrast avait été connu pour un grand intrigant, et puis ces avocats, ces inconnus ; Ledru-Rollin seul représentait quelque chose, Louis Blanc et Albert se tenaient à part—qu'y avait-il de commun entre ces hommes? Plus tard la grandeur des événements effaça les individus. Tout-à-coup ils firent penser à eux, les uns par une trahison secrète, les autres, par une faiblesse visible. En faisant la part des circonstances, nous n'absoudrons pourtant pas les individus ; les hommes sont aussi des faits, ils doivent porter la responsabilité de leurs actions, rien ne les oblige à se mettre en scène, à prendre dans leurs mains débiles les destinées du monde ; où est leur vocation, quand même ils échapperaient à la hache du bourreau, ils ne pourront éviter le burin de l'histoire.

Avec quel transport je volai vers Paris, comment ne pas avoir foi dans les événements qui ont ému toute l'Europe, et auxquels ont répondu Vienne, Berlin, Milan. Mais la France est destinée à me guérir chaque fois de mes espérances et de mes erreurs.

A Marseilles je lus le récit de la terrible répression du soulèvement de Rouen, c'était la première effusion de sang depuis le 24 février, elle annonçait des suites terribles.....

Le cinq mai nous arrivâmes à Paris. Il était bien changé depuis le mois d'octobre. Moins de faste, moins d'élégance, moins de riches équipages, plus de mouvement populaire dans les rues; il y avait dans l'air quelque chose d'excitant, partout on sentait le vent de 93, on comprenait que la révolution avait passé

par ces rues. Des masses d'ouvriers entouraient leurs orateurs sous les marronniers des Tuileries, des arbres de la liberté à tous les coins, des sentinelles en blouse ou en paletôt, les montagnards de Caussidière avec de grands cols rouges rabattus et des figures républicaines, mais théâtrales(*), allaient et venaient par les rues, les murs étaient couverts d'affiches politiques, aux fenêtres des Tuileries on voyait les figures des combattants blessés aux barricades en manteaux d'hopital, la pipe à la bouche; sur les boulevards et dans les grandes rues une foule de gamins et de filettes vendaient les journaux, les proclamations avec des cris et mille folies. Demandez la grrr-ande colère du Père Duchêne,— un sou—il est bigrrr-ement en colère le Père Duchêne, —un sou—cinq centimes! La vente en détails repoussée dans les carrefours et les quartiers éloignés par la police de Duchatel, s'éparpilla sur les boulevards et les Champs-Elysées, en y ajoutant la bigarure bohême et une animation renforcée. Avec tout cela on n'entendait parler d'aucun désordre et l'on pouvait au milieu de la nuit traverser tout Paris avec la plus grande sécurité.

(*) Le jeu aux soldats, la manie des uniformes et des airs «troupiers», sont communs à tous les Français. En donnant au général Courté l'ordre de rassembler la garde nationale pour une revue, Ledru-Rollin ajoutait : «tâchez que les officiers d'état-major ne galoppent pas à toute vitesse allant et venant par les rues, donnant par là à Paris l'air d'une ville assiégée». C'est le reste de l'empire, qui a fortement déprimé la France révolutionnaire, mais aussi ces dispositions appartiennent au peuple même.

L'Assemblée s'était ouverte la veille de mon arrivée, ce ne fut pas l'ouverture solennelle et pleine d'espoir de 89. Le peuple de Paris et les clubs l'accueillirent avec défiance, le gouvernement la méprisait au fond de l'âme; toutes les nuances des partis politiques s'accordaient à reconnaître que cette Assemblée était au-dessous des circonstances; le 15 mai moral était accompli dans la conscience de tous depuis dix jours. Triste sort de l'Assemblée, qui fut détestée avant d'avoir eu le temps de dire un mot; pour compromettre les représentants, le général Courté ou peut-être Cossidière, les fit sortir sur le péristil et proclamer la République devant le peuple.

Les premières séances, attendues avec tant d'impatience frappèrent tout le monde par leur nullité incolore; le caractère de l'Assemblée se dessina dès ce premier essai d'action, il se jeta dans les détails, s'occupa de questions secondaires, le ton d'avocat, de doctrinaire des anciennes chambres resta dans l'Assemblée nationale. Supposons que les questions dont elle s'occupait eussent de l'importance, mais il ne manque pas de choses importantes dans le monde; une fois sur cette voie, on peut travailler des années à la sueur de son front et ne résoudre aucune des questions qui font révolution et qui d'avance en décident mille secondaires.

L'Assemblée nationale, s'occupant d'abord d'elle même, vôta de suite à son président le droit d'appeler la garde nationale de Paris, et même celle des départements pour la défense de l'Assemblée. Elle avait peur; ce fut là son côté le plus saillant. Elle sentait la faus-

par ces rues. Des masses d'ouvriers entouraient leurs orateurs sous les maronniers des Tuileries, des arbres de la liberté à tous les coins, des sentinelles en blouse ou en paletôt, les montagnards de Cossidière avec de grands cols rouges rabattus et des figures républicaines, mais théâtrales(*), allaient et venaient par les rues, les murs étaient couverts d'affiches politiques, aux fenêtres des Tuileries on voyait les figures des combattants blessés aux barricades en manteaux d'hopital, la pipe à la bouche; sur les boulevards et dans les grandes rues une foule de gamins et de filettes vendaient les journaux, les proclamations avec des cris et mille folies. Demandez la grrr-ande colère du Père Duchène,—un sou—il est bigrrr-ement en colère le Père Duchène,—un sou—cinq centimes! La vente en détails repoussée dans les carrefours et les quartiers éloignés par la police de Duchatel, s'éparpilla sur les boulevards et les Champs-Elysées, en y ajoutant la bigarure bohème et une animation renforcée. Avec tout cela on n'entendait parler d'aucun désordre et l'on pouvait au milieu de la nuit traverser tout Paris avec la plus grande sécurité.

(*) Le jeu aux soldats, la manie des uniformes et des airs «troupiers», sont communs à tous les Français. En donnant au général Courté l'ordre de rassembler la garde nationale pour une revue, Ledru-Rollin ajoutait : «tâchez que les officiers d'état-major ne galoppent pas à toute vitesse allant et venant par les rues, donnant par là à Paris l'air d'une ville assiégée». C'est le reste de l'empire, qui a fortement déprimé la France révolutionnaire, mais aussi ces dispositions appartiennent au peuple même.

L'Assemblée s'était ouverte la veille de mon arrivée, ce ne fut pas l'ouverture solennelle et pleine d'espoir de 89. Le peuple de Paris et les clubs l'acceuillirent avec défiance, le gouvernement la méprisait au fond de l'âme; toutes les nuances des partis politiques s'accordaient à reconnaître que cette Assemblée était au-dessous des circonstances; le 15 mai moral était accompli dans la conscience de tous depuis dix jours. Triste sort de l'Assemblée, qui fut détestée avant d'avoir eu le temps de dire un mot; pour compromettre les représentants, le général Courté ou peut-être Cossidière, les fit sortir sur le péristil et proclamer la République devant le peuple.

Les premières séances, attendues avec tant d'impatience frappèrent tout le monde par leur nullité incolore; le caractère de l'Assemblée se dessina dès ce premier essai d'action, il se jeta dans les détails, s'occupa de questions secondaires, le ton d'avocat, de doctrinaire des anciennes chambres resta dans l'Assemblée nationale. Supposons que les questions dont elle s'occupait eussent de l'importance, mais il ne manque pas de choses importantes dans le monde; une fois sur cette voie, on peut travailler des années à la sueur de son front et ne résoudre aucune des questions qui font révolution et qui d'avance en décident mille secondaires.

L'Assemblée nationale, s'occupant d'abord d'elle même, vôta de suite à son président le droit d'appeler la garde nationale de Paris, et même celle des départements pour la défense de l'Assemblée. Elle avait peur; ce fut là son côté le plus saillant. Elle sentait la faus-

seté de sa position et voyait bien qu'elle ne représentait ni le peuple, ni la révolution, ni même la réaction, qu'elle n'avait pas de terrain réel ; que Paris, le peuple ni les royalistes n'étaient pour elle, qu'une partie des bourgeois, que ces fades réactionnaires qui ont pour marotte l'ordre extérieur, étaient seuls de son côté.

Lamartine vint rendre compte à l'Assemblée, il donnait le bras à Dupont de Leure, le vieillard honnête, mais tombé en enfance, montrant par là qu'il n'est que le soutien d'un homme respectable. Lamartine s'exprima comme toujours avec son emphase bien connue ; ses discours ressemblent à la crème fouttée, on croit porter à la bouche une cuillere pleine, et en réalité il n'y a que du vent et quelques gouttes de lait sucré ; à mon avis il est insupportable à la tribune, mais les Français sont en extase devant lui. Lamartine s'humiliait devant l'Assemblée, la flattait sur sa toute puissance. L'Assemblée satisfaite vôta que le gouvernement provisoire a mérité la reconnaissance de la patrie; elle ne pouvait pas le souffrir et surtout ses trois membres, Ledru-Rollin, Louis Blanc et Albert, mais elle rendait politesse pour politesse, et pour commencer elle voulait remercier le gouvernement pour son humble attitude.

On aurait cru que cela se passerait sans dispute, il en fut tout autrement.

Barbès demanda la parole. Son apparition à la tribune produisit une profonde impression, tout le monde était impatient de l'entendre ; de tels hommes ne parlent pas envain; Barbès, que la piquante Abeille

du Nord ne nomme pas autrement que « forçat et assassin », jouit de cet énorme avantage que sa fermeté et sa pureté sont au-dessus de tout soupçon; ses convictions étaient antipathiques à l'Assemblée, sa personne, son passé, sa célébrité, ses longues souffrances si héroïquement supportées inspiraient un sentiment de respect désagréable, dépitant, mais insurmontable. Barbès trouvait juste, avant que l'Assemblée ne couvrît de sa reconnaissance tous les actes du gouvernement, de lui en demander compte. « Je proteste, disait-il, contre une série d'actes par lesquels le gouvernement a perdu sa popularité. Vous souvenez-vous des meurtres de Rouen? »—au mot meurtre un cri violent : à l'ordre ! interrompit l'orateur, les bourgeois ne pouvaient pas en entendre davantage, le sang des victimes qu'ils avaient immolées leur montait à la tête, moins comme un remords de conscience, que comme un encouragement. L'orateur attendit la fin de la tempête et jetant un regard calme et fier sur cette cohue parlementaire, il continua : « je parle des meurtres commis à Rouen par la garde nationale—nouveau tumulte—je vous rappellerai les colonnes des Polonais, des Belges, des Allmands livrés à l'extermination. Quand ces questions auront été élucidées, nous remercierons le gouvernement, mais pas avant, jusqu'à ce moment je proteste au nom du peuple contre cette reconnaissance ».

Ces dernières paroles avaient beaucoup de sens pour ceux qui connaissaient l'autorité de Barbès sur les clubs et sur le monde révolutionnaire de Paris ! mais l'Assemblée excitée, voulant châtier le hardi républicain,

vôta de suite et presqu'à l'unanimité sa reconnaissance aux décemvirs.

Barbès tint tête avec dix de ses amis à toute l'Assemblée; il reprit sa place en secouant tristement la tête et se tut jusqu'au 15 mai (*).

Après avoir congratulé le gouvernement provisoire, l'Assemblée nomma une commission exécutive de cinq personnes; celle-ci composa le ministère des journalistes du *National*, en leur adjoignant le fameux sténographe Flocon, comme un échantillon de la *Réforme*. Louis Blanc et Albert furent évincés du gouvernement, le mot *socialisme* devenait déjà le stygmate dont on marquait les hommes reniés par la société bourgeoise et livrés à toutes les persécutions de la police. L'Assemblée ne voulait pas entendre parler d'un ministère des travaux. Les membres de la commission exécutive perdirent toute la confiance des républicains par le choix des ministres ; on les regardait comme des renégats ou comme des instruments des intrigues de Marrast qui, assis à la mairie, escamotait les hommes et glissait à leur place les correcteurs et les compositeurs de son journal.

L'Assemblée s'ouvrit le 4 mai, dès le 10 elle était détestée de tout Paris, à l'exception du parti du *National* et des libéraux crétins. Les clubs démocratiques vôtèrent des félicitations à Louis Blanc et à Albert. Des circonstances fortuites contribuèrent à rendre

(*) Sénard justifia la boucherie de Rouen; par ce discours il se recommanda à Paris et resta fidèle à ses convictions.

l'Assemblée encore plus détestée et plus ridicule, ainsi l'aversion que Béranger éprouva pour le titre de représentant, ses lettres voltériennes à ce propos, ses supplications pour qu'on fît grâce à ses cheveux blancs, abaissèrent l'Assemblée de toute la gloire du poète populaire. Après le 10 mai tout le monde était dans l'attente de quelque chose, il semblait impossible que ce ramassis indigeste pût rester à la tête de la France et de Paris. Les journaux étaient pleins de reproches, dans les cafés, dans les rues tout le monde parlait avec chaleur contre l'Assemblée. Dans les clubs on faisait des discours, des propositions incendières (comme disent les royalistes). Ainsi se passa le 15 mai.

Le 15 mai fut une grande protestation de Paris contre les prétentions surannées des Assemblées législatives à l'autocratie, car derrière elles se cachaient la monarchie, la réaction et un ordre public décrépit. Paris fit le 15 mai ce que n'osa faire Robespierre le 8 termidor; l'homme de 93 s'arrêta et préféra porter sa tête sur la guillotine, que de se sauver contrairement à ses principes, en vertu desquels le pouvoir appartenait uniquement à la Convention. Voilà pourquoi les conservateurs et les libéraux routiniers tombèrent avec tant de fureur sur Barbès, Blanqui, Sobriet et Raspail. Voilà pourquoi ce jour là l'Assemblée et la commission exécutive, qui pourtant se haïssaient mutuellement, se jetèrent dans les bras l'une de l'autre. Les royalistes prirent les armes pour sauver la république et l'Assemblée nationale. En sauvant l'Assemblée, ils sauvèrent le principe monarchique, le pouvoir irresponsable,

l'ordre constitutionnel des affaires, l'abus du capital et même des prétendants. De l'autre côté se voyait non la république de Lamartine, mais celle de Blanqui, c'est-à-dire non une république de mots, mais une république de faits ; une dictature révolutionnaire aurait été un état transitoir entre la monarchie et la république ; le suffrage universel, appliqué non pas uniquement à l'élection d'une Assemblée despotique, mais à l'administration tout entière, à affranchir l'homme, la commune, le département des liens du gouvernement. L'Assemblée triompha appuyée sur la garde nationale, mais moralement elle fut vaincue le 15 mai, comme toutes les institutions vieillies, elle existe uniquement par la force des bayonnettes. Il faut jeter un coup d'œil sur les événements qui boulversèrent l'Europe pour comprendre le 15 mai et l'étrange position de la République, qui recule depuis le milieu d'avril, c'est-à-dire sept semaines après la révolution.

La révolution du 24 février n'a pas du tout été l'accomplissement d'un plan préparé ; elle fut l'inspiration de génie du peuple parisien, comme Pallas, elle sortit toute armée de l'indignation populaire, c'est un coup de tonnerre qui a subitement accompli des aspirations, depuis longtemps amassées dans les esprits. Le 23 février ni Louis-Philippe, ni M. Guizot, ni les ministres, ni la *Réforme*, ni le *National*, ni l'opposition, ni même les hommes qui firent les premières barricades ne prévoyaient comment finirait le 24 février. On voulait la réforme — on fit la révolution, on voulait chasser Guizot—on chassa Louis-Philippe, on voulait

proclamer le droit aux banquets — on proclama la république, le matin on rêvait un ministère Thiers ou Odilon-Barrot — le soir Odilon-Barrot était plus dépassé que Guizot. Comment cela arriva-t-il? De l'audace, disait Danton. La témérité c'est le secret des révolutions, surtout à Paris. Une poignée d'hommes appartenant aux sociétés secrètes, qui se sont courageusement battus aux barricades, s'appuyant sur les nobles instincts des ouvriers parisiens, ont proclamé la république et ont donné un tel branle à toute l'Europe, qu'on ne peut prédire encore comment finira cette fermentation universelle. Sans doute le parti révolutionnaire existait; trompé le 30 juillet, il survécut à la tuerie du Cloitre S[t] Méry et de la rue Transnonin, à la perte de tous ses coryphées, depuis Barbès jusqu'à Blanqui et Alibaud, n'inscrivant dans sa lugubre chronique que des malheurs, des persécutions et des sentences judiciaires. Elle avait peu d'espoir, Arman Carrel branlait la tête pendant la lutte, Godfroid Cavaignac mourant disait dans un profond désespoir : «ce gouvernement nous usera tous, nous vieillirons dans une lutte stérile et inégale! »

En effet, depuis 1840 la lutte cesse d'être ouverte. Jusqu'alors le gouvernement avait encore le sentiment de la pudeur ou de la prudence du moins ; il craignait de recourir aux moyens violents, il n'était pas bien sûr de l'entière adhésion de la bourgeoisie. A la fin il jeta le masque ; la partie active du peuple, celle qui possédait des droits civils, fut assez dépravée pour agir de concert avec le gouvernement. Les élections, à

peu d'exceptions près, étaient aux mains des ministres, la corruption marchait tête levée, la moitié de la chambre consistait en employés, le reste fut entraîné dans toutes sortes d'opérations financières, pour le succès desquelles il ne fallait pas aigrir le gouvernement. Le capital donnait ses vôtes au gouvernement et le gouvernement prêtait ses bayonnettes à la défense de tous les abus du capital. Ils avaient un ennemi commun, le prolétaire, l'ouvrier, ils se réunirent contre lui, l'orgueil national et les républicains furent sacrifiés à cette coalition. L'abaissement du sens électoral après 1830 faisant surnager dans la Chambre des êtres indignes, s'arrêta aux limites du peuple et de la bourgeoisie, il n'amena pas dans la Chambre d'élément purement populaire, mais il y éleva l'écume du tiers-état. Guizot comprit la solidarité de la bourgeoisie avec le gouvernement, il comprit qu'elle craignait bien plus le peuple que le pouvoir ; armé des lois de septembre de Thiers, il alla droit au but. Méthodique, froid, oppresseur par caractère et avide de pouvoir, Guizot se consacra à la destruction d'une partie de ce que la France avait acquis en 89 ; ce fanatique calviniste, sobre et billieux, dit du haut de la tribune à l'ouvrier écrasé par le travail et la misère, « le travail vous est indispensable, c'est la seule bride pour vous dompter ».

Sept années de constants succès développèrent en Guizot plus d'assurance que dans le roi lui-même, ils s'oublièrent. Si Guizot avait su s'arrêter, il aurait fait bien plus de mal, il aurait retardé le 24 février, il aurait eu le temps d'habituer encore plus aux subornations,

à la simonie de tout genre, de corrompre tout ce qui est moral dans l'opinion publique, mais il prit trop tôt le ton de vainqueur, entraîné par son caractère billieux et par de mesquines personnalités et ne voulut pas même garder les apparences. Une partie de la bourgeoisie s'effraya en voyant les allures russes des ministres. Le ministère ne craignait pas le parti du progrès modéré ; il fallait entendre de ses oreilles le ton méprisant de Guizot, sa parole brève quand, forcé par les réformistes de monter à la tribune, il opposa son insolence pleine de talent à la chaleur sans génie d'Odilon Barrot.

Il sortait comme de dessous terre des protestations d'un autre genre contre l'ordre des choses..... un gémissement pénible retentissait de temps en temps, non à la Chambre, ni au *National*, ni dans la *Réforme*, mais dans les ateliers, au chevet des hommes expirant de besoin et de misère, et quelquefois dans les assises ; la *Gazette des Tribunaux* les inscrivait sans trop les comprendre. Aux assises criminelles d'effrayants aveux, des accusations bien fondées contre la monstrueuse organisation sociale sortaient de la bouche des hommes, qui partant pour le bagne, jetaient à la société leurs lugubres adieux ; mais qui les écoutait?.....

C'est ainsi qu'allaient les choses avant la révolution, c'est ainsi que je les trouvai à mon arrivée à Paris en mars 1847.

Je ne puis dire le sentiment douloureux qui s'empara de moi, quand j'eus observé le monde qui m'entourait. Nous sommes habitués à associer au mot Paris les

souvenirs des grands événements, des grands hommes de 1789 et de 1793; ceux de la lutte colossale pour la pensée, pour les droits, pour la dignité humaine, et sur la place publique et sur le champ de bataille et dans les sessions parlementaires. Le nom de Paris s'unit aux meilleures aspirations de l'homme moderne, j'y entrai avec un battement de cœur, avec timidité, comme on entrait jadis à Jérusalem, à Rome. Et que trouvai-je? Le Paris décrit dans les ïambes de Barbier, dans les romans de Sue et rien de plus. J'étais surpris, affligé, effrayé, parce qu'après, il ne restait plus qu'à s'embarquer au Havre et à voguer vers New-York. Le Paris des sociétés secrètes, des ouvriers, des martyrs de l'idée et des martyrs de la vie est masquée pour l'étranger par les splendides décorations du calme artificiel et de la richesse. Le Paris officiel présentait l'extrême de la corruption morale, de la lassitude de l'âme, du vide, du superficiel; il régnait dans la société une complète indifférence pour tout ce qui dépassait le cercle restreint des banales questions quotidiennes.

Chez les Français de la classe moyenne, il existe généralement une certaine apparence de civilisation recouvrant une complète ignorance; on s'y trompe d'abord; mais bientôt on reconnaît une grande étroitesse de conception; leur esprit est si peu exigeant qu'il suffit à un Français de posséder une demi-douzaine de sentences de Voltaire ou de Châteaubriand, de Lamartine ou de Thiers pour organiser tranquillement là-dessus son existence tout entière, il s'y ajoute chez lui des maximes prises de la morale doucereuse à la Genlis,

quelques traditions qu'il respecte sans raisonner et le code qu'il craint.

Les Français n'éprouvent pas le besoin d'aller au fond des choses, ils n'ont ni hardiesse de pensée, ni réelle initiative; ils acquièrent une grande adresse par la routine, ils sont routiniers par excellence, tous ces roués des roués sont des Thiers. Les Marrast ne comprennent rien à la question sociale. Ils sont intelligents dans un certain cercle, en dehors duquel ils sont d'une sottise parfaite. Leurs objections font pitié, ils savent que le socialisme est un parti hostile au leur, il faut donc l'anéantir; ils sauront préparer avec adresse un guet-à-pens, sans comprendre de quoi il s'agit. Une passion dominante absorbait toutes les pensées, tous les loisirs de cette classe; l'accumulation des richesses, le gain, l'agiotage; cette passion chasse de son cœur l'amour du prochain, l'amour de la vérité, et tout respect de soi-même. La rédaction d'un journal, l'élection d'un député, une voix à la Chambre, tout cela revenait à une opération commerciale, à peine déguisée par quelques phrases de convention. Le pouvoir des banquiers dans toutes les affaires publiques était extraordinaire; le ministère craignait par dessus tout une rupture avec les capitalistes.

L'Anglais aussi est calculateur, il est commerçant, faire de nouveaux bénéfices est le but de ses transactions, il y porte toute la lucidité de son esprit pratique, c'est son affaire, sa science; mais en fermant son livre de comptes, il devient à son tour consommateur, il jette volontiers ses guinées et veut vivre à sa

guise; il a ses caprices qu'il ne subordonne pas à l'argent. Le Français, entraîné dans les spéculations d'argent, perd toutes ses passions, toutes ses fantaisies, il ne voit plus que le côté financier de la question, il est absorbé d'avance par la crainte des pertes d'argent. Peut-être est-ce une preuve que l'activité exclusivement commerciale n'est pas naturelle au Français et que c'est pourquoi il y perd le tact et la mesure; peut-être ce mal est-il temporaire, comme une apparition difforme et dernière de la bourgeoisie.

Ajoutez à la passion du gain celle du pouvoir, la soif des charges dont sont infectés tous les hommes politiques à quelque parti qu'ils appartiennent. On a vu avec quelle fureur les rédacteurs du *National* et de la *Réforme* se sont rués dans les charges et comme ils ont relevé ensuite avec importance leurs nez, tout noircis de suie hollandaise. Avec cette décadence morale de la bourgeoisie, avec l'ignorance des paysans, avec la pureté suspecte du parti d'opposition et du parti libéral, avec les puissants moyens de la centralisation administrative, les ministres de Louis Philippe pouvaient agir hardiment comme il leur plaisait, tout en gardant l'apparence extérieure de la légalité. Mais ce n'est pas dans le caractère français, et je le reconnais avec plaisir. Le Français ne peut pas s'arrêter sur l'interprétation pharisienne de la *lettre*, comme l'Anglais, il ne peut pas se contenter de l'avantage réel de la victoire, il veut encore le triomphe extérieur, l'humiliation de l'adversaire.

De son côté, l'adversaire aurait bien supporté l'échec,

mais il se révolte contre l'offense. Outre le ton insolent, les ministres commirent l'éternelle faute des conservateurs, ils ne surent pas apprécier leur ennemi, ils ne connaissaient pas cette persistance inébranlable d'un petit groupe de républicains prêts, le jour même de leur sortie de prison, à continuer le complot et à essayer une nouvelle tentative — ces complots frappent par leur fermeté, par leur constance héroïque. Les hommes du gouvernement méprisaient les ouvriers. Malgré l'insurrection de Lyon et celle du Cloître S[t] Méry et de la rue Transnonin, ils étaient convaincus que l'armée et la garde nationale les écraseraient—et ils se trompèrent. Louis-Philippe ne parla pas envain en secouant la tête, de Paris et de ses aimables faubourgs. Le vieux roi avait vu les sections de la première révolution, il avait été lui-même de garde à la porte des Jacobins ; mais Guizot ne commença à connaître réellement les Français qu'après la prise de Paris par les alliés. En outre il ne faut pas oublier que dix-sept années de propagande du plus grossier égoïsme et du culte le plus impur des avantages matériaux de la paix à tout prix ne durent pas former des défenseurs bien chauds et bien dévoués au trône de juillet.....

Je partis pour l'Italie en octobre 1847, laissant Paris dans la disposition la plus lugubre, il n'y avait aucun indice du 24 février. La corruption, la vente des charges de pair et des croix, les subornations des ministres, les assassinats dans les familles ducales (*), les fausses

(*) Praslin.

cartes aux Tuileries, le vol des forêts par le roi, le ministre de la Justice surpris dans une maison mal famée, le fils du roi (Montpensier) chassé de la maison d'un respectable général pour sa conduite inconvenante, voilà ce qui remplissait les journaux et les conversations. Les députés répondirent aux documents accusateurs — en vôtant des remerciments à des ministres, dont les friponneries étaient démasquées.

Quant aux faits qui amenèrent au 23 et 24 février, j'ai l'intention de n'y toucher que légèrement, le moment de raconter l'histoire de cette révolution n'est pas venu, nous savons mal le dessous des cartes.

On se rappelle la position où Guizot avait mis la France à la fin de 1847. Toute l'influence de la France sur l'Europe perdue par de petits intérêts dynastiques, toutes les sympathies du peuple sacrifiées pour se faire pardonner les mariages espagnols et le principe révolutionnaire du trône de juillet. La France ne pouvait regagner la hauteur où elle était dix ans avant, elle devenait une puissance de second ordre. Les gouvernements cessaient de la craindre, les peuples désespéraient en elle. Malgré la politique étroite, égoïste et bourgeoise qui posait comme clef de voûte la paix à toute prix et la théorie impossible de non intervention, Guizot parvint à compromettre la France par l'intervention avouée dans les affaires du Portugal et par une intervention occulte dans les affaires de la Suisse. Dans ces deux cas la France joua le même rôle qu'elle avait joué en 1822 envers l'Espagne, l'exécution militaire et la répression policière. Palmerston écrasa le Portugal

pour complaire à la reine Victoria, et la France s'y joignit pour complaire à Palmerston. Mais la Suisse anéantit le Sonderbund malgré les menaces de Guizot.

Pour couronner cette noble politique, il ne manquait qu'une alliance avec l'Autriche contre l'Italie. Toutes les sympathies du cabinet étaient en faveur du statu quo. Guizot arrêtait continuellement Pie IX et même Charles Albert, dont il trouvait les mesures trop libérales. Le consul français de Turin protesta contre la *publication* à Gênes de chants blessants pour l'Autriche. L'alliance avec la Russie était un des désirs les plus ardents de Guizot. On expulsa Bakounin de Paris sur la demande de l'ambassadeur russe, on défendit au prince Czartoryski de fêter son jour de naissance.

Il était impossible de ne pas observer le caractère de parvenu que prenaient et le gouvernement issu des barricades et les ministres, anciens professeurs. Les sympathies aristocratiques du ministère anglais tory sont naturelles, par conséquent simples, mais l'empressement avec lequel Guizot tendait la main à tout ce qui est aristocratique, son désir de jeter un voile sur la provenance révolutionnaire du trône de 1830, de désavouer 1789 et de se donner pour un terrible tory, pour un conservateur pur sang, tout cela était extrêmement comique. Comme il arrive toujours aux parvenus, le ministère ne pouvait réussir, quoiqu'il fît, à se mettre sur un pied d'égalité avec l'Europe aristocratico-monarchique. La Russie avait un simple chargé d'affaire, auquel en 1847 elle donna le titre d'ambassadeur..... en revanche avec quel plaisir, avec quelle

reconnaissance Guizot tendit la main à Metternich, quand celui-ci le lui permit. Michelet eut raison de dire qu'on ne pouvait tomber plus bas.

La Chambre de 47 à 48 se rassembla. La majorité devint encore plus compacte autour du ministère. Guizot, pour toute réponse à l'opposition, montrait de la main cette phalange. Il était difficile de venir à bout du ministère par des voies parlementaires. L'apparition de Lamartine à la tribune faisait événement; longtemps il se tint de côté, ses « Girondins » étaient un nouveau signe de vie, bientôt après, son discours à Mâcon attira tous les yeux de son côté, on le croyait un homme pur, parce qu'il ne faisait rien. Ce discours émut le ministère, et en même temps, dans un discours à la Chambre, Thiers prononça une sorte de sentence de mort à la politique de Guizot. L'audacieux Guizot succomba à ces discours. Oubliant la force matérielle que donnait la majorité, vexé personnellement, il essaya de vaincre par son talent, il avait réussi quelquefois, mais sa réplique fut pâle, maladroite. Humilié comme diplomate et politicien, blessé comme orateur, succombant sous les coups d'un poète doucereux et d'un homme d'affaire politique, il se serait encore sauvé par quelque stratagème parlementaire, mais il dut avaler jusqu'au bout l'humiliation et l'amertume, dans cette séance il perdit aussi une auréole qui allait si bien à son front de quaker, l'auréole de la probité. Bien des hommes, tout en n'aimant pas Guizot, le prenaient pour un homme droit, mais qui s'était laissé entraîner par le doctrinarisme, et ne le confondaient pas avec des hommes

comme Duchatel et Hebert. Qu'arriva-t-il? l'homme le plus borné du monde, Odilon Barrot, arracha cette auréole à Guizot, en démontrant que non-seulement Guizot avait toléré pendant sept ans la vente des places, mais qu'il y avait pris intérêt.....

La loi qui abolit le droit de réunion aux banquets publics fut vôtée. Cependant le triomphe de la majorité ne fut pas gai, le troupeau craintif et vendu des députés commençait à suspecter que cela finirait mal, il était prêt à laisser le ministère à condition que l'opposition abandonnât son projet de banquets. Une telle réconciliation était impossible, mieux valait un coup d'Etat. Après le 24 février un homme dit au parlement anglais : « S'il s'était trouvé chez nous aussi un ministère assez absurde ou assez criminel pour oser proposer une loi contre la réunion paisible des citoyens, nous aussi nous aurions pris les armes ». Cet homme était Cobden.

Le mécontentement devint général. Le ministère voulait permettre le banquet, mais Odilon Barrot songeait déjà à la retraite, Thiers prenait la résolution de ne pas y aller..... Voyant cette faiblesse, la police ferma la salle où se préparait le banquet, Delessert en expliqua les raisons dans une circulaire absurde ; le ministère appelait des troupes et se préparait. En effet, cette mesure indigna Paris, l'agitation gagna toute la ville. Le gouvernement, qui n'était pas sûr de la garde nationale, ne fit pas battre le rappel, les municipaux seuls continuèrent leur brutalité ordinaire ; les troupes étaient mornes.

La garde nationale, appelée à la fin, se réunit au cri de : « vive la réforme, à bas le ministère ! » Le roi résolut de céder. Le changement de ministère aurait calmé un peu les esprits, mais les hommes qui voyaient plus loin, ne voulurent pas perdre une telle occasion, ils comprirent qu'il se passerait encore bien du temps avant qu'on pût soulever tout Paris et qu'on ne trouverait pas de sitôt un cas où la garde nationale fût avec le peuple. Ils organisèrent la fameuse promenade par les boulevards qui finit par des coups de fusil à l'Hôtel des Capucines et par les barricades du 24 février.

Dans la matinée du 24 février, il n'était pas difficile de voir que le gouvernement ne tiendrait pas ; envain Thiers céda sa place à Odilon Barrot, envain Odilon Barrot, en lunettes bleues, parcourut à cheval les barricades et félicita le peuple de la nomination d'un si excellent ministère. La réforme ne suffisait plus, par ci par là aux barricades on parlait de République.

Le roi abdiqua en faveur de son petit fils. Bugeaud demanda l'autorisation de mitrailler Paris et ne l'obtint pas — il quitta le roi en jurant et en se couvrant sur le seuil de la porte. Emile Girardin tempêta dans le cabinet de Louis Philippe, le peuple cernait les Tuileries, les événements marchaient avec une rapidité effrayante.

Les bureaux de la *Réforme* et du *National* regorgeaient d'amateurs de trône. A mesure que le peuple l'emportait, leur habileté croissait. Ils avaient d'autant mieux le loisir de préparer le plan pour accaparer le mouvement, qu'ils participaient peu à ce qui se passait

sur la place publique. Tout en se tenant de côté, ils se posèrent une question, qui n'avait pas encore été posée : que faire? La *Réforme* voulait proclamer la République, le *National* se contentait de la régence, il envoya au nom de la régence Garnier Pagès à l'Hôtel de Ville, mais Marrast, mis de côté par les événements, consentit de suite à la République et forma sa liste de gouvernement provisoire ; il l'envoya à la *Réforme* pour arriver à une entente mutuelle ; la *Réforme* se révolta contre le nom d'Odilon Barrot, qui ne s'était pas distingué par sa bravoure dans l'affaire du banquet du 12 arrondissement, on le raya, ensuite on tomba d'accord sur les principaux personnages. La *Réforme* introduisit trois des siens : Ledru-Rollin, Flocon et Louis Blanc.

Le roi, congédié par Emile Girardin, comme un feuilletoniste, montait déjà en voiture, quand les premières colonnes du peuple approchaient de la grille du carrousel ; deux bureaux de rédaction continuaient à discuter les noms, n'étant d'accord que sur la proclamation de la République. On était si occupé des individualités qu'on ne pensa pas aux affiches ; il n'y avait pas d'ouvriers ; Proudhon, qui n'appartenait à aucune paroisse et qui était venu à la *Réforme* pour savoir les nouvelles, composa l'affiche, l'imprima et la donna à Toré qui s'élança aux barricades pour y chercher Albert, afin de distribuer avec lui les affiches.

Cependant la victoire du peuple était complète. A la suite du roi tout le gouvernement avait disparu. Louis-Philippe connaissait si peu le peuple qu'il gouvernait

depuis 17 ans, qu'il crut nécessaire pour consommer la honte, de raser ses favoris gris et d'endosser le paletot d'un marin anglais pour se sauver; on ne le poursuivit même pas, o misère! Il s'éloigna seul sans emmener personne. Il est vrai que les ministres aussi ont fui, mais non pas avec la pensée de partager le sort du roi, ils craignaient les galères, chacun pour son compte.

La chambre siégeait, la tête basse; elle craignait avec raison la vengeance du peuple. Mais le peuple, vainqueur presque sans combat, n'eut pas le temps de se fâcher et après avoir crié : à mort Guizot, il oublia complètement les petits coquins, ses complices. C'était plus généreux que rationnel. Thiers accourut tout éperdu, sans chapeau, en criant : «la marée monte, — monte, monte» — puis il se tut. «Etes-vous ministre?» lui demanda-t-on? Il secoua la tête et s'éloigna. Les boutiques ministérielles étaient vides, le président du Conseil, Odilon Barrot s'amusait au ministère des affaires intérieures, à annoncer sa nomination à la France par le télégraphe.

Après le départ du roi, la duchesse d'Orléans parut à la Chambre avec le prince de Nemours et le comte de Paris; dans la cour du palais Bourbon on tenait caché un petit cheval tout harnaché, sur lequel le petit roi devait traverser la grande ville. La Chambre était prête à proclamer la régence. Dupin, les larmes aux yeux demandait qu'on note au procès verbal, que sur le pont le peuple avait accueilli la duchesse avec transport, quand, par malheur, à ces paroles le peuple envahit la Chambre et donna à Dupin le démenti le plus complet.

Marie proposa d'établir le gouvernement provisoire, se basant sur *la nécessité urgente de prendre des mesures énergiques pour arrêter le mal croissant et pour brider l'anarchie.* Plus tard on fit un mérite à Marie de ce discours, dicté par la peur et par le désir d'occuper un siège dans le gouvernement; le sang coulait encore dans les rues, et les hommes raisonnables prenaient déjà des mesures contre les vainqueurs et organisaient le gouvernement. Odilon Barrot tenait bon pour la régence. Laroche Jacquelin fit observer avec ironie, que discuter sur la régence n'est pas du tout l'affaire de la Chambre. Cette sortie exaspéra les centres, ils pensaient que le trône peut s'écrouler, mais qu'eux mêmes garderont toujours leurs places. Sauzet fit une observation à l'orateur, ce fut son dernier rappel à l'ordre! Bientôt il disparut, après avoir pourtant lu au peuple le paragraphe de la loi qui défend aux intrus de parler dans la Chambre. De nouvelles masses entrèrent pendant le discours de Lamartine; elles venaient des barricades, armées et prêtes à tout. Quelqu'un visa Sauzet; celui-ci se cacha derrière la tribune et depuis ce moment il s'éclipsa de l'histoire parlementaire.

Après le discours énergique de Ledru-Rollin, au cri et tumulte de la foule qui augmentait à chaque instant, on amena le vieux Dupont de Leure et on lui fit proclamer les noms du gouvernement provisoire. Le peuple les acclamait.

Pourquoi le sort du peuple, à peine affranchi depuis un moment, tomba-t-il précisément dans les mains de

ces hommes? Savaient-ils quelque chose des besoins, des aspirations de ce peuple, s'étaient-ils exposés à la mort pour lui, avaient-ils vaincu, eux? ou peut-être avaient-ils une pensée nouvelle, féconde? avaient-ils mieux compris que d'autres le mal de l'époque, y avaient-ils trouvé remède?.....

Non, cent fois non. Ils occupèrent les charges, parce qu'il se trouva des hommes assez hardis pour proclamer leurs propres noms, non sur les barricades, mais dans un bureau de journal, non pas sur le lieu de la lutte, mais dans la Chambre vaincue. On ne laissa pas au peuple le temps de revenir à lui-même, les membres du gouvernement provisoire se présentèrent à lui, non pas comme des candidats, mais comme un gouvernement tout fait. Lamartine et les hommes du National à la tête du mouvement furent un grand malheur pour la France. Et que pouvait-il résulter de ce gouvernement dirigé par Lamartine et Ledru-Rollin? Ledru-Rollin voulait à toute force affermir la république, Lamartine voulait au contraire maîtriser la révolution. Ledru-Rollin se fit membre du gouvernement pour pousser en avant, Lamartine, pour enrayer le mouvement; Ledru-Rollin voulait porter la révolution en Belgique, en Allemagne, Lamartine écrivait au mois de mars en Suisse, de ne pas insister sur la reconnaissance de la République « nous ne savons pas, disait-il, si elle est bien solide ».

Lamartine et les hommes du *National* étaient effrayés du succès. Ils étaient habitués à l'opposition parlementaire, aux toasts innocemment révolutionnaires des

banquets, à l'audace des articles de journaux et à l'emportement des discours éloquents, le verre à la main, et tout à coup ils ont vaincu la royauté, ils se sont assis sur le trône. Ils ne se sont jamais assez respectés pour se croire dignes de la victoire. La première pensée qui leur vint fut contre la révolution. Ils voulaient maîtriser le peuple, ils voulaient l'ordre au plus vite, ils avaient hâte de sortir de l'état révolutionnaire — pourquoi se pressaient-ils? Parce qu'ils sentaient la faiblesse de leurs épaules ; parce qu'ils avaient une méfiance toute bourgeoise et offensante envers le peuple. Et pourtant le peuple s'était admirablement conduit dans ces journées. Je ne répèterai pas les insipides louanges sur l'absence de vols aux Tuileries, je ne louerai pas les fous qui fusillèrent de pauvres diables pour avoir emporté quelques effets du roi, ces traits de vertu bourgeoise me touchent peu, mais il est impossible de ne pas faire mention de l'ordre régnant dans toute la ville, de la sécurité des hommes connus du peuple, de banquiers, de juges, de commissaires de police... Pour toute reconnaissance envers le peuple, les nouveaux pouvoirs, tout en lui prodigant les flatteries, en l'endormant comme un lion, lui préparaient en secret des fers, en remplaçant les armes royales par le mot de République avec sa devise tonnante.

Les véritables fauteurs du mouvement étaient à l'Hôtel de Ville. Sans se donner le temps de respirer après la lutte, ils se rassemblèrent dans cet Escurial des révolutions avec le but d'élire le gouvernement, quand tout-à-coup le bruit courut que le gouverne-

ment est élu à la Chambre et qu'il se rend à l'Hôtel de Ville, accompagné d'une foule immense. Personne ne demanda — élu par qui, quand, de quel droit?...., tout le monde se hâtait d'apprendre les noms de ces messieurs. Ceci prouve clairement que le parti démocratique n'était pas mûr, qu'il n'avait rien de prêt, qu'en général le peuple était si habitué à être gouverné par d'autres, que de suite il se contenta des administrateurs pris dans les rangs de la presse et de l'opposition parlementaire, sans se rendre compte que ce qui est radicalisme bourgeois contre Guizot devient rétrograde par rapport au socialisme et au prolétariat. Quand le nouveau gouvernement se présenta à l'Hôtel de Ville, il eut l'esprit de mettre en avant Ledru-Rollin. On lui cria de tout côté : « Veut-il proclamer la République? » Ledru-Rollin répondit qu'il ne reconnaissait d'autre élection que celle du peuple, que l'unique but de ses désirs est la proclamation de la République. Le peuple le reconnut de suite pour un membre du gouvernement provisoire. On posa les mêmes questions à Lamartine, il se troubla, répondit que la nation entière doit décider quelle forme de gouvernement elle accepte. On lui cria de la foule : « Quel appel au peuple? est-ce pour cela que nous nous sommes exposés aux balles? Si le roi revient, nous retournerons sur les barricades ». Il s'éleva des cris d'indignation ; beaucoup criaient : « Chassons-le». Lamartine proclama à contre cœur la République, et le peuple l'accepta pour membre. Bien des hommes murmuraient ; pour les calmer, on leur présenta Louis-Blanc que les

ouvriers aimaient et estimaient. Les autres membres du gouvernement glissèrent inaperçus. Voilà comment s'accomplit le grand acte de son installation.

Il y a longtemps qu'on a observé que les hommes, extrêmement fermes, raisonnables dans les affaires minimes, dès qu'il s'agit de quelque chose d'important, agissent décidément comme des fous. On peut appliquer cette observation à des nations entières.

Avant l'apparition du gouvernement provisoire à l'Hôtel de Ville, la place de maire fut occupée par Garnier Pagès. Ne sachant pas encore s'il y aurait République ou régence, il distribuait déjà les charges d'après les indications de Marrast. Le calcul était juste; ne pas donner une place est facile, mais il est difficile de reprendre ce qui a été une fois donné. La *Réforme*, pour ne pas être en arrière du *National*, envoya Etienne Arago s'emparer de la poste, et Caussidière, de la préfecture de police ; tous deux s'étaient battus aux barricades. Caussidière vint à pied à la préfecture, son fusil sur l'épaule ; il entra dans le cabinet dont Delesser venait de sortir ; Caussidière mit son fusil dans un coin et déclara qu'il était nommé préfet de police de par le peuple. Le secrétaire le salua — et les affaires continuèrent leur train. Les hommes les plus avancés des barricades, les membres de la Société des droits de l'homme étaient mécontents; les barricades étaient encore debout le 25 février et l'on y mit des canons; sur les barricades, sur les édifices publics on voyait flotter le drapeau rouge. De lugubres masses de peuple étaient de grand matin sur la place de l'Hôtel

de Ville, elles avaient l'air de comprendre qu'hier la victoire leur était glissée des mains. Mais après une nuit écoulée, le gouvernement provisoire se raffermit et Lamartine, comme vous savez, au péril de sa vie, fit maintenir le drapeau tricolore. Le drapeau du peuple, arboré sous les boulets, le drapeau de la démocratie, de la République future, fut rejeté ; et le drapeau de la République de 93, transformée en empire, le drapeau de Napoléon, menaçant pour toute l'Europe, couvert du sang de tous les peuples, le drapeau qui servait d'enseigne pendant dix-sept ans à la boutique de Louis-Philippe, le drapeau derrière lequel les municipaux tiraient sur le peuple, le drapeau de la bourgeoisie royaliste fut pris comme étendard de la nouvelle République. La nouvelle République se déclarait bourgeoise, elle ne brisait pas avec le passé, par conséquent elle devait absolument se heurter à la République attendue, et avec plus de haine que la monarchie, parce que, entre la monarchie et le socialisme il y avait précisément la République politique, formelle. Dès que la bourgeoisie apprit l'affaire du drapeau tricolore, les magasins s'ouvrirent, elle eut le cœur plus léger. Pour cette concession, elle aussi en faisait une, elle consentait à reconnaître la République.

LETTRE X.

Paris, 1 septembre 1848.

Il s'est passé plus de deux mois depuis ma dernière lettre et des fleuves de sang la séparent de celle-ci. Les choses que je considérais comme les plus impossibles en Europe, même dans les moments de la déception la plus amère et du pessimisme le plus noir, sont devenues quotidiennes, n'étonnent plus personne. Profondément navré, je suis resté pour voir jusqu'au bout le crime de *l'Etat de Siège*, des cours martiales, des déportations sans jugement, des emprisonnements arbitraires..... Cette situation pénible finira pourtant de quelque manière, il se présentera quelqu'un pour profiter de l'ordre établi — Henri V, Louis-Napoléon ou ce malheureux soldat qui, avec bonhomie, de guerrier se fit bourreau, sabrant avec conviction rues, habitants, idées, paroles.

Le peuple, qui est las, acclamera n'importe qui, il a besoin de repos, il a tout sacrifié dans les journées de juin et a tout perdu, il veut cicatriser ses blessures, pleurer les victimes et gagner son morceau de pain. Peuple héroïque et malheureux, dans quelques mains traîtresses que tombent ses destinées, de moi il n'entendra jamais de reproche.

Si vous aviez vu comme il est triste, navré depuis les journées de juin. Les rues font peur ; là où retentissait nuit et jour la Marseillaise ou quelque autre chant, règne la solitude à présent ; les vendeurs de journeaux se taisent, l'ouvrier en blouse est assis sur le seuil de sa porte dans une morne tristesse, sa femme en pleurs est près de lui, ils causent à demi-voix, en jetant des regards inquiets autour d'eux. Quand la nuit vient, tout disparaît, la rue est déserte et la patrouille armée parcourt son quartier d'un air sombre et méfiant ; la blouse a presque disparu des boulevards, la garde nationale ne la laisse plus entrer aux Tuileries comme au temps des rois. Le peuple supporte tout, il sait qu'il est vaincu, il connait son vainqueur ; il sait que le bourgeois ne s'arrêtera devant rien, que les Cosaques et les Croates sont de vrais agneaux en comparaison de la bourgeoisie, quand elle est triomphante, quand elle défend les droits du capital, l'inviolabilité de la propriété. Le peuple supporte tout, mais une sombre haine, le désespoir s'amassent dans son âme ; la situation est si insoutenable que des masses d'ouvriers, demandent à être envoyés à Alger ; et pourtant il n'y a pas de peuple qui tienne plus à son sol que le Français.

Jamais la terreur de 93 n'alla aussi loin que la terreur d'aujourd'hui. Sans parler de la différence des caractères, des circonstances, des causes, je m'en tiens au fait matériel de la violence et de sa mesure. Bien des têtes tombèrent sous la guillotine, bien des innocents périrent sans doute, et l'on connait tous leurs

noms : mais qui sait les noms de ceux qu'on a fusillés dans les forts, sur la place du Carousel, au Champ de Mars, dans les caves des Tuileries? Nous connaissons les noms de Fouquier Tinville, de Maillard et d'autres membres du tribunal révolutionnaire. Mais ceux-ci, qui les a jugés, qui les a condamnés et où était la nécessité de ces crimes sanglants? pourquoi en fait-on mystère, pourquoi a-t-on ôté au peuple le droit de connaître ses martyrs? Est-ce que le comité de Salut Public cachait ses mesures? les meurtres mêmes de septembre se faisaient au grand jour et les listes étaient examinées avec assez de soin, comme le certifie un témoin encore vivant, le scribe de la prison de Bicêtres. Mais dans ces mystérieuses exécutions de nuit, qui a dressé les listes? Qui a osé prendre sur soi cette terrible responsabilité? Les généraux d'Afrique se faisaient les exécuteurs de l'Assemblée qui agissait sous l'influence de Sénard et de Marrast; Sénard et Marrast étaient l'expression de la volonté de la bourgeoisie — voilà le coupable. Non, dignes bourgeois, ne parlez plus de la République rouge et de la soif du sang ; quand elle versait le sang, elle croyait à l'impossibilité d'agir autrement, elle se vouait à ce sort tragique et abattait les têtes avec une conscience pure, mais vous, vous vous vengez lâchement, sans courir de danger. Six mille familles attendent la déportation et la fin des jugements de la cour martiale pour savoir si leurs pères, leurs frères, leurs fils ont été fusillés ou non.....

La terreur de 93 fut grandiose dans sa rigueur implacable et sombre. Toute l'Europe se rua sur la France

pour châtier la révolution, la patrie était alors réellement en danger. LA Convention voila pour un moment la statue de la liberté et mit la guillotine comme gardienne « des droits des hommes ». L'Europe voyait avec horreur ce volcan et reculait devant sa sauvage et toute puissante énergie; la terreur sauva la France et vainquit l'Europe. Quand ce temps fut écoulé, ceux qui s'étaient voués au rôle terrible de juges, posèrent à leur tour la tête sur le billot; ils subirent la loi du talion; leurs têtes innocentes tombèrent et la hache apaisée se rouilla.

Aujourd'hui le préfet de police déclare chaque semaine, que la France refleurit, que le commerce fait des progrès, que la confiance renait... Qui ces bourgeois avec ces Algériens cherchent-ils à sauver? Il n'y a rien à craindre de l'Europe, depuis les journées de juin les monarques s'empressent, à l'envi les uns des autres, de reconnaître le nouveau gouvernement; ils sauvent l'ordre public, ébranlé, mais non détruit le 24 février, et ils se vengent de la frayeur éprouvée, de l'insolente prétention de la populace d'être hommes, quoique leurs philosophes et leurs hommes libéraux n'aient fait que prêcher cette doctrine depuis un siècle.

Quelle rude leçon que cet état de siège de trois mois! Voilà cette France qui aime tant la liberté, ce pays de propagande, de révolution..... elle est privée de tout, au cœur même la vie est suspendue; Paris est bâillonné, garotté, il est privé du droit de réunion dans les clubs, loi perfide, qui en le permettant, tue le droit de réunion; il est privé de la liberté de la presse, ses enfants sont

envoyés par milliers aux colonies et tout cela pour le salut de la société bourgeoise. Ah, périsse l'état qu'il faut sauver par de tels moyens! Mais le peuple ne périra pas avec l'état; les institutions absurdes périront ainsi que ceux qui, des formes républicaines, firent sortir le despotisme des casernes et s'y soumirent, afin de perdre le pauvre peuple.

Comment tout cela se résoudra-t-il, c'est ce qu'il est difficile de prévoir ; la violence que chacun exerce soi-même rétablit une apparence d'ordre, on s'habitue à l'arbitraire, qui peut répondre que la France ne rétrograde non-seulement derrière 1830, mais derrière 1789.

Le peuple ne se relèvera pas de longtemps après une telle défaite, il a besoin de repos ; il a perdu tous ses amis, tous ses guides ; à son moindre mouvement les horreurs des journées de juin renaîtront plus fortes que jamais, qui sait les limites de violence que pourront atteindre les grands défenseurs de l'ordre? Jusqu'à présent ils ne se sont arrêtés devant rien. Pourvu que la patience n'échappe pas au grand peuple de Paris ; qu'il descende à présent de l'arène couvert de son sang, qu'il n'envisage pas les événements, qu'il ne prête pas l'oreille aux outrages et qu'il rassemble ses forces en silence ; je ne sais s'il sera appelé à arborer de nouveau le drapeau du socialisme à la bourse de Paris, je sais seulement qu'il vengera les journées de juin, la trahison de mai, la déception de l'Hôtel de Ville, l'appel mensonger de Cavaignac. On ne peut arrêter la guerre commencée par les journées de juin ; toute l'Europe s'y sent entraînée. Il est difficile au vieil Adam de changer de

peau, le socialisme est trop grandiose pour les hommes usés, trop incompatible avec les formes vieillies où s'est renfermée la vie décrépite de l'Europe occidentale.

Hommes pitoyables, méprisables! j'ai devant moi l'horrible livre des «rapports» de la commission d'enquête du 15 mai et des journées de juin. Les décemvirs de la République de 48 se sont noyés dans ce bourbier de calomnie et de dénonciation. Regardez ces fiers républicains, tout-à-coup sortis des rangs de citoyens pour devenir gouvernants, voyez comme ils se hâtent de faire des dénonciations pour se disculper, comme ils craignent ce dont ils se vantaient quelques mois auparavant. Les conversations privées, les épanchements de l'amitié, tout est violé, les gestes même sont interprétés. Ironie! ironie! L'Assemblée réactionnaire voulait se venger des républicains; par une ironie amère elle nomma Odilon Barrot président de la commission d'enquête, et ce libéral idiot de la restauration, dépassé, rejeté par la révolution du 24 février, s'étalant dans le fauteuil de président, manda devant lui Lamartine et ses collègues. Comme un écolier surpris par son gouverneur et qui veut se disculper, comme s'il craignait d'être mis en punition, Lamartine commença par une phrase rebattue de christomathie et finit par l'aveu comme quoi il n'y avait pas d'entente dans le gouvernement provisoire..... Et personne de ces messieurs n'osa dire qu'ils écartent un tel juge, l'ennemi déclaré de la République, le ministre de Louis-Philippe! et personne ne vint au secours de la révolution du 24 février. Au lieu d'être terrifié de l'attentat qui la mettait

en accusation, ils la traînèrent devant l'inquisition d'Odilon Barrot ; ils permirent aux lèvres de Bochar de prononcer le verdict de condamnation !

Et de pareils hommes étaient à la tête de la République ! et si dans leur nombre, il s'en trouva deux qui n'ont pas voulu perdre les accusés par leurs dénonciations, en revanche il ne s'en trouva aucun qui eût assez de courageuse compassion pour dire un mot en faveur de huit mille victimes et pour rejeter une partie de leurs fautes sur l'Assemblée elle-même. Ainsi que dans l'affaire du collier de Rohan, tout le monde savait qui était l'accusée, mais personne n'osait la nommer, ici de même personne n'osa mentionner les causes du 15 mai et du 23 juin, ceux-mêmes qui auraient voulu disperser l'Assemblée, qui souhaitaient succès à la révolution, ne purent s'empêcher de jeter une parole dure aux casemates de ces malheureuses victimes de leur foi dans la France. Ces hommes n'eurent pas même assez de sentiment de leur dignité, assez de respect de soi-même pour ne pas répondre à d'insolentes questions. Ils se justifiaient par leur soumission à la loi. Qui donc a investi l'Assemblée d'une telle puissance, qui lui a donné le droit de condamner sans jugement, de faire des enquêtes sur les révolutions, sur l'histoire ? Il n'y a pas lieu ici à soumission à la loi ? c'est de l'esclavage, de la pusillanimité ; — effrayés de leurs liaisons avec les vaincus, — les *montagnards* laissèrent les royalistes prendre de terribles mesures, ils se taisaient, ils ne protestaient pas. Qu'ils aillent à présent se disculper devant Odilon Barrot, le prier, lui livrer leurs amis..... peut-être l'Assemblée et lui leur feront-ils grâce.....

... La République fut proclamée par le gouvernement provisoire timidement et à contre cœur ; il céda devant le peuple armé et prêt au combat. L'acte même de la promulgation fut étrange et rappelait une diplomatie qui aurait dû disparaître sous la République, mais qui au contraire s'y développa. « Le gouvernement provisoire (disait cette pièce curieuse) souhaite la République, si le peuple français la confirme ». Quelle hésitation, quelle circonspection ; quelqu'un parle-t-il ainsi une heure après le combat, après la victoire? Le lendemain le gouvernement provisoire se déclara « républicain » ; ensuite parut une troisième proclamation disant : « Le pouvoir royal est aboli, la République est proclamée! » cette fois pas un mot sur l'adhésion du peuple.

La révolution du 24 février se fit trop inopinément, ce fut un coup d'état, un 18 brumaire républicain. En France de tels changements étaient fréquents et réussissaient, mais il ne faut pas oublier qu'il est plus facile de faire le 18 brumaire au profit du pouvoir qu'au profit de la liberté. Le pouvoir ne demande que d'être reconnu, mais la liberté n'a pas d'effet tant qu'elle n'a pas pénétré dans les convictions, tant qu'elle n'est pas devenue pensée, opinion, foi. La République fut une surprise pour tous, pour ceux qui la souhaitaient ardemment ainsi que pour ceux qui la repoussaient plus ardemment encore. N'est-ce pas un rêve? demanda Crémieux tout ému, après le discours qu'il venait d'adresser aux avocats dans les premiers jours de la République. Oui, citoyen ministre, c'était un rêve, c'est là qu'est tout le mal ; à présent nous ne dormons plus et vous ne demanderez plus, si c'est un rêve ou non. Nous avons

fait un somme très doux, mais nous voilà réveillés comme après une dose d'opium, la poitrine oppressée, la tête lourde, avec un dégout profond de la vie et des hommes. Il me semble toujours que le roi est en voyage pour quelque temps et que l'administration s'est relâchée en son absence ; mais en vue de son prochain retour, les serviteurs commencent à élever la voix et à faire le procès à la révolution de février, de même que tous les procès politiques étaient poursuivis devant la Chambre des pairs. La valetaille a peur ; elle se défend seulement en attestant qu'elle l'attendait toujours, en effet elle a laissé fermés respectueusement ses palais, ses jardins, ses parcs réservés; pourquoi ? sans doute par le sentiment qui fait considérer au serviteur libéré, son ancien maître toujours comme son maître.

Tous les hommes que le 24 février a fait surgir étaient détériorés par la captivité d'Egypte du Pharaon Orléaniste ; ils se développèrent dans la politique d'opposition, dans les expédients parlementaires, ils ne pouvaient avoir ni simplicité, ni franchise. Les individualités ne sont pas coupables, elles naquirent sous une pénible fatalité, elles grandirent dans un milieu malsain, elles furent élevées sur un sol en putréfaction. On ne peut pas cependant les décharger de toute responsabilité, ce serait les traiter trop légèrement et ne pas les prendre au sérieux.

Il est facile de couvrir toutes les actions humaines par la large amnistie de la nécessité historique, mais c'est renoncer à la dignité individuelle et priver l'histoire de tout intérêt dramatique.

Je plains les hommes du gouvernement provisoire, j'étais habitué à entendre leurs noms dans un temps serein qui semble aujourd'hui un rêve, comparé à la triste actualité. Cette dictature illégale fit son apparition, baignée dans le sang et elle continue, couverte d'opprobre. Et c'est précisément ce sang, cet opprobre qui dicteront une sentence implacable; nous ne pouvons récuser les conséquences évidentes, nous ne pouvons renier le présent au travers duquel apparaît un passé encore si proche de nous. Le gouvernement provisoire, envisagé au travers des bayonnettes de l'état de siège, ne saurait trouver grâce à nos yeux.

La France, il est vrai, n'était pas prête pour la République..... mais le gouvernement provisoire, investi d'une vraie dictature et s'appuyant de Paris, put se mettre à la tête du mouvement, élevant le peuple par ses institutions, sans l'exposer aux émotions sanglantes, par lesquelles il passe actuellement. Pour cela il aurait fallu avoir la foi et l'énergie du comité de Salut Public, oui, seulement sa foi et son dévouement, les circonstances étant telles que le gouvernement de 48 n'avait nullement besoin de jouer le rôle de sévérité implacable, qui voile d'un nuage sanglant la dictature de 93. Je suis persuadé que la plupart des membres avaient un certain désir du bien. Les premiers jours il aurait fallu être un monstre pour ne pas partager l'entraînement universel; outre Ledru-Rollin, Louis Blanc et Albert, il y avait non-seulement des républicains, mais des socialistes. Mais il leur manquait le nerf révolutionnaire que possédaient le royaliste Mirabeau et le mon-

tagnard Danton ; ils n'avaient pas cet esprit inquiet qui mine le vieil édifice, qui brise sans crier gare, insolent envers le passé, irascible et trouvant du plaisir à la destruction. Louis Blanc est plus radical que Ledru-Rollin, mais il s'éloigna dans le palais du Luxembourg, prêcha à ses adeptes le droit au travail et perdit toute influence sur le gouvernement.

Ledru-Rollin rencontra de l'opposition chez ses collègues, peut-être en serait-il venu à bout, mais à leur tête était une puissance, Lamartine. Le caractère de Lamartine était féminin par excellence, concilliant et fuyant les extrêmes ; il aspirait à concilier les opinions opposées, parce qu'au fond il n'était pas bien au clair avec lui-même; dans son esprit, dans ses discours il manquait quelque chose de précis, de défini ; c'était un réflecteur en poésie, il le devint en politique. Lamartine grandit sous des influences étranges, il resta fidèle à l'époque de sa floraison ; à ce temps où la France rétrograde trahit son propre génie, d'ordinaire si lucide dans les abstractions, la pensée et la phrase françaises s'obscurcirent, aspirant «à tout embrasser sans rien renier», le vide vague de Châteaubriand et l'éclectisme embrouillé de Cousin sont les types de cette époque.

Lamartine a précisément quelque chose de Châteaubriand, quelque chose d'éclectique. Il ne se doutait pas que cette fluctuation entre les extrêmes, sans principe fixe, sans pensée élaborée est une preuve d'absolue indifférence, n'est qu'un épicurisme égoïste, un laisser-aller. Lamartine trouvait dans son âme des sons pour les lis blancs, pour les autels et aussi pour Napoléon,

mais en réalité il ne se donnait à rien ; Lamartine dictateur, prit en affection la République, le peuple ; à cette hauteur il voulait jouir de la paix universelle ; il sympathisait avec l'ouvrier affamé, mais il aimait l'opulence du riche ; il eut une larme pour la duchesse d'Orléans et une générosité chevaleresque envers ses ennemis politiques ; il y avait une seule chose, avec laquelle il ne pouvait sympathiser : la révolution, il croyait qu'on n'en avait plus besoin après la proclamation de la République ! Et un pareil homme se trouvait en tête de la démocratie naissante, unissant dans son âme douce deux courants agités, cédant à tous deux et les affaiblissant l'un par l'autre.

Le gouvernement provisoire prit surtout à tâche de tranquilliser le tiers-état en France et les gouvernements inquiets de l'Europe. Il n'avait pas foi dans sa propre cause, c'est pour cela qu'il la perdit. Il voulait organiser la République *n'importe comment* conserver la paix *n'importe comment* — et le but fut atteint. Il craignait de briser avec le vieil ordre de choses, il n'avait pas une pensée nouvelle, organisatrice ; de là vient qu'il flotta entre tous les partis, un jour paraît une loi socialiste, un autre jour une mesure purement monarchique, les unes ne sont qu'une piteuse copie du Comité de Salut Public, les autres ont l'empreinte d'une monarchie constitutionnelle. Il semble pourtant que la jeune République aurait dû différer beaucoup de la vieille monarchie ?

Ils se prenaient eux-mêmes pour quelque chose de si
uit, de si passager, qu'ils n'allaient en rien au delà

de la forme et de la superficie; ils évitaient d'aborder tous les problèmes importants. Ils avaient pour mission de jeter les premiers fondements de la régénération démocratique et sociale; au lieu de cela ils indiquaient avec modestie la nouvelle Assemblée aux républicains; aux socialistes, la commission du Luxembourg; ils craignaient de prendre sur eux la responsabilité de la République; ils ne souhaitaient qu'une chose : la tranquillité des rues et l'ordre policier; leurs nerfs délicats ne pouvaient supporter le vacarme républicain.

« Le suffrage universel, l'organisation du travail », voilà ce que voulait la révolution de février et ce que n'osait lui contester le gouvernement provisoire. L'intelligence incomplète de la question lui donna une solution froide et mécanique qui fit que le suffrage universel tua l'organisation du travail.

Avec le régime monarchique, avec l'absurde division des pouvoirs qui fait la gloire des partisans des formes constitutionnelles, avec l'idée religieuse de la représentation, avec la centralisation policière de l'état dans les mains du ministère, le suffrage universel n'est qu'une illusion optique, comme l'égalité que prêchait le christianisme. L'absurdité des conservateurs, leur habitude du cens, les faisaient trembler devant le suffrage universel, tandis qu'il n'est pas plus à redouter que tout autre mode d'élection de représentants. Il ne s'agissait pas seulement de se réunir une fois par an pour élire les députés et de retourner de nouveau au rôle passif de gouvernés, il s'agissait de fonder sur la base des élections toute la hiérarchie sociale, de laisser

la commune élire ses administrateurs, de même que les départements, il fallait annuler tous les proconsuls recevant leur mission du ministère ; alors seulement le peuple aurait pu réellement profiter de ses droits et en outre élire avec discernement ses députés centraux. Nos décemvirs ne voulaient rien de tout cela, ils voulaient maintenir l'administration des villes et des communes dans la plus grande dépendance du pouvoir exécutif et ils appliquèrent l'idée du suffrage universel uniquement aux faits politiques.

Ledru-Rollin comprit le danger et l'absurdité des prochaines élections. Quel résultat pouvaient donner les votes de quelques millions d'hommes, non préparés, non civilisés, votant pour la première fois sous l'influence du clergé, des riches propriétaires, des notaires, des employés, des hommes hostiles à la République par leur position sociale même?

Il n'y avait rien de plus simple que d'envoyer au peuple des délégués pour établir une entente entre lui et le gouvernement révolutionnaire et de leur donner des circulaires à cet effet. Que trouvèrent de surprenant les journaux conservateurs, les membres du gouvernement, d'où venaient ces cris de la bourgeoisie, ces malédictions à Ledru-Rollin, quand il envoya les commissaires et publia ses circulaires? La bourgeoisie se soumit à la dure nécessité en reconnaissant la République, à condition que la République serait une farce, elle comptait fermement sur l'inorganisation du suffrage universel ; et voilà que paraît un homme, investi du pouvoir important de ministre des affaires étrangères, qui veut rendre

réelles ces élections fictives. Relisez ces fameuses circulaires, vous verrez que tout son but était de faire élire des républicains et non des royalistes pour constituer la *République*. « Mais la France ne veut pas dutout de République »! C'est une autre question, alors il ne fallait pas s'adresser à Ledru-Rollin, mais à l'ensemble du gouvernement, à tout le peuple parisien et leur demander : pourquoi après Louis-Philippe n'ont-ils pas proclamé Henri V? — La République existait de fait, elle fut proclamée par droit de révolution, ses ministres devaient agir dans l'esprit républicain.

Si tous avaient agi de concert, s'ils avaient marché d'accord avec Ledru-Rollin, si ce dernier n'eut jamais dévié, nous ne serions pas depuis trois mois en état de siège et nous n'aurions pas vu les rues de Paris, jonchées de cadavres.

La fatale maladresse du gouvernement provisoire le conduisit de faute en faute, pour ne pas dire de trahison, en trahison. Si l'on n'avait procédé immédiatement aux élections, peut-être sous l'impression de la récente révolution aurait-on élu des républicains, si les élections avaient été ajournées à un long terme, on aurait pu préparer le peuple, surtout les paysans. Le gouvernement ne fit ni l'un ni l'autre, il donna juste assez de temps pour que l'animation s'apaisât et que la réaction reprît courage. Il employa une seule réclame électorale, l'impôt supplémentaire des 45 c. L'absurdité de cette mesure est palpable; elle offensa les campagnards, elle les indisposa contre la République; les 45 c. devinrent le drapeau de la réaction. Au fond c'est par cet impôt que

les paysans apprirent à connaître la République, elle ne se recommandait à eux que par un surcroît de charges. Mais, dira-t-on d'où prendre l'argent? Où vous voudrez, mais jamais dans la poche de pauvres gens dejà écrasés par l'injustice sociale. Où Cambon prenait-il l'argent?

Alors c'était le temps de la terreur. — Bon, où le Directoire prit-il à la fin de 1795 les 600 millions? Enfin sir Robert Peel n'est certes pas un révolutionnaire, et il sut bien créer *l'income tax.*

Le club de Blanqui comprit l'effet pernicieux que devait produire l'impôt supplémentaire, il envoya une députation au gouvernement. Garnier Pagès répondit aux délégués que le gouvernement comprenait lui même l'inoportunité de sa mesure et tâcherait de la réparer. Comment la répara-t-il. Ils donnèrent l'ordre de ne pas prélever les 45 c. sur les gens auxquels les maires délivreront un certificat de pauvreté. Si c'était un subterfuge, Garnier Pagès est un mauvais plaisant; mais s'il l'a fait par conviction, alors c'est de l'absurdité. Non-seulement en France, où par un sentiment d'orgueil très développé personne n'avoue sa pauvreté, mais partout ailleurs, déclarez un impôt avec cette blessante exemption pour les pauvres et tout le monde le payera, ou personne. C'est ce qui arriva; là où l'on ne le paya pas, le gouvernement eut recours à des mesures militaires!....

Le peuple de Paris et les clubs virent avec effroi que le gouvernement faisait fausse route, ils regardaient avec défiance tous les membres à l'exception de Ledru-

Rollin, de Louis Blanc et d'Albert. Les clubs, par la voie des journaux et des délégués, signalaient les fautes et indiquaient les remèdes. Le gouvernement ne changea en rien sa ligne de conduite. Les clubs disaient par exemple qu'il ne fallait pas laisser les places de juge à des hommes qui s'étaient occupés pendant vingt ans à persécuter les républicains — le gouvernement ne les révoqua pas.

En même temps avec l'abolition du cens électoral, tomba l'organisation exclusivement bourgeoise de la garde nationale ; chaque citoyen, investi du droit de voter, recevait un fusil. Paris armé présentait l'aspect d'une force imposante, il devenait non-seulement la capitale de la démocratie, mais encore sa puissante milice ; il n'y avait pas alors d'armée à Paris et il ne pouvait y en avoir, tant que le peuple avait la liberté de la voix. En armant Paris tout entier, le gouvernement de 48 introduisit une masse nouvelle dans les vieux cadres de la garde nationale ; les nouveaux légionnaires se soumirent tout naturellement aux anciens et acceptèrent presque tous leurs opinions politiques. Cabet parla dix fois dans son club sur la nécessité de licencier la garde nationale et de la reconstituer plus tard, il s'élevait fortement aussi contre l'uniforme, et il avait raison. L'uniforme a des effets pernicieux, il sépare l'homme des autres hommes, mais il n'est nulle part aussi nuisible qu'en France. Depuis Napoléon Ier la France est infectée de militarisme. Le gouvernement se borna à l'abolition des bonnets à poil, il laissa subsister l'ancien uniforme et toléra l'habit bourgeois

pour les nouveaux soldats; alors naturellement les hommes en uniformes formèrent l'aristocratie des légions.

Quant à l'organisation du travail, le gouvernement ne pensa pas même à s'en occuper sérieusement, il n'avait aucun plan, aucune opinion sur ce problème si grave du temps présent. Pour s'en débarrasser, le gouvernement nomma Louis Blanc et Albert, présidents de la commission des ouvriers et les relégua au bout de Paris, dans le palais du Luxembourg. En outre, sans attendre sa décision, il fonda les ateliers nationaux, espèce d'asile pour les ouvriers manquant de travail par le fait de la révolution. Ces fameux ateliers nationaux qu'on a attribués aux socialistes, furent en réalité imaginés par les conservateurs du gouvernement provisoire, lesquels agirent non par le désir du bien, mais par la terreur qu'inspiraient deux cent mille hommes, sans pain et sans ouvrage.

Que la commission du Luxembourg ait fait peu ou beaucoup, son importance est établie; la question sociale est devenue une question d'état. On a beau le fusiller et le déporter, le peuple n'oublie pas de telles choses. Le gouvernement fut forcé par les ouvriers, de nommer une commission en leur faveur, semblable à la première église donnée aux chrétiens dans la Rome antique; Louis Blanc fut le premier pontif et le prédicateur du nouveau temple. Les discours de Louis Blanc retentissaient dans des cœurs qui souffraient non-seulement de la misère, mais encore de l'outrage. Les paroles de sympathie et de fraternité partaient

alors de la même tribune, sur laquelle toussait quelques jours auparavant le vieux Pasquier tout voûté, ce représentant rusé et sans cœur du vieux monde agonisant. Dans les séances du comité on faisait peu d'affaires, mais elles se terminaient quelquefois par des larmes; c'étaient des liturgies solennelles du socialisme naissant, des entretiens amicaux, qui agissaient notablement sur le développement des ouvriers. Un jour Lamartine vint à la fin de la séance; Louis Blanc avait terminé sa causerie, le peuple commençait à s'écouler, quand tout-a-coup le petit Louis Blanc se précipite de nouveau à la tribune, il crie, il sonne, il prie les ouvriers d'attendre un moment, les ouvriers s'arrêtent. Louis Blanc leur dit : « Mes amis, mon collègue, le citoyen Lamartine, a reçu à l'instant même la nouvelle que le peuple de Vienne est vainqueur, Metternich a fui, la révolution triomphe; je vous ai arrêtés pour partager avec vous cette bonne nouvelle. Vive la République universelle! »

Cependant la réaction triomphait, elle était si sûre de la victoire que le maréchal Bugeaud offrait déjà au gouvernement son épée de Transnonain; Thiers attendait les élections. Se parant d'une ridicule générosité, le gouvernement ne prenait aucune mesure contre les intrigants encroûtés et leur laissait pleine liberté de dérouter les électeurs.

Je hais du fond de mon cœur toutes les mesures féroces, car elles ne sont que l'effet de la vengeance. Mais quelle férocité y aurait-il eu à écarter de la participation aux affaires quelques centaines d'hommes, riches pour

la plupart ; à les forcer à s'éloigner de la France jusqu'à ce que le nouveau gouvernement se fortifiât, que la République se fut organisée. Ces hommes étaient connus, ils le sont à présent, ce sont les fameux *satisfaits* de la Chambre, ce sont les anciens ministres, défenseurs publics du jésuitisme. Certes, cette mesure aurait été bien plus courte et plus utile que les déportations arbitaires qui continuent depuis plus de deux mois. Ledru-Rollin, qui pensait qu'il fallait destituer tous les préfets, laissait en même temps Carlier au ministère de l'intérieur. Les espions, dont le nombre sous Louis-Philippe était considérable, eurent l'audace d'offrir leurs services à la République, se fondant sur ce que le 24 février les avait privés de tout moyen d'existence, et le gouvernement, au lieu de déporter ce nid de corruption, accepta leurs services. Trois *polices secrètes* furent formées de ces hommes et d'autres filous appartenant à différents partis. L'une d'elle était à la préfecture, l'autre au ministère de l'intérieur, et la troisième à la disposition de Marrast ! De grandes sommes furent dépensées à l'entretien de tout ce vilain monde, sommes bien mal employées, car tout se faisait ouvertement, dans la rue. Les espions de Marrast entouraient Caussidière, Ledru-Rollin et Louis Blanc, tandis que Caussidière savait tout ce que disait Marrast. Voilà à quoi s'amusaient les décemvirs. La même chose se passait au ministère des affaires étrangères, Lamartine employait les secrétaires de Guizot et confiait d'importantes missions diplomatiques à des hommes de la réputation la plus douteuse.

Vous vous souvenez comme la proclamation de la République émut toute l'Europe, l'Angleterre même chancela sur ses bases féodales ; les peuples relevèrent la tête et tendirent une main sympathique à la jeune République, la France devenait naturellement le chef du mouvement universel. Quelle différence avec la République proclamée le 22 septembre 1792 ! Alors il se trouva à peine une poignée d'hommes comme Kant, Fichte, Forster, Fox qui sympathisaient avec le mouvement, à présent les députations se succèdent devant le gouvernement provisoire avec des discours de sympathie et de fraternité. Les Polonais, les Italiens, les Allemands, les Américains du Nord, les Irlandais, les Chartistes et les démocrates anglais expriment leur amitié et leur étonnement, à l'envi les uns des autres. Ce n'étaient pas de vains discours ni des paroles vides, rappelez-vous ce qui eut lieu à Vienne, à Berlin, à Milan, à Rome, dans l'Allemangne du Sud, en Posnanie et en Belgique même.

A aucune époque de l'empire, la France n'eut une telle influence sur toute l'Europe comme aux mois de mars et d'avril ; les gouvernements démoralisés perdaient la carte, les peuples étaient pour la France, la terreur était si grande que le roi de Prusse et l'empereur d'Autriche se laissaient arracher des institutions démocratiques et promettaient de reconstituer la Pologne. Pour exprimer d'un mot la faiblesse de la vieille politique de 1815, il n'y a qu'à se souvenir de la petite principauté de Monaco et du canton de Neuchâtel qui firent chacun sa révolution, et personne ne pensa à s'y opposer!

Quel profit tira la République française du concours surprenant des circonstances ? — Elle laissa la terreur se calmer, elle encouragea tous les gouvernements et éteignit tout le mouvement européen. Le manifeste de Lamartine était déjà assez atone et assez pâle, mais les actes de sa diplomatie furent encore plus faibles. Il dit dans son manifeste que la France n'a pas besoin de chercher le pardon de sa révolution ni de mendier la reconnaissance de la République. Dans le fait il tâchait précisément que les gouvernements européens donnassent l'absolution à la France pour le pêché de son affranchissement. Lamartine avait tout aussi peur de la coalition des rois que les rois avaient peur de l'alliance des peuples. On peut sans rire se représenter un homme qui a peur d'un autre, mais figurez-vous que tous deux se craignent mutuellement et vous éclaterez de rire. La vieille diplomatie des cours était plus perspicace et plus astucieuse que Lamartine, elle comprit à quelle espèce d'innocent gouvernement républicain elle avait affaire. Elle sentit du dépit de sa fausse terreur et se vengea de sa faiblesse sur les peuples. La réaction ouverte et arrogante commença alors partout et continue encore dans toute sa force ; la monstrueuse invention de l'état de siège durant des mois trouva des imitateurs.

Mais que faisait donc le parti démocratique, les socialistes, quelles mesures prirent-ils quand ils eurent vu dans quelles mains inhabiles et sur quelle voie pernicieuse était le gouvernement? On ne peut pas dire que la démocratie ait montré beaucoup de talent et d'habileté, elle ne sait que se battre avec bravoure, que

mourir héroïquement et que subir avec dignité la prison et les galères. Trois fois la démocratie put vaincre la République monarchique et trois fois elle laissa échapper de ses mains la victoire.

Les martyrs du temps de Louis Philippe, Barbès et Blanqui, étaient les chefs de deux clubs puissants ; Sobrier, Raspail, Cabet avaient leurs clubs à eux, leur but était le même, mais il n'y avait ni plan ni unité. Barbès et Blanqui étaient désunis, leur dissension, basée sur l'opposition la plus complète des caractères, était attisée par des gens qui trouvaient leur compte à l'éloignement de ces deux coryphées de la démocratie. Barbès et Blanqui, revenus du Mont St-Michel, tendirent la main à Lamartine, d'autant plus que Barbès se croyait redevable à Lamartine, qui en 1840 avait intercédé auprès de Louis Philippe pour qu'il ne laissât pas exécuter sa sentence de mort (*).

L'aide de pareils hommes était inappréciable pour le gouvernement, ils apportaient les conseils de démocrates éprouvés, une autorité basée sur de grands services, sur le courage héroïque de l'un et sur les profondes conceptions de l'autre. Au bout de quinze jours tous deux s'éloignèrent en secouant la tête ; ils virent qu'on ne pouvait rien faire avec ces hommes, qu'ils perdront la révolution. Barbès était représentant

(*) Ce bruit circulait alors, plus tard je sus de Barbès lui même que la part de Lamartine dans cette affaire était mince. La sœur de Barbès le sauva par une lettre adressée à Louis Philippe.

et colonel de la XII légion. Tout en se retirant, il resta par là en rapport avec le gouvernement. D'ailleurs des souvenirs de jeunesse le rattachaient encore au gouvernement, où il comptait d'anciens camarades de conspiration. Confiant, toujours prêt à donner la dernière goutte de son sang pour la République, il n'aperçut pas bien des choses ; son cœur pur l'avait fait croire à la pureté des autres, il comptait sur les hommes, là où il fallait s'en défier.

Blanqui était tout autre. En rompant ses liaisons avec le gouvernement, il les rompait définitivement ; il n'avait jamais aimé aucun de ces hommes faibles, à présent il les soupçonnait et les haïssait. Blanqui est un homme concentré, nerveux, morose ; épuisé et brisé par la terrible réclusion cellulaire, il a conservé une incroyable énergie d'âme. C'est un révolutionnaire de notre siècle, il a compris qu'il ne fallait rien réparer, parce que le premier problème, c'est la destruction de ce qui existe. Doué d'une éloquence tout-à-fait originale, il sait émouvoir les masses, chacune de ses paroles est un réquisitoire contre le vieux monde et un appel à sa condamnation. On l'aimait moins que Barbès, mais on l'écoutait mieux. Le gouvernement avait peur de cet homme implacable ; quoiqu'il fît, il sentait que le regard haineux et ironique de Blanqui était sur lui et ce regard le faisait pâlir. Tous les membres du gouvernement tâchèrent de le perdre, même Ledru-Rollin et Caussidière ; avec Barbès au contraire, ils espéraient en venir enfin à une entente.

Au mois de mars le gouvernement n'avait pas

encore osé songer à des arrestations, il se bornait à la calomnie. Blanqui et les clubs le firent souvenir de leur force le 17 mars, à propos d'une absurde démonstration contre les bonnets à poil. Ils parcoururent les rues principales de Paris en une procession solennelle de cent mille hommes. Elle était en bon ordre et très calme, et cependant la bourgoise fut tellement terrifiée par cette démonstration et l'expression des visages, qu'elle se tint coi pendant tout un mois, mais non sans continuer sa conspiration souterraine.

Pendant ce temps on aurait pu faire des merveilles, la démocratie ne sut pas en profiter. Les hommes qui défilaient en immenses colonnes sur les boulevards auraient bien pu empêcher la réaction de rassembler ses forces et à la fin de les écraser aux journées de juin.

La démocratie se borna à encourager le gouvernement le 17 mars ; le peuple promit de le soutenir contre les machinations de la réaction, mais où voyaient-ils que le gouvernement craignait la réaction ; c'était le peuple qu'il craignait. La veille de ce jour, Lamartine avait livré Ledru-Rollin et déchargé d'une manière détournée une partie du gouvernement de la responsabilité de ses circulaires ; le peuple acceptait à présent cette solidarité et criait : Vive Ledru-Rollin ! et Ledru-Rollin n'eut pas l'esprit de s'emparer de la dictature pour sauver la révolution. Le peuple se dispersa sans avoir rien fait, si non de donner plus de force au gouvernement provisoire. Le lendemain, on lut au Moniteur : « Le gouvernement, proclamé sur le théatre de la lutte, a reçu une nouvelle confirmation de son

pouvoir par deux cent mille citoyens, qui nous donnèrent par leurs acclamations la force morale et la sanction souveraine. » Ayant ainsi remercié le peuple, le gouvernement commença à se préparer à une nouvelle réception de l'hôte souverain, cette fois ce fut avec les honneurs militaires.

Juste un mois plus tard, le 16 avril, les clubs et les ouvriers, convaincus enfin que le gouvernement ne veut rien faire pour le peuple, que les élections vont mal, se rassemblèrent sans armes au Champ de mars. Tout à coup le rappel de la garde nationale retentit dans tout Paris, les bourgeois armés courent de toute part, la banlieue fait son entrée par toutes les barrières, dans les mairies on distribue les cartouches, près de cent mille bayonnettes se pressent aux abords de l'Hôtel de Ville et du palais du Luxembourg, et l'on se demande avec inquiétude où est l'insurrection, où est l'ennemi? Sobrier saisit son fusil et descendit dans la rue, persuadé que les royalistes ont fait un soulèvement. Ces bayonnettes, ces canons étaient préparés contre ce même peuple devant lequel, un mois auparavant, s'inclinait le gouvernement provisoire. Ce jour là Ledru-Rollin accepta une grande responsabilité, il ordonna de battre le rappel ; Marrast proposa à tous les maires de Paris de crier : à bas les communistes, et déjà le cri de : mort aux communistes retentissait dans les rangs des gardiens de l'ordre. Bien entendu qu'on désignait par là les républicains qui ne croyaient pas que la République consistât simplement en l'absence de Louis-Philippe. Sans le bon et noble vieillard

Courtais, qui commandait la garde nationale, l'affaire ne se serait pas passée sans effusion de sang. La victoire du peuple était possible, car il n'y avait pas d'armée, il n'y aurait pas eu autant de victimes qu'en juin, et les victimes de juin ne furent pas les dernières.

Les ouvriers outragés exigeaient des explications du gouvernement, le gouvernement se troublait, il remerciait tout à la fois la garde nationale pour le bien qu'elle avait fait et les ouvriers pour le mal qu'ils n'avaient pas fait et que nul ne pensait à faire. Marrast assurait que le seul but du gouvernement est de « mettre fin à l'exploitation de l'homme par l'homme ». Le peuple se dispersa d'un air sombre, la défiance et l'animosité croissaient, les deux Républiques se mesurèrent : « Oh que l'avenir est menaçant, écrivait Pierre Leroux à Cabet, puisqu'il y a aujourd'hui deux Républiques en présence ! »

Deux ou trois jours après le 17 avril, à une revue de la garde nationale que passait le général Changarnier, royaliste déclaré, intrigant bien connu, homme sans coeur, ambitieux et très envieux, il déclara que quelques régiments de ligne sont prêts à entrer dans Paris pour soulager la garde nationale; c'était pour ainsi dire une question posée aux bourgeois : veulent-ils que l'armée rentre à Paris ? « Vive la ligne ! crièrent les premières légions, composées des quartiers riches et aristocratiques ; quelques heures après les soldats entrèrent dans Paris, tambour battant — c'étaient les premiers depuis le 24 février. Depuis lors, la République se trouvait sous l'épée de Damoclès, Ca-

vaignac coupa le fil, et l'épée, apportée par le gouvernement, fit sa besogne. Les soldats peuvent faire des soulèvements prétoriens, des révoltes de janissaires, mais leur présence n'est pas compatible avec la liberté du peuple, ou bien ils doivent cesser d'être soldats. Emile de Girardin écrivit avec beaucoup de justesse dans la *Presse*, que le 24 février, l'armée n'a pas été vaincue comme armée, mais qu'elle a été condamnée comme institution et l'obtuse *Réforme* se récria contre lui. Cependant l'arrivée des troupes émut fortement les citoyens ; le club de Blanqui se présenta devant le gouvernement pour lui en demander compte ; Lamartine répondit, avec son éloquence astucieuse, que quatre mille soldats sont venus pour réconcilier les citoyens-soldats avec leurs frères. « Nous ne pensons pas, nous n'avons jamais pensé et nous ne penserons jamais à opposer les troupes au peuple ; la République à l'intérieur ne demande pas d'autres défenseurs que le peuple armé. Et que peut faire cette poignée de guerriers, quand 80,000 hommes, commandés par Bugeaud, n'ont rien pu faire. » Ce fut un grand crime du gouvernement provisoire, et Ledru-Rollin consentit à cette mesure ; de la même main qui avait signé ses bulletins et ses circulaires, il signa l'arrêt de mort de la révolution. Le pouvoir déprave ou enivre.

Après ces événements, le gouvernement s'éloigna de plus en plus du peuple ; le peuple se sentait trahi, aussi se pressait-il dans les clubs ; il y avait là en masse des discours, des séances orageuses, des propositions, mais point de plan pour arrêter la réaction ;

le peuple était prêt à tout hasard. Des boutades inattendues avaient bien souvent réussi aux Français, ils pensaient qu'il en serait de même cette fois encore. Cependant les élections inclinaient à la monarchie; ici on congédiait les commissaires du gouvernement provisoire, là on les emprisonnait ou on les empêchait d'agir ; le clergé secondait la bourgeoisie et les légitimistes. Les ouvriers, ayant perdu toute espérance de voir leurs intérêts représentés, s'insurgèrent à Limoges, à Rouen et à Elbeuf. A Limoges, le peuple eut le dessus et il n'y eut pas de meurtres ; à Rouen, la bourgeoisie fut victorieuse et le sang teignit les rues de la vieille cité. Depuis quatre mois la réaction se prépare à juger les perturbateurs de l'ordre public.

Au point de vue de la police, le peuple fut coupable de s'opposer par la violence aux élections, mais il y a une autre, une suprême justice et celle-ci est de son côté; le peuple se sentait trompé ; ne trouvant pas d'autre moyen, entortillé par le formalisme, il s'insurgea, entra de force dans l'Assemblée, jeta les urnes au feu. Le peuple n'est pas un tribunal, un individu privé, excepté en Angleterre il ne peut pas procéder par des moyens légaux. En Angleterre, la légalité met des chaînes au peuple de même qu'au gouvernement ; le gouvernement en Angleterre ne sortira jamais des formes marquées par la loi. Y a-t-il jamais eu en France un gouvernement quelconque qui se soit arrêté à la légalité dans un procès politique ? tous les gouvernements de la France ont eu leurs journées de septembre, leurs lettres de cachet, leurs fructidors, le duc d'En-

gion sans bien la *complicité morale* d'Hébert et les déportations d'aujourd'hui. Les gouvernements français, depuis le 9 thermidor 1794, ne croient plus ni à leur légalité, ni à leur solidité, ils croient toujours voir se dresser la guillotine et ils se défendent n'importe par quels moyens. Quant à ce qui regarde la jurisprudence française tant vantée et son indépendance, c'est un des préjugés les plus criants. Elle sert tour à tour à chaque gouvernement pour envoyer ses ennemis en exil ou à l'échafaud.

D'ailleurs la légalité ne saurait être obligatoire pour un peuple entier ; quand il s'insurge, il porte en soi une source vivante de justice et de légalité dans le moment donné ; il ne marche pas d'après un article connu du code, mais il crée une loi nouvelle. Le peuple proteste par les barricades, comme le 24 février ; il enfonce les portes de l'Assemblée, comme au 15 mai, pour montrer son mépris envers la représentation, élue légalement par la forme, mais ne jouissant plus de la confiance. Dans de semblables moments, le peuple a la conscience de son autocratie et il agit en conséquence de cette conviction. Les absurdes persécutions contre les mouvements politiques, surtout pendant les élections et après la révolution, prouvent une seule chose, que la République n'est qu'un mot vide de sens. Dans les Républiques il faut, bon gré mal gré, s'habituer *aux désordres et à la violation de la tranquillité* ; au fond ce n'est pas du désordre et ce n'est pas aussi effrayant qu'il semble. Dans les monarchies, aux casemates et dans les prisons, il y a bien plus de calme, là tout bruit,

tout écart de discipline est regardé comme une trahison, comme un outrage à la majesté; mais dans ce calme, ce qui est mauvais, c'est que l'homme ne sait jamais ce qu'il deviendra dans une heure. Aux Etats-Unis, les élections ne se passent presque jamais sans vacarme, le gouvernement ordinairement s'éclipse alors et il montre par là une grande probité — ici il n'y a ni autant de tact ni autant d'intelligence. Les Français ne peuvent se débarrasser de l'idée de l'organisation monarchique ; ils ont la passion de la police et de l'autorité ; tout Français est dans l'âme un commissaire de police, il aime l'alignement et la discipline ; tout ce qui est indépendant, individuel l'irrite, il comprend l'égalité seulement comme nivellement et se soumet volontiers à l'arbitraire de la police, pourvu que tout le monde s'y soumette. Mettez un galon autour du chapeau d'un Français et il devient oppresseur, il commence à opprimer tout homme qui ne porte pas ce galon ; il exige du respect envers l'autorité. Les Français aiment la terreur, c'est pour cela qu'ils supportent si facilement l'état de siège ; il est bon de récapituler tout cela en parlant des horreurs de 93, afin de ne pas mettre une faute collective sur le compte des individus.

Deux mois après le 24 février, le ministre parlait des cris séditieux, des réunions d'hommes sans armes ; jamais il ne pensa à se demander : pourquoi le peuple ne crierait-il pas s'il en a envie et comment le peuple pourrait-il s'occuper activement des affaires publiques, s'il ne peut se rassembler ? Les clubs, les salles publi-

ques, les places publiques, ce sont les cabinets de travail du peuple. Du moins si ces hommes relisaient l'histoire d'Athènes et de Rome.

Cependant les représentants affluaient de tous côtés vers Paris. Le peuple et les républicains regardaient avec indignation et en rougissant jusqu'aux oreilles, ces visages bornés, ces yeux avides des propriétaires, ces traits défigurés par l'amour du gain et de l'ordre, ces gros nez et ces fronts étroits des rapaces provinciaux, qui allaient à la face du monde organiser les destinées de la France, créer la République, possédant pour tout criterium l'aune du boutiquier et les balances de l'épicier. Et vous leur avez livré l'avenir de votre belle France, vous les avez acceptés, vous leur avez permis.... mangez-en donc le fruit amer!

Etrange destinée de la France d'être grande dans la maladie et triviale dans la santé, d'être grande un jour et insignifiante le lendemain! Sans doute il est bon qu'elle ait la force de secouer la boue de temps en temps, qu'elle ne puisse rester longtemps dans le repos, qu'elle ait besoin de nouveauté, de changement, de mouvement; néanmoins son manque de persistance frappe. Le peuple français se soulève tout à coup, inexpugnable et menaçant, il entre dans une lutte à outrance contre le mal social; impossible de lui résister dans ces moments là : il prend la Bastille, les Tuileries, il repousse une armée entière — il faut laisser passer ces fougues. A mesure qu'il a le dessus, ses forces s'épuisent, son esprit se trouble, l'énergie disparait et il devient indifférent pour ce qu'il a acquis au prix de son

sang. Tant que la République et la France de 93 étaient à un doigt de leur perte, tant que l'Europe, la Vendée, le clergé, la noblesse, les fédéralistes, les prétendants, les émigrés, l'or de l'Angleterre, en un mot, tant que tout était contre eux au dehors comme au dedans, Paris et la Convention défendirent, sauvèrent la France et la République. L'ennemi défait n'avait pas eu le temps de regagner sa demeure, que déjà la République faiblissait. Après avoir combattu dix ans pour la liberté, la France s'offensa de ne pas avoir un gouvernement fort, de n'être opprimée par personne. La constitution monstrueuse et sans cœur de Siéyes, le coup d'Etat de caserne du général Bonaparte furent accueillis avec transport, personne ne voulut remarquer que la constitution de l'an VIII est un despotisme organisé, que la publicité est tuée, que le système électif est tourné en dérision, qu'il n'y est pas même question de la liberté de la presse. Il n'y a pas au monde de peuple qui ait fait plus d'exploits, qui ait versé tant de sang pour la liberté que les Français et il n'y a pas de peuple qui la comprenne moins, qui cherche moins à la réaliser en fait, sur la place publique, au tribunal, dans sa maison ; ils se contentent de paroles, ils font des proclamations là où il faudrait changer l'existence même. Le peuple français est le peuple le plus abstrait du monde, le fanatisme de l'idée va de front chez lui avec le mépris de l'individu, avec le dédain du prochain ; tout devient idole chez les Français — malheur à l'individu qui ne s'inclinera pas devant celle du jour. Le Français se bat héroïquement pour la liberté, et,

sans y réfléchir un seul instant, il vous traîne en prison si vous n'êtes pas de son avis. Louis XIV disait : « l'Etat c'est moi », la République en dirait bien autant. Et le tyrannique salus populi et l'inquisitorial, le sanguinaire pereat mundus et fiat justitia sont inscrits dans la conscience des royalistes de même que dans celle des démocrates. C'est que les Français élèvent chaque principe à la dignité de dogme ; on les croyait irréligieux, anti-chrétiens, parce qu'ils sont légers et habitués aux railleries de Voltaire, mais à côté de Voltaire ne voit-on pas Rousseau, dont chaque parole est religieuse, qui a traduit l'Evangile du latin d'eglise en français moderne. Les Français ne se sont pas du tout émancipés de la religion ; lisez George Sand et Pierre Leroux, Louis Blanc et Michelet, c'est partout le christianisme et le romantisme adaptés à nos moeurs ; partout le dualisme, l'abstraction, le devoir abstrait, la vertu conventionnelle, officielle, la moralité rhétorique sans rapport avec la vie pratique. Observez avec quel effroi on écoute ici Proudhon, parce qu'il dit ouvertement et hardiment les choses, dites par Feuerbach quelques années auparavant.

La liberté de la pensée, c'est plutôt un noble caprice chez les Français qu'un besoin réel ; et, je ne réponds pas de la liberté de la presse, si les démocrates s'emparent du pouvoir. Leur nature mobile les sauve de l'esclavage. Après avoir perdu les neuf dixièmes de ce qui a été acquis par le sang, ils recommencent au bout d'une quinzaine d'années à construire des barricades, ils jonchent les rues de cadavres et étonnent l'univers

par leur héroïsme, pour perdre de nouveau ce qui a été conquis. Ce caractère d'adolescent étourdi, cette gaminerie politique des Français, pleine de bravoure et de noblesse, plut longtemps à l'Europe, l'entraîna, lui plut surtout tant qu'elle-même n'osait ouvrir la bouche et qu'elle était réduite à faire secrètement des signes d'intelligence à Paris ; maintenant les peuples ont un peu grandi ; Vienne et Berlin ont eu leurs barricades ; les peuples qui avaient levé la tête après la révolution de 1830, commençaient à s'indigner ouvertement contre la réaction française ; ils se retirèrent avec dépit de la France après le 24 février, qui avait tant promis et qui n'avait rien tenu. Encore une explosion pareille et vous verrez les peuples de l'Europe se détourner de la France et la laisser se déchirer à son aise, sans l'honorer de leur intérêt ni de leur sympathie. L'humanité mûrie ne permettra pas qu'on la joue toujours, elle cessera de s'intéresser à un pays qui, comme les paysans russes avant Boris Godounoff, a par an un jour de liberté et trois cent soixante-quatre jours d'esclavage !

LETTRE XI.

Paris, 1er juin 1849.

Notre époque, amis, quoique bien pénible, est pleine d'un profond enseignement. La dernière année nous a beaucoup appris. Nous connaissons mieux notre camp, nos forces, nous sommes devenus bien plus pauvres, mais en revanche, nous sommes mieux préparés. Il devient de jour en jour plus difficile de marcher d'accord avec nous — tout ce qui est faible, hésitant, fragile doit rester en arrière. Beaucoup d'hommes sincères et dévoués avaient travaillé à la révolution pendant toute leur vie, mais ils s'arrêtèrent, quand ils comprirent où elle allait : les uns nous abandonnent isolément par honte, d'autres forment bande à part — en attendant qu'un Cavaignac quelconque les guide à sa manière.....

Il y a deux ans, on pouvait faire le libéral à bon marché : il suffisait de discourir sur le progrès, sur la souveraineté du peuple, sur les sympathies démocratiques, de s'asseoir au centre gauche, d'effaroucher quelquefois les bourgeois par le souvenir de la Convention, de traquer les ministres par des questions impossibles et tout cela en restant défenseur non seulement du droit, mais encore de l'ordre existant.

Tout a changé depuis et l'on ne peut plus être sérieusement révolutionnaire avec deux, trois phrases, deux, trois discours, ni même par le noble souvenir des luttes passées et des barricades. Ni la bravoure personnelle, ni le caractère ne suffisent pour rendre l'homme révolutionnaire, s'il ne l'est comme le veut l'époque.

Les révolutionnaires du XVIIIe siècle étaient grands et forts, précisément parce qu'ils avaient bien compris leur rôle, et qu'une fois qu'ils l'eurent bien compris, ils continuèrent leur marche sans crainte et sans pitié. Etre aujourd'hui révolutionnaire de la Convention serait à peu près aussi impossible que l'eut été de se présenter comme huguenot à la Convention. Il suffisait au XVIIIe siècle d'être républicain pour être révolutionnaire, à présent, on peut être républicain en même temps que conservateur à outrance. Mais à notre époque le révolutionnaire doit être socialiste.

On n'est pas forcé d'être révolutionnaire, mais celui qui lève une fois le drapeau, qui se met volontairement dans les rangs, doit savoir que la *révolution oblige*, qu'on ne peut pas imposer à sa marche les limites du caprice.

Par bonheur la révolution et le conservatisme se sont tellement éloignés l'un de l'autre dans ces derniers temps qu'aucun colosse de Rhodes n'aurait pu tenir en même temps les pieds sur les deux rivages — position favorite des hommes *forts* tels que Lamartine. Le temps de l'électisme politique est passé, il faut opter entre les deux bords.

Le conservatisme et la réaction couvent dans l'âme

de celui qui veut conserver quelque chose des principes chrétiens, féodaux, romains ; les événements le démentiraient infailliblement. En effet, l'idée révolutionnaire de notre époque est *incompatible* avec l'organisation de l'Etat en Europe ; ils se conviennent l'un à l'autre aussi peu que les lois anglaises iraient au Japon ou le droit prussien à l'ancienne Grèce. Au fond les agitateurs purement politiques sont plus près de Guizot que de nous.

Tout en Europe se précipite avec une incroyable rapidité vers une révolution fondamentale ou vers un écroulement ; il n'y a pas un point sur lequel on puisse s'appuyer ; les traditions et les théories, la religion et la science, le nouveau et le vieux, tout brûle et tombe en cendres. Dans une seule année la France a usé jusqu'à la corde le rêve de la République politique et l'Allemagne, toutes les autres rêveries. — Mais où sont les limites ? Qui dira où finit la République politique, où commence la sociale ?

La République politique ne se continue pas dans la sociale, mais elle se transforme en elle ; la révolution sociale est l'accomplissement, la réalisation de la politique, et ce n'est pas la fusion des deux systèmes, c'est la voie naturelle de tout ce qui est vivant, de tout ce qui se meut et se développe. Où sont les limites entre les plantes et les animaux, entre la chimie et l'organisme ? La différence entre la rose et l'ours saute aux yeux, mais pénétrez dans le monde des zoophytes et des cryptogames, et vous verrez le point de contact du règne animal avec le règne végétal, que l'un touche l'autre par

des degrés imperceptibles..... Le socialisme prend la République pour une voie qu'il faut nécessairement parcourir ; la République politique, représentative est la transition entre la monarchie et le socialisme. La République a un idéal, des aspirations, mais elle n'est pas la réalité tant qu'elle se borne à la représentation de la souveraineté du peuple ; avec des conditions plus favorables elle peut être plus indépendante qu'une monarchie constitutionnelle, mais elle ne saurait être tout-à-fait libre, tant qu'elle n'acceptera pas les conséquences des faits historiques et sociaux. Du moment qu'elle les accepte, elle deviendra sociale — nom de convention qui désigne cette transition.

Ordinairement on pense que le but exclusif du socialisme est la solution de la question du capital, de la rente et du prix de travail, c'est-à-dire la suppression de l'antropophagie civilisée. Ce n'est pas tout-à-fait ainsi. Les questions économiques sont extrêmement importantes, mais elles ne forment qu'un côté du grand système qui tend aussi à l'abolition des abus de la propriété, à anéantir tout ce qu'il y a de monarchique, de religieux dans les tribunaux, dans le gouvernement, dans toute l'organisation sociale, et surtout dans la famille, au foyer domestique et dans la moralité de la vie privée.

La République qui conservera l'organisation et les mœurs monarchiques peut toujours redevenir monarchie ou, ce qui est encore pire, tomber sous le pouvoir despotique d'un intrigant ou d'un soldat heureux, sous l'autocratie d'une assemblée vénale et despotique, sous le joug d'un ministère corrupteur et de ses agents.

Pour désigner encore plus clairement en quoi consiste la différence entre la vraie République sociale et la République transitoire, représentative, montrons dans toute sa pureté, dans sa dernière expression l'idéal de l'organisation sociale auquel tend l'homme de nos jours, et l'on verra son immense différence avec cette éternelle monarchie, qui a usé les pinceaux de l'histoire.

Sous la monarchie, le peuple est gouverné, en République, il fait lui-même ses affaires. Le type de la monarchie, c'est le père s'inquiétant de ses enfants, le patron employant ses ouvriers, le tuteur défendant ses pupilles. Le type de la République, c'est la libre association de frères ayant une cause commune et un intérêt égal.

La monarchie doit être nécessairement fondée sur une autorité sacrée, inviolable, cette autorité va en descendant vers le peuple, communiquant à chaque échelon de la hiérarchie sociale une partie du pouvoir suprême. Je vois sur le front de chaque commissaire de police la trace du chrême dont est oint son monarque. La solennité et l'éclat sont indispensables à la monarchie ; la majestueuse représentation et la pourpre sont aussi nécessaires au monarque que la chasuble au prêtre. Le pouvoir monarchique doit se montrer partout, être toujours évident ; il doit rappeler constamment que l'individu n'est rien vis-à-vis de lui, qu'il est *sujet* et obligé de lui sacrifier sa meilleure part et surtout de se soumettre en tout et partout.

L'abolition de l'autorité est le commencement de la

République. Elle ne reconnaît que des hommes libres et autonomes ; l'autorité tue la liberté de l'intelligence.

La République n'a besoin d'aucun autre principe que de celui qui est inhérent à toute vie sociale : condition universelle et sans laquelle toute société devient impossible. Il y a des choses obligatoires, non parce que les hommes vivent en République, mais parce qu'ils vivent ensemble.

La République, qui exige plus que ces conditions indispensables cesse d'être République ou bien elle est encore en formation ; une telle République peut avoir de l'initiative dans l'administration, elle n'en aura pas vis-à-vis des hommes, et c'est là précisément le commencement de la monarchie. Voilà pourquoi dans les monarchies l'administration est si difficile, si compliquée, elle ne présente pas l'idée d'une activité sociale, mais elle est elle-même l'action ; elle supprime le bon sens et la volonté des sujets, considérés comme des mineurs et des idiots. Plus la personne, la commune, la ville, le département sont libres, moins le gouvernement a de besogne ; les trois quarts du travail qui pèse à présent sur le gouvernement se feront de soi-même, sans aucune participation d'une administration.

La monarchie est basée sur le dualisme. Le gouvernement ne doit, ne peut jamais tomber d'accord avec le peuple. Le gouvernement, c'est une providence, un sacerdoce, un esprit créateur ; le peuple n'est qu'une masse passive, qu'un troupeau docile au bon pasteur. La monarchie est théocratique, elle s'appuie sur le droit divin, elle a toujours soutenu la religion qui, en

Pour désigner encore plus clairement en quoi consiste la différence entre la vraie République sociale et la République transitoire, représentative, montrons dans toute sa pureté, dans sa dernière expression l'idéal de l'organisation sociale auquel tend l'homme de nos jours, et l'on verra son immense différence avec cette éternelle monarchie, qui a usé les pinceaux de l'histoire.

Sous la monarchie, le peuple est gouverné, en République, il fait lui-même ses affaires. Le type de la monarchie, c'est le père s'inquiétant de ses enfants, le patron employant ses ouvriers, le tuteur défendant ses pupilles. Le type de la République, c'est la libre association de frères ayant une cause commune et un intérêt égal.

La monarchie doit être nécessairement fondée sur une autorité sacrée, inviolable, cette autorité va en descendant vers le peuple, communiquant à chaque échelon de la hiérarchie sociale une partie du pouvoir suprême. Je vois sur le front de chaque commissaire de police la trace du chrême dont est oint son monarque. La solennité et l'éclat sont indispensables à la monarchie ; la majestueuse représentation et la pourpre sont aussi nécessaires au monarque que la chasuble au prêtre. Le pouvoir monarchique doit se montrer partout, être toujours évident ; il doit rappeler constamment que l'individu n'est rien vis-à-vis de lui, qu'il est *sujet* et obligé de lui sacrifier sa meilleure part et surtout de se soumettre en tout et partout.

L'abolition de l'autorité est le commencement de la

République. Elle ne reconnaît que des hommes libres et autonomes ; l'autorité tue la liberté de l'intelligence.

La République n'a besoin d'aucun autre principe que de celui qui est inhérent à toute vie sociale : condition universelle et sans laquelle toute société devient impossible. Il y a des choses obligatoires, non parce que les hommes vivent en République, mais parce qu'ils vivent ensemble.

La République, qui exige plus que ces conditions indispensables cesse d'être République ou bien elle est encore en formation ; une telle République peut avoir de l'initiative dans l'administration, elle n'en aura pas vis-à-vis des hommes, et c'est là précisément le commencement de la monarchie. Voilà pourquoi dans les monarchies l'administration est si difficile, si compliquée, elle ne présente pas l'idée d'une activité sociale, mais elle est elle-même l'action ; elle supprime le bon sens et la volonté des sujets, considérés comme des mineurs et des idiots. Plus la personne, la commune, la ville, le département sont libres, moins le gouvernement a de besogne ; les trois quarts du travail qui pèse à présent sur le gouvernement se feront de soi-même, sans aucune participation d'une administration.

La monarchie est basée sur le dualisme. Le gouvernement ne doit, ne peut jamais tomber d'accord avec le peuple. Le gouvernement, c'est une providence, un sacerdoce, un esprit créateur ; le peuple n'est qu'une masse passive, qu'un troupeau docile au bon pasteur. La monarchie est théocratique, elle s'appuie sur le droit divin, elle a toujours soutenu la religion qui, en

revanche, appuie toujours la monarchie. Sans Jehova ou Jupiter il n'y a pas de monarque ; le roi de la terre suppose le roi du ciel. Pourquoi les hommes ne se soumettraient-ils pas à un seul quand la nature, quand tout l'univers obéit à Dieu ?

Dans la monarchie comme dans la religion, il ne peut être question de moralité ; la soumission ôtant la responsabilité, supprime en même temps la moralité ; l'autorité nie la dignité humaine et l'indépendance, comme la foi nie la pensée. Dans la monarchie, le monarque seul a un caractère moral, parce qu'il est seul libre.

Le principe intérieur de la République—c'est l'ensemble harmonieux et non le dualisme ; elle n'a ni robes noires, ni laïques, ni hommes haut placés et bas placés—elle n'a rien au-dessus d'elle—l'homme est sa religion, c'est son Dieu et elle n'en a pas d'autre. C'est pour cela qu'elle suppose l'homme moral, c'est-à-dire capable de sociabilité. L'homme libre ne reçoit de commandements de personne, il est indépendant, comme tout autocrate. L'absence d'un ordre suprême pesant par l'autorité du fort est le commencement de la moralité de l'homme, de la responsabilité de ses actes.

Ici la moralité devient une forme naturelle de la volonté de l'homme, elle fond les désirs de l'homme avec le monde extérieur, la société. Elle n'a pas besoin de l'insolent doigt indicateur qui montre le chemin, qui menace et humilie. Sous ce rapport, la République ressemble à la nature. On cite souvent la soumission de la nature à ses lois, oubliant que dans la nature la

loi est inséparable des faits, qu'elle est elle-même une loi réalisée ; la loi comme abstraction n'existe que dans l'esprit humain.

Dans la nature tout est indépendant, détaché et forme un tout ; la nature ne cherche pas du tout à obéir aux lois ; au contraire, partout où elle peut, elle les saute ; on peut dire de la nature ce que Proudhon disait de l'histoire — c'est la révolution en permanence. Dans la nature comme dans la République, le gouvernement est caché, on ne le voit pas, le gouvernement est l'ensemble, il n'existe pas à part, continuellement il s'agglomère et se disperse.

L'idée du gouvernement séparé du peuple, se tenant au-dessus de lui, ayant pour vocation de le guider, c'est l'idée de l'esprit organisant la matière grossière ; c'est Jéhova, c'est le roi, le symbole de la providence sur terre, c'est précisément ce que repousse la République.

La République n'est pas une école, un symbole, elle n'a pas besoin de se faire représenter par le gouvernement, ce n'est pas nécessaire à la raison, son existence et ses actes ne la représentent pas, mais témoignent de sa présence. La pensée de transporter sa souveraineté aux délégués est une pensée monarchique et mensongère. L'homme libre ne se désiste pas plus de sa souveraineté que de sa respiration, il ne peut être non plus esclave de son vôte. La représentation est aussi une monarchie, une monarchie hypocrite. Dans la République, il y a des chargés d'affaire, des délégués, ils sont indispensables pour des raisons de distance, d'occupations, etc. Mais leur réunion ne peut pas présenter un

pouvoir suprême, ils accomplissent la volonté des électeurs, ils ne peuvent être au-dessus du peuple, il n'y a rien au-dessus de la tête de l'homme libre, pas même une loi pétrifiée, gardée par les lévites noirs du parquet et les kchatrias bigarrés des casernes.

Le gouvernement, en République, c'est le bureau national, la chancellerie des affaires publiques, le greffe de la volonté du peuple, l'ordre policier, l'administration...

La monarchie ne peut pas exister sans une forte centralisation, la République n'en a pas du tout besoin, l'unité républicaine est basée sur l'avantage commun, sur le développement général, sur l'unité de race, sur les mœurs, sur le sang — et si ces bases lui manquent, il n'y a aucune nécessité dans l'unité artificielle, dans la centralisation contre nature. Les parties, fortuitement réunies peuvent se dissoudre, entrer dans d'autres combinaisons qui auraient avec elles plus d'affinité ou rester indépendantes. Toutes les unions artificielles ne mènent à rien, elles répondent seulement aux exigences du moment. La Prusse et l'Autriche forment-elles réellement des nations, des unités?

Nous craignons la liberté, parce que nous craignons les hommes, nous les prenons pour bien plus mauvais qu'ils ne sont, c'est la monarchie qui nous a habitués à ce point de vue. Nous dormons tranquillement en pensant qu'il y a un gouvernement fort, c'est-à-dire, un pouvoir qui, appuyé sur ses bayonnettes, peut nous jeter en prison, nous fusiller, nous déporter ; la pensée de ce pouvoir aurait dû au contraire nous priver de repos et de sommeil.

L'homme est un « animal sociable » par excellence, comme disait Aristote. La sociabilité ne lui pèse pas.

Nous savons comment nos paysans agissent dans la commune, comment les ouvriers conduisent leurs associations, leurs affaires ne vont jamais jusqu'à la police, parce que tout se fait simplement, sans plumes, sans procès verbal, sans employés, sans commissaires de police.

Il faut avoir une certaine confiance dans les hommes, ne pas exiger d'eux l'impossible ni l'absurde, ni des vertus tendues, ni le dévouement surnaturel — alors ils aimeront et ne feront aucun mal. La monarchie est intéressée à nier le bon sens aux hommes ; reconnaître la majorité au peuple, c'est renoncer au trône.

Si vous pensez qu'il y a un peu de vérité dans ce que je viens de dire, alors, je vous le demande, la République extérieure peut-elle suppléer à son sens intérieur, sans se transformer en cette République *intérieure*, réelle qu'on nomme sociale ?

Il y a un mois, aux séances de la banque de Proudhon, des paroles remarquables furent prononcées ; elles étaient d'autant plus graves qu'elles ne venaient ni d'un jeune homme, ni d'un Français offensé par la réaction, mais d'un citoyen calme des Etats-Unis de l'Amérique du Nord :

« Je suis citoyen, dit Breusben, d'une République qui existe dans les conditions les plus brillantes depuis plus de soixante-dix ans ; mais je vous le dirai franchement, parce que vous avez besoin de le savoir, la République ne vous soulagera pas (il parlait aux ou-

vriers). Tout ce que la République politique peut donner, elle l'a donné en Amérique, mais elle est impuissante à réaliser l'existence sociale à laquelle l'homme contemporain aspire ».

Convenons, une fois pour toutes que la République est un commencement inévitable de l'affranchissement des peuples, c'est le premier pas, sans lequel il ne peut y en avoir un second. Quelque bien organisée que soit une monarchie, elle limite et resserre le cercle du développement ; donc, quand il s'agit de la République, personne ne la compare à la monarchie ; elle a sur la monarchie l'avantage du changement, par conséquent des espérances ; l'élément du mouvement est inhérent à sa nature. La République est simplement plus convenable que la monarchie ; le pouvoir, en République, tout en restant tyrannique perd l'onction sacrée, le caractère enivrant du pouvoir suprême, de la majesté césarienne qui émoussent le courage de l'homme, en affaiblissant son intelligence. Après avoir repoussé toute comparaison avec la monarchie, comme humiliante pour la République et pour la dignité humaine, nous devons cependant savoir que par lui-même le mot « République » est très vague, très élastique ; en disant « République » nous disons seulement : négation du pouvoir héréditaire et participation du peuple aux affaires publiques. Une telle République existe précisément à présent en France, elle a affranchi l'Etat de la dynastie orléanienne, mais elle n'a pas affranchi l'individu de l'Etat, au contraire, elle a laissé l'individu faible et impuissant devant le spectre de la représenta-

tion, revêtu de la pourpre royale. Elle peut devenir plus supportable, tout en restant dans le même principe monarchique ; mais ne peut aller jusqu'à « la vraie égalité, jusqu'à la liberté », comme disait Breusben. Tout ce que pourrait donner une République constitutionnelle dans son développement le plus intelligent, tout s'est réalisé de l'autre côté de l'Océan. Les Etats-Unis de l'Amérique du Nord forment un état viril, sain, intelligent, quoiqu'en disent les âmes romantiques auxquelles répugne tout ce qui est sain et fort. La République politique à laquelle tendait le libéralisme du XVIII[e] siècle est installée là-bas, les droits dont les Français ont tant parlé y sont acquis. Vous pouvez être blessé aux Etats-Unis par l'opinion publique, par le genre de vie, mais non par le pouvoir ; là on n'a jamais envisagé le gouvernement comme sacré, là il n'y a presque pas de bureaucratie, ce fléau noirci d'encre dont se vantait ces jours-ci encore le roi de Prusse, en état d'ivresse ; là, il n'y a point d'espion, point de militairomanie, ni de caporalisme, ni de chauvinisme, là on ne comprend pas ce qu'est l'oppression de la presse, et, avec tout cela, un citoyen des Etats-Unis dit aux ouvriers : « La République, fondée sur les bases actuelles, n'a pas le moyen de vous aider, il y a ici des limites qu'elle ne peut dépasser ».

Au XVIII[e] siècle la République était une croyance ardente, une religion, son nom seul était toute une révolution. En 92 la République, comme jadis le paradis, apparut à l'horizon comme l'ère lumineuse et solennelle de l'affranchissement. Sans doute, ni le paradis ni

la République rêvée ne pouvaient se réaliser; cet affranchissement d'une partie des chaînes du passé consistait dans l'établissement même de l'Eglise et dans la ruine du trône ; mais, bientôt les hommes se sont heurtés à des écueils.

Avant de poser la tête sur le billot, Babeuf dit à la France que sa révolution n'était que le commencement, l'avant-coureur d'une autre qui ne touchera pas seulement les formes, mais le fond, la moelle des os des sociétés civiles. On ne le comprit pas et, en effet, ce n'était pas le temps de le comprendre ; les forces, développées par le premier affranchissement, étaient si grandes encore que leur élan faillit briser la vieille Europe toute entière et que vingt années de guerres continuelles purent à peine faire rentrer le fleuve débordé dans son ancien lit.

Depuis l'époque napoléonienne il s'est passé des siècles — la folie de Babeuf, la folie de Saint-Simon et de Fourier devinrent à leur tour des dogmes.

La révolution du 24 février était réellement une révolution sociale; mais les hommes arriérés, obtus et mal intentionnés la rétrécirent en une révolution politique ; elle fut pâle, parce qu'elle était au-dessous des circonstances, parce qu'elle était une copie, et non un original. Voilà pourquoi les traditions de la première révolution, quoique vingt fois lues, nous coupent la respiration, pourquoi dans la pensée de chacun de nous les figures, les événements, les paroles, la prise de la Bastille, la réponse de Mirabeau, le 10 août, Danton, Robespierre et tous les géants de la guerre et de la tri-

bune se sont gravés profondément dans notre mémoire. Vous ne pourrez vous empêcher de sourire si, à côté de ces hommes, vous mettez les individualités effacées, pâles, modérées de Lamartine et compagnie. Ne pensez pas que l'éloignement seul donne aux autres leur grandeur; dans cent ans les premiers acteurs de 48 seront plus oubliés que les doublures de 93; tandis que Santerre et Excelman vivront pour la postérité la plus reculée, les noms des grands hommes de la révolution de l'année passée resteront à peine dans le souvenir de quelque compilateur. Les événements sont grands quand ils coïncident avec l'aspiration suprême du siècle; alors les hommes sacrifient à la réalisation toute leur force; ils font tout ce qu'il est possible de faire. Les apôtres et les jacobins croyaient sincèrement sauver le monde, et c'est pour cela qu'effectivement ils le sauvèrent. A un point de vue absolu, sans doute ils avaient tort, ils se trompaient sur la valeur de leurs actes; mais ces erreurs se trouvent toujours dans ce qui est grand, dans ce qui porte le cachet du génie. Voilà pourpuoi il vaut mieux, pour être un premier acteur dans l'histoire, quelque peu de monomanie, plutôt que de l'impartialité; les hommes qui se sont emparés du pouvoir après le 23 février, certes n'étaient pas des fous, ils méritent des éloges pour leur modération et leur prudence, mais on ne donne pas de couronnes de laurier pour de telles qualités.

La proclamation de la République était indispensable. Le socialisme posait, exigeait la République comme un degré civil inévitable et allait plus loin dans la cri-

tique, dans la négation de ce qui existe, dans la foi de l'avenir, de l'humanité ; sa protestation était une prophétie. Accuser le socialisme de n'avoir pas assez élaboré ses opinions ni développé son enseignement et de vouloir pourtant les réaliser, c'est une injustice ; les révolutions sociales ne sont jamais prêtes avant la lutte, elles commencent par la négation de ce qui est vieilli ; la lutte est la mise au monde des idées sociales abstraites, elle les rend vivantes par des lois empruntées à des idées théoriques : les utopies seules sont élaborées et toutes prêtes, par exemple la République de Platon, l'Atlantide de Thomas Moorus, le royaume céleste des chrétiens. L'Eglise n'était pas du tout prête dans l'Evangile, elle s'est développée par le temps, la lutte, les conciles. Tant que le socialisme a été une idée théorique, il posait des problèmes définitifs (phalanstère), il inventait des formes et des costumes ; dès qu'il commença à se réaliser, Saint-Simon et Fourier s'éclipsèrent, alors le socialisme du communisme apparut, c'est-à-dire la lutte à mort, le socialisme de Proudhon, qui a dit lui-même dernièrement qu'il n'est pas un système, mais qu'il est la critique et la négation.

Pourquoi, disent bien des hommes très consciencieux, le socialisme a-t-il compliqué la question? il fallait laisser la République se consolider, et puis commencer la propagande du socialisme ; il a effrayé beaucoup de gens qui, à cause de lui, se sont éloignés de la République ; d'un autre côté, les ouvriers ne veulent pas se battre seulement pour la République. On peut être un homme consciencieux en même temps qu'un mauvais

historien et un pire psycologiste. Quand une pensée neuve et grande apparaît et qu'elle frappe les intelligences les plus fortes de l'époque, on ne peut ni la supprimer, ni même l'entraîner ; les masses semblent la pressentir ; une parole qui, dans tout autre moment, aurait passé inaperçue, inquiète et agite ; qui peut dire en effet aux masses ce que Hamlet se dit à lui-même : « Cœur, attends, ne bats pas — j'attendrai ce que dira Horace ». La pensée n'est-elle pas un fait comme tous les autres ? n'a-t-elle pas son éclosion inévitable et son immuable développement ? Le socialisme devait lever son drapeau au premier appel de la République et témoigner de son existence ; trompé, et par le gouvernement de 48 et par l'Assemblée, il exigea, d'abord par la parole, ensuite par les barricades l'accomplissement des promesses. On lui répondit par une canonnade de quatre jours ; il fut vaincu et voyez, la République ne peut plus se maintenir, la conservation d'une telle République est sans intérêt pour le peuple. Cette République par elle-même n'a pas de pensée nouvelle ; cherchez-la dans la constitution de 48, dans les séances de l'Assemblée, dans les journaux non socialistes ?.... Je ne connais rien de plus piteux que la position de la *Réforme*.

« Les prophéties de sa jeunesse se sont réalisées » — et elle n'a rien à dire..... Là bas au loin il y a lutte, doute, travail de l'avenir, mais ici, à la Chambre, dans le gouvernement, dans la presse, on rumine les mêmes vieux aliments pour la centième fois. Proudhon, Pierre Leroux, Considérant ne servent pas d'exemple, car on

ne les écoute pas, ils sont comme des étrangers à la Chambre, leurs paroles ne provoquent que des cris d'indignation.

« Mais la République aurait dû organiser la liberté». Qu'est-ce que la liberté, messieurs de la Montagne ? — N'est-ce pas cette liberté qui, sur la proposition de Pascal Duprat, a livré Paris à l'état de siège ? Non, le temps du parti bonasse-libéral et des honnêtes républicains politiques est passé, ils n'ont rien à dire, rien à faire, leur République ne peut pas tenir, elle est dépassée, le peuple ne la reconnait pas.

L'ouvrier, combattant avec désespoir le 24 février, attendait autre chose. Ce fut une espèce de journée des dupes. Dès que l'ivresse du triomphe fut passée, tous se réveillèrent surpris, effrayés ; les hommes qui n'avaient pas voulu renverser le trône, se souvinrent qu'ils l'avaient renversé ; les hommes qui souhaitaient la République politique, se souvinrent qu'ils avaient publiquement balbutié le mot socialisme ; les républicains rouges étaient furieux d'avoir laissé échapper le pouvoir de leurs mains, d'avoir admis un gouvernement faible et rétrograde ; les ouvriers pleuraient sur leur drapeau, outragé par Lamartine, pour complaire aux bourgeois. En un mot, personne ne vit la réalisation de son idée, personne n'était satisfait, les uns se rappelant avec dépit ce qu'ils avaient fait, les autres voyant avec honte où ils s'étaient arrêtés. La confusion des idées en vint au point qu'aux journées de juin les ennemis tombaient avec acharnement les uns sur les autres, au cri répété des deux côtés de : Vive la Répu-

blique ! — c'était une terrible preuve que le mot de République ne pouvait arrêter le conflit.

Le gouvernement provisoire eut dû le comprendre avant cette tuerie, mais, privé d'énergie et d'initiative, il ressemblait non à un dictateur, mais à un homme timoré qui aurait trouvé une couronne et la tient en mains, demandant à chaque passant si ce n'est pas lui qui l'a laissée tomber et s'il n'a pas de titres pour la reprendre. C'était honnête, mais très absurde. Pendant deux mois la réaction n'en croyait pas ses yeux, les hommes de bourse et d'intrigues étaient vaincus par la naïveté de Lamartine, ils ne pouvaient comprendre comment, ayant un tel pouvoir en mains, il ne sût l'employer à rien. Quand ils se furent convaincus que ce pouvoir était employé uniquement à tarir la source qui l'alimentait, alors étouffant un rire intérieur, ils crièrent le 4 mars plus fort que personne : Vive la République ! Hommes pratiques, ils comprirent que ce n'est pas la peine de faire du bruit pour une dynastie ou pour une autre, et qu'avec une pareille République la domination de la bourgeoisie était encore sauvée.

LETTRE XII.

Sei Repubblica tu, Gallica greggia... ?

Alfieri (Misogallo).

Nice, 10 Juillet 1850.

Enfin me voilà de nouveau à Nice, à Nice chaude, parfumée, calme et tout-à-fait déserte pour le présent; il y a deux ans et demi je l'ai à peine remarquée. Alors je cherchais encore les hommes, les grands centres de mouvement, d'activité, bien des choses étaient nouvelles pour moi, me préoccupaient. Plein d'indignation, je me réconciliais encore; plein de doute, je trouvais encore des espérances dans mon âme et je me hâtais d'abandonner la petite ville, ayant à peine jeté un regard distrait sur ses beaux environs. L'écho solennel du réveil italien parcourait alors toute la péninsule — j'avais hâte d'être à Rome.

C'était à la fin de 1847.... et maintenant je viens à Nice, comme le pigeon voyageur,(*) fatigué, la tête

(*) Voir fable des Deux Pigeons.

penchée, demandant seulement du repos à sa calme solitude, fuyant l'activité bruyante et stérile des grandes villes.

J'ai longtemps hésité, où m'abriter, où chercher le repos ; j'ai choisi Nice, non-seulement pour son air doux, pour sa mer, mais encore parce qu'elle n'a aucune signification, ni politique, ni scientifique, ni même artistique. J'avais moins de répugnance pour Nice que pour tout autre endroit, et j'en suis content. C'est le paisible monastère où je m'éloigne du monde, tant que nous n'avons pas besoin l'un de l'autre. Je crie au monde : adieu. Il m'a assez tourmenté, je ne lui en veux pas, il n'est pas coupable, mais je n'ai plus ni force, ni désir de partager ses jeux cruels, son insipide repos.

Il ne s'en suit pas que j'aie pris l'habit d'ermite, que j'aie fait un vœu. J'ai dépassé l'âge, et la race humaine l'a dépassé aussi, où de telles inepties étaient en vogue ; je ne me crois pas en droit d'enchaîner mon avenir..... non, j'ai agi plus simplement, je me suis mis à l'écart pendant la tourmente, ne voyant aucun moyen de l'arrêter.

Il y avait de quoi fuir dans les bois, sans les mesures de Baroche et de Carlier. Je suis saisi d'ennui et de frayeur quand je pense à la vie que j'ai menée dans les derniers temps à Paris. Je m'en souviens comme d'une récente opération chirurgicale, et je crois sentir encore l'approche du bistouri. Du matin au soir tous les côtés de l'âme étaient grossièrement outragés. Un seul coup d'œil sur les journaux et sur les discussions de l'Assemblée empoisonnait la journée entière.

Non, ce n'est ni le royalisme ni le conservatisme qui a conduit ces gens là à cet abaissement du sens moral, de la dignité humaine. Tout au contraire, ces hommes ont amené le royalisme et le conservatisme à ce cynisme éhonté. Le royalisme est une espèce de religion politique qui n'exclut ni la bravoure, ni la noblesse; sa faute est dans sa médiocrité et dans son inactualité ; le conservatisme est une théorie politique, un mode vieilli de la pensée, mais qui n'est pas privé du sentiment de la honte, de l'honneur. Ni Stafford, ni Malesherbe, ni les tories anglais ne ressemblaient en rien aux orléanistes et aux messieurs de l'Elysée Bourbon d'aujourd'hui.

Les députés, hommes de lettres, journalistes « du grand parti de l'ordre » se sont si bien mêlés avec les vils instruments du pouvoir, qui ne s'offensent ni des injures ni même des coups, qu'on ne sait plus si l'on a affaire à un homme ou à un mouchard.

La majorité de la Chambre et les journaux conservateurs sont de fidèles organes, non du royalisme, mais de cette génération de Français qui, née sous le joug des casernes de l'empire, s'est épanouie dans toute sa beauté à l'ombre du roi-citoyen. Elle ne croit pas au christianisme ni au droit divin, mais elle connaît le danger de la liberté, mais elle veut jouir de ses richesses, ne fût-ce que dix ans encore. Voilà pourquoi les journalistes de l'ordre représentent les délateurs comme les anges-gardiens de l'ordre et les sauveurs de la société. Un de ces satellites de l'ordre se défendait naïvement dans sa brochure d'avoir été à la chasse aux révolu-

tionnaires ; et le critique, qui en fait l'éloge, conseille de prendre des faux et des fourches et d'aller massacrer les socialistes dans les maisons et dans les champs. En même temps un organe mieux élevé, le *Journal des Débats*, s'émeut des services dévoués du corps des gendarmes, et l'Assemblée nationale décerne le nom d'Agamemnon à l'empereur Nicolas et l'invite avec passion à marcher sur l'Europe.

Les défenseurs de l'ordre semblent, avec une chaleur fiévreuse et maladive mendier le despotisme le plus grossier, pourvu que le pouvoir garantisse l'inviolabilité du gain. Pour cela ils ont tendu la main à tous les gouvernements ennemis de la France ; pour cela ils ont donné leurs enfants à élever aux jésuites, quoiqu'ils les détestent eux-mêmes ; pour cela, ils sont arrivés à un tel héroïsme de lâcheté qu'ils se vantent publiquement des délations, comme leurs sœurs publiques se vantent de leurs désordres.

La civilisation n'oblige à rien les conservateurs français ; avec leur semblant de moralité, avec leurs phrases de rhétorique, d'une politesse stéréotypée, ils sont féroces et impitoyables, ils ne connaissent pas le repentir. Les Français aiment en général à opprimer. Vous savez comment ils ont « affranchi » l'Italie dans le siècle passé et quelle haine ils ont excitée contre eux en Espagne — mais ce n'est rien comparé à ce qu'ils sont chez eux pendant la guerre civile ; ici ils deviennent des bêtes féroces, des bouchers de la Sainte-Barthélemy, des septembriseurs, des mitrailleurs des journées de juin.

J'écoutais les débats sur la déportation avec un effroi mêlé à un sentiment de curiosité, pareil à celui que nous éprouvons en voyant comment on nourrit l'hyène ou comment le boa constrictor avale des lapins vivants.

Ne pensez pas que je veuille parler de l'absurdité de condamner des hommes à la prison perpétuelle pour des actes commis quelques jours après une révolution, quand les esprits étaient encore excités et que les institutions n'étaient pas encore établies. Je sais comment les hommes jugent et condamnent leurs ennemis. Mais ce qui est inouï, c'est que l'Assemblée, composée de 700 membres, retourne au bout de deux ans aux casemates où languissent ses adversaires, pour aggraver leur châtiment.

Avant tout il faut savoir ce que sont les prisons en France. Ce n'est que la permission de se voir entre prisonniers et de se promener ensemble qui rend les prisons françaises plus supportables que celles de Spielberg, de Spandeau ou de Bobrouick. Dans la prison centrale de Clervau les hommes mouraient de faim, à Mont-Saint-Michel, à Doulanse, à Belle-Ile, pour des fautes insignifiantes on jette les prisonniers, les mains liées, dans un trou sans fenêtres; le célèbre Blanqui fut, dit-on, battu en prison. Le fameux château de Chillon, bâti par les ducs de Savoie au moyen âge, au bord du lac de Genève, semblerait une salle de danse, comparé au château d'Iff, près de Marseille, où l'on tenait les insurgés de juin. Mais si les prisons françaises valent celle du Spielberg, Noukahiva, lieu

de déportation des Français, surpasse de beaucoup la Sibérie. En Sibérie, le climat est atroce, mais non mortel ; les déportés (colonisés) qui ne sont pas envoyés aux travaux forcés, ne sont pas obligés au travail en tâche, comme cela se pratique dans les colonies pénitencières de la France en Algérie.

Mais les ministres et les représentants n'eurent pas assez de Noukahiva, ils imaginèrent de construire une Bastille équatoriale sur cet îlot marécageux, brûlé par un soleil tropical et couvert de nuées de moustiques.

Ce n'est pas tout, contrairement au bon sens et aux idées les plus élémentaires du code pénal, ils avaient envie de soumettre à cette loi tous les hommes condamnés précédemment.

Quand un reste de conscience força Odillon Barrot de s'opposer à cette inqualifiable absurdité, quand le repentir du sang versé en juin, appela Lamoricière à la tribune pour proposer un fort comme prison, c'est alors qu'il fallait entendre ces Procus de l'ordre, ces cannibales de la religion, ces chacals de la vertu et de la vie de famille ! Pendant le vote des hurlements haineux de bêtes féroces s'échappaient de la poitrine de ces vieillards insensibles, de ces avocats sans cœur. Ayant perdu deux points, ils se saisirent du troisième avec fureur et le maintinrent. Les familles n'ont pas le droit d'être déportées, le condamné doit l'implorer comme une grâce ; le ministre a le droit de refuser. « Les condamnés politiques, les ennemis de la société n'ont pas de famille » dit un des orateurs.

Comment la langue humaine a-t-elle osé le dire pu-

bliquement, comment peut-on s'élever à cette poésie de l'insensibilité dans un pays où tous les partis ont passé successivement par la prison? c'est un mystère de l'éducation française....

Et tout cela se fait pour la défense de la société, de la religion, de la famille!

Quelle société que celle qui est défendue par de tels moyens! La société, la religion, la famille défendues par Thiers!

Sancte Thiers salvator mundi, redemptor usuriæ et defensor proprietatis — ora pro nobis!

Pauvre Jésus-Christ, à quelle crise tu es arrivé, Thiers devient ton rival!

Et cependant Thiers est bien le vrai représentant de la majorité contemporaine, à l'air insolent, mais à l'allure humble dans l'action, qui, tout en faisant de l'esprit et en riant aux éclats, déporte, enchaîne, a pour unique Dieu le capital et n'en connaît point d'autre. Qui pourrait mieux représenter le parti de l'ordre que Thiers, le gamin à cheveux blancs, le bavard, le libéral couvert du sang de Lyon, le libre penseur qui a dicté les lois de septembre? L'extérieur même de Thiers, vieillard de petite taille, avec un ventre arrondi, sur de minces jambes, avec l'air d'un Figaro, exprime d'une manière typique la bourgeoisie française.

Élevez-lui une statue, avec des lunettes et en habit rond et mettez-la sur la colonne de juin, afin qu'elle échange des œillades avec son empereur de la place Vendôme.

Napoléon et Thiers, l'époque héroïque de la bourgeoisie ascendante et l'époque de son lourd triomphe!

..... Tout cela est triste, me disaient les démocrates, atteints de l'espérance chronique et de l'optimisme enraciné, « mais il ne faut pas prendre un arrêt momentané pour quelque chose de trop sérieux. Notre victoire est proche, les fous veulent toucher au suffrage universel...., pour son vote le peuple se lèvera comme un seul homme. »

On enleva le suffrage universel, pas un homme ne bougea, le peuple resta « dans ce repos solennel et majestueux, » dont on lui a tant parlé et où l'homme s'arrête quand on l'a dévalisé, et qu'il est content encore de n'être pas égorgé. — Etrange lutte où toujours le même est battu, nous connaissons son existence seulement par ses cris de détresse ; ce n'est pas une lutte, c'est une victoire. Mais les démocrates qui espèrent la résurrection des morts ne perdent pas courage. « C'est à présent, disent-ils, que le gouvernement se cassera le cou. » Sans doute, un jour le gouvernement s'écroulera, tout a une fin, surtout en France..... Mais vous, que faites-vous là? Le peuple n'est pas pour le gouvernement, mais il n'est pas non plus pour vous.

Le peuple n'est pas avec vous, parce que dans votre liberté, il ne trouve pas la sienne, parce que votre lutte est la lutte de deux formes gouvernementales — ce n'est pas sa lutte à lui..... vous vous imaginez avoir agi quand vous avez prononcé une parole, mais le peuple est indifférent aux phrases; le peuple n'est pas avec

vous, mais c'est vous qui devriez être avec lui. Vous devez étudier ses aspirations, ses désirs, ce n'est pas à lui à donner son sang pour vos essais théoriques, pour votre cours de révolution expérimentale. Vous voyez qu'on ne peut marcher plus loin par l'ancienne voie..... si vous ne voulez pas d'une nouvelle, si vous ne pouvez vous transformer, avouez franchement que vous êtes un passé et terminez en paix votre existence, comme une curiosité historique, comme un échantillon d'une autre époque, sans vous efforcer de troubler le monde après votre mort comme le font les légitimistes, les jésuites, les piétistes.

Ils nommaient cela irritation, désespoir, ils trouvaient que c'était grand de persister dans son rôle et de tenir quand même, et cependant il était clair qu'il n'y avait plus de place où tenir bon.....

..... Il est difficile de se représenter de loin ce qui se fait à Paris. Il n'y a plus même de ces mesquines garanties données par le code civil. La terreur, se cachant dans un coin, écoutant aux portes, s'est appesantie sur tout comme un brouillard. Tout misérable qui invente sur votre compte quelque absurdité politique, peut compter que le lendemain de sa dénonciation un commissaire de police se présentera chez vous avec deux agents pour visiter vos papiers. Les secrets de famille, les correspondances intimes, tout est feuilleté par les alguasils de l'inquisition laïque, la moitié de vos papiers est emportée et ne vous sera jamais rendue. Les hommes qui ont ou qui avaient quelque valeur politique, ne couchent pas chez eux, cachent leurs papiers,

se munissent de passeports tout visés. Ils craignent les concierges, les commissionnaires, les trois quarts de leurs connaissances ; les lettres viennent perlustrées, aux coins des rues se promènent constamment des hommes à mines suspectes, en habits bourgeois qui ne semblent pas faits à leur taille, en chapeaux râpés, à l'allure militaire ignoble et une grosse canne à la main. Ils suivent des yeux les passants et les transmettent à leurs camarades.

Le soir, des bandes d'espions vont à la chasse des journaux dont la vente est prohibée ; à force de ruse ils se font donner un numéro de l'*Evénement*, alors les sergents de ville, placés en embuscade, se jettent sur la pauvre boutique ou la table, gagne pain de quelque vieille femme et de sa famille. Les sergents saisissent la vieille, elle pleure, on la rudoie, on l'injurie et on l'emmène devant le préfet, en même temps qu'un garçon de huit ans qui n'a rien mangé depuis la veille et qui a vendu en cachette un numéro de l'*Estafette*. Les passants voient tout et continuent leur route, n'osant pas élever la voix. On se croirait à Pétersbourg ou à Varsovie.

Dans cette tyrannie sans tyran, il y a quelque chose d'encore plus révoltant que dans un pouvoir monarchique. Là on sait qui haïr, mais ici c'est une société anonyme d'escrocs politiques et de joueurs de bourse, s'appuyant sur la corruption sociale, sur la sympathie des bourgeois, forte des poignets de la police et des condottières de l'armée ; elle étouffe sans entraînement, opprime sans foi, par amour de l'argent, par peur et

reste insaisissable. Cette compagnie a pour chef un commissaire de police centrale, qui a reçu six millions de voix en mémoire de ce que son oncle a opprimé ce même peuple pendant seize ans et a jonché les plaines de toute l'Europe de cadavres français, afin de rendre possible la restauration des Bourbons !

Qui est-il lui-même ? — J'ai eu beau observer son air taciturne, son nez colossal, ses yeux troubles et gonflés, ses traits affaissés..... je n'ai pu lui trouver que des qualités négatives, mais c'est pour cela précisément qu'il sera le grand homme de l'actualité.

Il appartient à notre siècle de produire de ces nullités effacées, sans caractère, comme Pie IX, le roi de Prusse, Louis-Napoléon et leur doyen d'âge, l'empereur d'Autriche démissionné.

..... En franchissant la frontière de la France, les côtés noirs de ce pays me sont revenus encore une fois à la mémoire.

En allant d'Avignon à Marseille, je pris par hasard le livre d'un des voyageurs; après avoir lu une vingtaine de pages, je m'arrêtai. Certes je ne suis pas une femme nerveuse, j'ai assez lu et assez vu pour savoir d'avance qu'il n'y a pas de férocité, de crime dont les hommes soient incapables ; mais, sans exagération, sans phrase, très ému je posai le livre. C'était un nouveau récit de la terreur blanche en 1815.

A Marseille, les royalistes tuèrent, massacrèrent tous les mameluks avec leurs femmes et leurs enfants. Ailleurs, les catholiques fondirent sur les protestants à leur sortie de l'église, ils en massacrèrent une partie,

et après avoir mis à nu leurs filles, ils les traînèrent par les rues..... et tout cela se faisait sous les auspices des comités centraux, en rapport alors avec le comte d'Artois et recevant leurs ordres du pavillon de Marsan.

Mais, dira-t-on, les jacobins agirent-ils mieux dans les départements ? Non, ils n'agirent pas mieux ; ce n'est pas une consolation, au contraire, c'est ce qui pousse au désespoir, c'est la preuve irrécusable que les Français sont sanguinaires. De quelque côté que soit la victoire, « laissez toute espérance », ils sont impitoyables, ils ne sont pas généreux, ils applaudissent à chaque succès, à chaque mesure sanguinaire, ils vont toujours plus loin que le gouvernement lui-même.

Schiavi or siam, si ; ma schiavi almen frementi,
Non quali, o Galli, e il fosti e il siete vui,
Schiavi, al poter qual ch'ei pur sia, plaudenti.

Alfieri.

Marseille est une des villes les plus désagréables, les plus prosaïques du midi. En été, le mistral vous jette par terre et vous étouffe de poussière, la chaleur est insupportable, des émanations fétides s'élèvent de l'eau stagnante du port. J'avais un vif désir de partir au plus vite, surtout après ma lecture..... il me semblait toujours que je rencontrais dans les rues les acteurs de ces scènes révoltantes — voici ce mendiant à l'air sauvage, à coup sûr il aura été de maison en maison tuer les bonapartistes ; ce tailleur à l'air sale, borgne, avec un front bas aura probablement massacré les mamelouks et peut-être tuera-t-il con amore les socialistes au nom de l'ordre, de la famille et de la religion.

Quand j'eus dépassé le pont du Var et que le carabinier piémontais se mit à inscrire mon passeport, je me sentis soulagé. Je rougis pour la France et pour moi, mais je l'avoue, j'ai respiré plus librement, comme jadis après avoir franchi la frontière russe. Enfin me voilà hors de cette torture morale, de cette continuelle excitation, de cette indignation. De ce côté je serai un étranger pour tout le monde, je ne connais personne, je ne partage pas leurs intérêts, je n'ai rien à faire avec eux, ni eux avec moi. Ici je puis être négativement indépendant, ici je puis me reposer..... tant que la sainte Hermandade de la police universelle n'aura pas commencé sa croisade en Piémont.

Le carabinier me remit le passeport, avec cette inscription : « visto da R. carab. al Ponte Varole il 23 Gunio ». Je quittai donc la France au terrible anniversaire du 23 juin. Je regardai à ma montre, il était quatre heures trois quarts. Il y a deux ans, à cette heure, une lutte terrible, suprême se préparait. Je me tenais sous la pluie, adossé à une maison et je regardais faire une énorme barricade à la place Maubert — mon cœur battait violemment, je pensai — to be or not to be.....

Not to be fut la décision du sort. La révolution fut vaincue. L'autorité triompha de la liberté ; la question qui agitait l'Europe depuis 1789 fut résolue négativement. La honte de la prise de la Bastille est lavée par le canonnade qui eut lieu à la même place, et cette fois c'est le faubourg Saint-Antoine qui est pris. Après les journées de juin il restait à faire les répressions par-

tielles, à profiter de la victoire, à poser hardiment ses conséquences. Le principal était fait, la République de 1848 défendit le principe monarchique et confondit toutes les idées.

La révolution ne fut pas vaincue à Vienne, à Berlin, elle fut vaincue à Paris ; elle ne fut vaincue ni par l'Angleterre, ni par la Russie, ni par les émigrés, ni par les Bourbons, mais par les républicains au nom de *l'ordre*, de cet ordre qui finit par l'élection de Louis-Napoléon, par la prise de Rome, par l'état de siège, par l'anéantissement de toutes les libertés et de tous les droits. Eh bien vive l'ordre ! Le sang de juin sera un nouveau chrème pour tous les rois, pour toutes les puissances !..

Après la mitraillade des rues de Paris, depuis la trahison contre les insurgés de juin, après les fusillades en gros, les déportations sans jugement, non-seulement l'ère glorieuse de l'ordre commence, mais encore tout le caractère de l'agonie de la vieille Europe commence à se préciser. Elle mourra par l'esclavage, le statu quo, par la maladie bysantine..... elle aurait du mourir par la liberté, mais elle s'est montrée indigne de cette mort. Un jour un cosaque du Don viendra réveiller ces Paléologues et ces Porphyrogénètes, s'ils ne sont pas réveillés par la trompette du jugement dernier de la Némésis populaire, qui prononcera contre eux l'arrêt vengeur du communisme, contre lequel on ne trouvera alors d'appel ni chez Thiers ni chez Marrast. Le communisme est dans l'âme du peuple Français, qui sent si profondément les injustices sociales et qui respecte si peu la personnalité de l'homme.

Après les journées de juin, pas un seul rayon d'espérance ne pénétra dans mon âme. Combien n'ai-je pas eu à combattre mes amis ! ils ne voulaient pas voir ce qui s'était passé, ils exigeaient que je partageasse leurs espérances. J'étais prêt à partager avec eux les dangers, les persécutions, prêt même à périr, moins par bravoure et par dévouement que par ennui et, comme dit le proverbe : « Parce que la mort est belle en compagnie »; mais me tromper volontairement, m'arrêter devant la vérité et me détourner, parce qu'elle est hideuse, c'est ce que je ne puis faire.

Où sont ceux contre qui je disputais ? Ils sont tous dispersés, tous persécutés ; les uns sont en prison, d'autres ont depuis longtemps traversé l'Océan, l'un s'est rendu au Caire, l'autre s'est caché en Suisse, un autre erre dans Londres..... qui donc avait raison ?

..... Mais assez ! la Méditerranée s'étend sous mes fenêtres, je suis sur le saint rivage italien. J'arrive paisiblement dans ce port, je tracerai sur le seuil de ma maison le pentagramme des anciens pour conjurer tout esprit d'agitation et de folie humaine.....

LETTRE XIII.

Nice, 1 juin 1851.

J'ai tenu ma parole, je suis resté une année entière dans ma solitude—non seulement sans écrire de longues êpitres, mais sans en lire. Je suis resté tranquille au bord de la Méditerranée, attendant de meilleurs jours, mais ils ne sont pas arrivés loin delà, le rude Mistral souffle plus fort et plus froid. C'est envain que je me réjouissais de ma solitude, c'est envain que je dessinais le pentagramme, je n'ai pu trouver la paix tant désirée. Les pentagrammes défendent contre les mauvais esprits; mais il n'y a pas de polygone qui puisse défendre contre les méchants—il n'y a contre eux que le carré de la prison cellulaire.

Quel temps ennuyeux et vide que ce chemin de 1848 à 1852—rien de nouveau, à moins que quelque malheur individuel vienne vous briser entièrement la poitrine, qu'une roue de la vie ne soit cassée.....

Nous sommes arrivés jusqu'en juin 1851—et le chemin devient toujours plus sabloneux—mais qu'y-a-t-il à faire? rester couché ne le rendra pas plus court. Allons! récapitulons le passé.

Quoique ce ne soit pas facile!

Il est difficile, dans notre temps, de parler avec franchise parce que, sans parler des persécutions policières, la majorité des gens, restés avec nous sur le même bord, commence à se séparer de nous de plus en plus ; nous marchons, ils ne veulent plus bouger, deviennent de plus en plus irritables—et par l'âge, et par le malheur ils forment *l'orthodoxie démocratique*.

Ils ont leur propre inquisition radicale, leur cens pour les idées ; les idées et les pensées qui sont conformes à leurs exigences ont le droit de cité et de publicité ; toutes les autres sont proclamées hérétiques et privées du droit de publicité ; ceux qui ne pensent pas comme eux sont les prolétaires du monde moral ; ils doivent se taire ou se faire place par la force, par la révolte. Contre les idées qui s'agitent arrive une censure démocratique, beaucoup plus dangereuse que toute autre, car elle ne possède ni police, ni jury, ni juges en robe burlesque, ni prêtres avec des mitres de mascarade, ni prisons, ni amendes. La censure de la réaction vous arrache violemment des mains un livre, que tout le monde estime ; elle persécute l'auteur, ferme l'imprimerie, brise les presses—et la parole persécutée devient une religion. La censure démocratique détruit moralement ; ses accusations ne sortent pas d'un bureau de police, ou de la bouche d'un procureur, mais du fond de l'exil, de la proscription, des ténèbres de la prison ; l'arrêt écrit d'une main qui porte la marque de la chaîne, retentit bien profondément dans les cœurs, ce qui ne l'empêche nullement d'être injuste.

Il s'est formé chez nos sectaires starovery, une tradition qui date de 1789, une espèce de religion qui les unit, religion tout exceptionnelle et très oppressive. Ils la conservent dans l'exil, malgré les persécutions ; c'est fort bien, mais cela avance peu le développement. Le malheur empêche les hommes d'avancer ; la fidélité au passé paralyse le présent ; la tradition persécutée, avec sa couronne d'épines sur la tête, resserre le cœur, la pensée et la volonté.

Les démocrates-formalistes sont comme les Bourbons ; ils n'ont rien appris dans la malheureuse année commencée le lendemain de la révolution de février. C'est pourquoi ils sont si obstinés dans leurs opinions, ne savent pas s'expliquer leurs défaites et les attribuent naïvement à des fautes personnelles, à des trahisons. Si demain revenus de prison ou d'exil, ils rentraient au gouvernement, on les verrait encore continuer leur impossible République *non-sociale*, comme les émigrés de 1815 avaient continué leur impossible monarchie-rococo.

Tout ce qui s'arrête et retourne en arrière se pétrifie comme la femme de Loth et se trouve abandonné en route. L'histoire n'a pour acteur qu'un seul parti—le parti du mouvement.

Dans les derniers temps, le conservatisme révolutionnaire est arrivé à un tel point, que l'élément conservateur y domine ; l'élément révolutionnaire et, quelque paradoxal que cela puisse paraître, la destruction des vieilles formes de la société ne marchent que grâce aux réactionnaires et aux vrais conservateurs.

Voyant leur danger, les réactionnaires sont sortis des bornes prescrites par les lois et se sont fortifiés en dehors de leurs forts en ruines — confirmant par là l'imminence de leur chûte; tandis que nos anciens croyants prétendent, avec les matériaux de leurs vieux murs, bâtir leur jeune République.

La brochure de Romieux est bien plus révolutionnaire que les proclamations du comité central.

La brochure de Romieux—c'est le cri d'effroi poussé par un homme en ribotte qui par hasard a aperçu le spectre rouge de la fenêtre de sa salle à manger, où il festinait avec son ami Véron. Voyant la Méduse, coiffée du bonnet phrygien, il lui a paru que les voûtes tombaient, que le feu de l'incendie perçait par les fentes, que l'on voyait des têtes sur des piques, des hommes à mains calleuses portant des haches, alors tremblant de tout son corps, il a commencé à crier au secours.

«Oubliez», criait-il en se tordant les mains, «Oubliez» les formalités des légistes, votre *droit* n'a jamais été qu'un vain mot, et il l'est surtout maintenant qu'il faut se sauver et sauver son dernier avoir. Massacrez dans les rues, égorgez dans les maisons, appelez au secours les canons russes, mettez la couronne de César sur la tête du premier sergent qui aura tué, de son sabre, le dernier socialiste—«vos moyens actuels pour arrêter le cataclisme sont ridicules (c'est-à-dire les déportations, les prisons, les fusillades, la guillotine!.....) ils rappellent ces deux gensdarmes que le gouvernement avait placés, pendant le débordement de la Loire, avec l'ordre d'aller et venir sur le rivage et de reculer à

mesure que l'eau innonderait les prairies. Est-ce cela ce qui est à faire à présent?.... Distribuez des cartouches et marchez en avant; on ne demandera pas la raison du droit au vainqueur! »

Les masses du peuple toujours collées à la réalité par instinct et peut-être parcequ'elles sont elles-mêmes cette réalité, n'écoutent pas les anciens croyants. Elles regardent l'avenir par dessus leurs têtes. Comment, où le peuple s'est-il instruit? c'est difficile à dire, mais ce n'est pas dans les livres, le peuple lit peu. Il ne refuse pas parfois d'aller à des réunions écouter des discours démocratiques, comme il aimait jadis aller écouter les prédicateurs; il les croit les uns comme les autres, est entrainé par la phrase, mais cela n'a pas d'influence sur sa vie, sur sa conduite.

Le peuple, comme les femmes, comprend les choses par un tact spécial; ce à quoi nous arrivons par des raisonnements théoriques, il le conçoit tout d'un coup en entier et sans travail. Une nouvelle vérité, dès qu'il l'a conçue, se transforme dans son cerveau non en une réflexion, mais en une action; sa conception est plutôt passionnée et esthétique que logique. Le peuple sommeille long temps, restant dans les usages de ses pères, dans ses habitudes, répétant les choses acceptées par les générations précédentes, — il s'incline devant les pouvoirs spirituel et laïque, sans les discuter; il les considère comme un fait irrévocable, comme une force inévitable, de même qu'il considère la nature et ses phénomènes. Il n'a pas le temps de s'adonner à des études abstraites; il lui faut travailler pour conquérir

les conditions matérielles de l'existence. Parfois il est agité de tendances indéterminées, d'ennuis vagues, il comprend l'accablante injustice et la possibilité d'une meilleure existence; mais les générations se succèdent et le peuple reste accablé; il ne fait rien d'après les apparences, mais son cœur est tout prêt. Un seul mot, un seul fait — et en vrai Samson il brise ses liens ; se ruant en avant, il s'élève jusqu'à la question révolutionnaire du temps.

Les masses du peuple français ne savaient rien de la politique avant 1789. Mais elles étaient mécontentes depuis longtemps. Réveillées par le tocsin de Paris, elles devinrent révolutionnaires, surtout dans les villes. Elles prirent la Bastille, puis les Tuileries, puis Lyon et puis toute l'Europe, et vaincues à leur tour, elles ne se sont nullement soumises. Chaque génération avait son jour de jubilation révolutionnaire, le 30 juillet 1830, le 24 février 1848.

Mais depuis les journées de juin, le peuple se sépare des révolutionnaires, précisément parcequ'il reste fidèle à la révolution. Le monde illusoire de la politique et des extérieures reconstructions de sa vaste prison disparait à ses yeux et perd tout son intérêt. Louis-Napoléon pouvait dix fois se proclamer empereur, les Légitimistes pouvaient faire venir leur Chambord, les Orléanistes couronner leur comte de Paris, le peuple n'aurait dit mot. Le manque de courage des dynastes les empêcha de réussir. Il n'y avait pas bien longtemps que ce même peuple de Paris courait chercher des fusils, se sentant offensé par les ordres de Polignac,

qui défendait d'imprimer des livres que le peuple n'avait jamais lus, par les ordres de Duchâtel qui défendait des réunions où personne ne l'avait invité, et les soldats pâlissaient devant le peuple et les rois fuyaient. Et aujourd'hui le peuple reste tranquille, il regarde sans mot dire toutes les iniquités, qui évidemment ne font que miner les droits qu'il avait conquis. On l'a trompé, il n'a plus de foi dans ceux qui l'ont abandonné le jour de l'insurrection.

Mais la révolution n'est pas finie. Au lieu des tentatives imprudentes et des conspirations avortées, l'ouvrier pense sérieusement et cherche une liaison non avec des révolutionnaires de profession, non avec les rédacteurs de journaux, mais avec les *paysans*. Depuis que la rude main de la police a fermé les clubs et les réunions électorales, la tribune des ouvriers s'est transportée dans les villages. Cette propagande qu'on ne peut atteindre, pénètre plus profondément que le bavardage des clubs.

Un gros orage s'élève dans le cœur du paysan. Il ne comprend rien au texte de la constitution ni à la distribution des pouvoirs, mais il contemple d'un œil sombre le riche propriétaire, le notaire, l'usurier; il voit qu'il a beau travailler, le profit passe en d'autres mains, et il ouvre l'oreille aux paroles de l'ouvrier. Quand il l'aura bien compris, avec l'opiniâtre fermeté du laboureur, avec sa persévérance habituelle en toute chose, c'est alors qu'il comptera ses forces, et ensuite il balayera de la surface de la terre l'ancienne organisation de la société. Ce sera la vraie révolution des masses.

Ce qu'il y a de plus probable, c'est que la lutte réelle de la minorité riche et de la majorité pauvre — aura un caractère décidément communiste.

Ce mot fait peur aux vieux révolutionnaires, comme le nom jacobin faisait jadis peur aux esprits-forts de la noblesse, comme le nom de jésuites faisait peur aux demi-catholiques. Les vieux révolutionnaires ont toujours prêché l'égalité et la fraternité ; maintenant que le peuple les prend au mot, ils voudraient reculer, et cependant ils s'imaginent encore qu'ils marchent de concert avec le peuple, qu'ils représentent parfaitement ses tendances. Au fond ils ne sont pas avec le peuple, c'est ailleurs qu'ils ont leur point de départ. Leur point de départ vient des livres, des écoles, des traditions romaines, leur point de départ vient de la minorité civilisée, d'une organisation sociale qui s'était developpée contre le peuple, et qui doit périr pour que le peuple devienne libre.

Quelle image comique et poignante d'un Don-Quichotte révolutionnaire pour un poéte de l'avenir. Nos chevaliers pleins du rêve de la Convention et de l'ancienne Montagne, nourris de l'histoire de 93, et du *Moniteur* d'alors, ne voient dans les idées contemporaines qu'un écart des vrais principes, ils tâchent de ramener l'humanité au 9 Thermidor et à la constitution de S[t] Just. Ils répétent les paroles qui jadis avait fait vibrer les cœurs, sans remarquer que ces paroles sont depuis long-temps remplacées par d'autres ; ils continuent de parler de civisme et de tyrannie, de coalition et de l'influence anglaise, des protestations et des pétitions.

des droits inaliénables de l'homme, de l'infraction à la constitution et enfin du droit sacré à l'insurrection !

Comment l'ouvrier s'abstiendrait-il de sourire et de secouer la tête, lui qui vit dans un état de siége, qui se trouve près des cours martiales et des transports d'exilés sans jugement, quand on lui parle du droit à la révolte, en y ajoutant une nouvelle absurdité « le droit au travail ». A qui ira-t-il notifier ce droit, et à quoi sert-il au peuple quand la force n'est pas de son côté ? Et à quoi lui servirait-il si la force était de son côté ? Louis XVII était au moins reconnu par une dizaine de calendriers allemands et par un calendrier russe...

Nos Don-Quichottes sont allés en guerre sans avoir rien préparé, portant haine aux rois et aux formes extérieures de l'autocratie, mais portant aussi respect au pouvoir ; ils ne voulaient pas de prêtre, mais ils voulaient conserver l'autel ; ils ont nommé la Monarchie République et ils ont traduit en termes romains les lois féodales, sans les jamais remanier en réalité. Leur but est excellent : l'anéantissement de la tyrannie, l'introduction de la fraternité et de la liberté universelles ; mais comme tous ces lieux communs, sans aucune série d'explications et de développements, se perdent dans un certain brouillard d'une agréable couleur, il est bien naturel qu'ils n'aient jamais réussi à avoir une application pratique.

Ils combattent avec les armes rouillées de leurs ennemis, sur un sol épuisé ; certainement ils doivent être battus, parceque leurs ennemis savent mieux manier leurs propres armes et qu'ils se sentent à la maison.

Leurs moyens sont trop vieux, leurs drapeaux se sont usés, et ce n'a pas été toujours dans les combats, mais au sein des banquets et des démonstrations.

Il serait bien temps de s'arrêter un peu et de réfléchir, et surtout d'étudier un peu plus profondément le monde contemporain et de ne plus affirmer avec une légèreté vaniteuse, des faits qui n'existent pas, en fermant les yeux devant ceux qui existent, mais qui ne nous plaisent pas. Il ne faut pas voir dans la foule qui vient aux démonstrations — une armée toute faite, ni chercher la voix du peuple dans des articles de journaux, écrits par nous mêmes, ou par nos amis, ni juger l'opinion publique d'après de petits cercles de nos amis, qui s'assemblent chaque jour pour répéter toujours la même chose

Quelque clair que soit ceci, malheur à celui qui oserait le dire au milieu du triste camp des vaincus.

Les vieux révolutionnaires et leurs disciples y verraient une offense, une personnalité, une trahison, au lieu d'y voir l'aveu douloureux par lequel un homme arrache son cœur du milieu où il a passé sa vie, de la société qu'il a aimée, mais dont il a compris l'impossibilité actuelle. Ils n'apprécient pas le lyrisme de l'ironie et de la haine, qui échappent a un homme quand il vient à s'apercevoir qu'il a marché une partie de sa vie par une fausse route et qu'il ne sait pas encore s'il trouvera jamais le chemin qui le conduira au but de sa vie. Ils nomment « dilettanti » les individualités rebelles qui ne partagent pas leur point de vue, ils nomment convives impolis les personnes qui ne veulent pas prendre part

à un travail préparatiore stéril, qui osent critiquer ce qui a été fait.

Don-Quichotte a aussi beaucoup travaillé et d'une manière tout-à-fait désintéressée. Les travaux préparatoires de toutes les émigrations consistaient en querelles, en formation de comités, où l'on répétait toujours que la victoire est proche et cela à la veille ou au lendemain d'une défaite.....

Beaucoup de personnes pensent que ces messieurs vivent dans une complète oisiveté, même dans une oisiveté de la pensée et qu'ils ne veulent pas réfléchir à ce que disent d'eux amis et ennemis.

Ils sont contents d'eux mêmes. Qu'est-ce donc que cette paresse de l'intelligence, que cette *Vornehmthuerei*, cette morgue aristocratique, cette infaillibilité papale?

Mais quelle nécessité y a-t-il de parler à ces vieux croyants encroutés, aux oreilles dures, qui prennent racine à leurs systèmes, comme les polypes aux rochers? Ils ont accompli leur devoir, ce sont des hommes respectables, ils ont une place dans l'histoire—mais nous, devons-nous devenir stylistes par politesse envers eux?

Mais nous avons beau protester, nous avons beau nous dépiter, nous mêmes, par nos habitudes, par notre manière de parler, nous appartenons au même milieu littéraire-scientifique et politique, que nous voudrions renier.

Il n'est pas en notre pouvoir de mettre en pratique notre rupture théoritique, nous sommes allés trop loin dans cette vie pour pouvoir l'abandonner.

Comme Hafis nous avons oté notre soutane, après l'avoir portée jusqu'aux cheveux blancs, et comme Hafis nous avons toujours la passion d'en parler. Ce n'est pas étonnant. Notre activité, c'est précisément cette rupture, nous nous y sommes arretés, et elle nous a couté beaucoup de travail et d'effort.

Certes il nous paraissait que cet affranchissement est notre premier pas en avant et qu'après commencera notre activité complète et indépendante; sans cette conviction nous n'aurions pas fait ce pas. Mais en réalité le fait de notre révolte—c'était notre action, nous y avons dépensé nos meilleures forces, nous y avons prodigué notre meilleure parole, nous ne pouvons être forts que dans la lutte contre les pédants et les pharisiens des mondes conservateur et révolutionnaire (*).

Laisser là nos discours contre eux et nous adresser au peuple—c'eût été une grande chose, mais nous ne saurions l'accomplir.

Le peuple n'a pas besoin de ce que nous pouvons dire; nos paroles sont des répliques, des échafaudages, le développement de nos idées; elles sont notre confession morale, notre critique, notre doute. Le peuple connait à peine les spectres contre lesquels nous luttons,

(*) Cette lettre a été écrite à la suite de quelques articles, imprimés dans un journal allemand, sous le titre : «La littérature de la décadence». (Untergangslitteratur) où l'on attaquait fortement «De l'Autre Rive» et «L'Omnia mea mecum porto» que j'avais publiés dans le même journal. Quelques allusions à ces articles étaient tout à fait à leur place dans le temps, mais pas maintenant; je les ai omises.

notre lutte ne le préoccupe pas, il a une toute autre rancune. Le peuple souffre beaucoup, la vie lui est pénible, il hait beaucoup de choses et il devine passionnèment que bientôt il y aura changement; il attend non des œuvres toutes préparées, mais *la révélation* de ce qui fermente vaguement dans son esprit, il attend— non pas un livre, mais des apôtres, des hommes dont la foi, la volonté, les convictions et la force coincident parfaitement avec les siennes, des hommes qui ne se sont jamais séparés de lui, qui ne se sont jamais éloignés de lui, mais qui agissent de concert, avec une foi franche et inaltérable et un dévouement inébranlable.

Celui qui sent qu'il tient de près au peuple, celui qui s'est émancipé du milieu d'une civilisation artificielle qu'il a transformée et domptée en lui même, celui qui s'est tellement approché du terme qu'il ne lui reste plus qu'à agir, et qui a atteint la foi et l'union dont nous parlons, c'est à lui qu'appartient la parole, c'est lui qui doit parler au peuple, et il le fera, sans doute, quant à nous, nous nous inclinerons devant lui.

Sentez-vous quelque chose de semblable dans votre esprit?—J'en doute. Quant à nous, nous sommes tout à la fois le cadavre et l'assassin, la maladie et le prosecteur du vieux monde—c'est là notre vocation

J'ai long-temps pensé qu'on peut comme individu commencer une nouvelle vie, rentrer en soi-même, s'éloigner de la friperie générale. Mais s'il y a auprès de vous un seul homme, avec lequel vous n'ayez pas rompu entièrement vos relations, c'est par lui que vous reviendra le vieux monde vicieux et dépravé, faux

et perfide. Nous ressemblons à cet esclave des colonies françaises, que son maître lia comme punition au cadavre d'un bœuf, et qu'il laissa ainsi mourir.

La mort du vieux monde nous entraînera aussi, il n'y a plus de salut possible, nos poumons malades ne peuvent plus respirer un autre air que l'air infecté. Nous sommes emportés vers une ruine inévitable ; elle est tout-à-fait légitime, indispensable, nous sentons que bientôt, nous serons de trop ; mais en disparaissant avec le vieux monde, concevant la fatalité qui nous a liés à lui, nous lui porterons encore les coups les plus féroces, et périssant au milieu du désastre et du chaos, nous acclamerons avec passion le nouveau monde — ce monde qui n'est pas le nôtre — en lui jetant notre : « Cesar, les mourants te saluent ».

LETTRE XIV.

Nice, 31 décembre 1851.

Vive la mort, mes amis! Et je vous souhaite la bonne année! Maintenant soyons conséquents, ne trahissons pas notre pensée, ne nous effrayons pas de l'accomplissement de ce que nous avons prévu nous mêmes, ne renonçons pas à l'expérience que nous avons acquise par une voie douloureuse. Maintenant soyons forts et fidèles à nos convictions.

Il y a long-temps que nous avons vu la mort s'approcher, nous pouvons être tristes, compâtir, mais nous ne pouvons ni nous étonner, ni nous désespérer, ni baisser la tête. Tout au contraire nous devons la relever, car nous sommes justifiés. On nous a nommés des oiseaux de mauvais augure, qui ne font qu'appeler tous les malheurs; on nous a accusés d'éloignement orgueilleux, de colères enfantines, et nous n'étions coupables, que d'être dans le vrai et d'oser l'exprimer avec franchise. Notre voix, restée la même, devint la consolation de ceux qui sont consternés par les événements de Paris.

Quand les hommes qui étaient à la tête du mouvement plaisantaient sur leur propre faiblesse, quand ils prenaient l'agonie du moribond pour une lassitude passagère, lorsque les empiriques et les charlatans assuraient que le mal passerait et qu'ils employaient tous leurs moyens pour guérir un cadavre, quand ils attendaient que le malade prît son lit et marchât à leur voix ; alors il fallait absolument prêcher que «ce n'est pas Catiline qui est aux portes, mais bien la mort» comme l'a fait Proudhon du fond de sa prison. Maintenant elle a ouvert les portes, il n'y a plus à se tromper..... la voilà parmi nous — la mort, elle fauche à droite et à gauche..... sa sinistre moisson tombe de toutes parts.

Il s'est enfin écroulé ce monde décrepit qui s'était survècu à lui même, qui se dissolvait, qui était parti de deux principes opposés, monde astucieux, qui arriva enfin au mensonge et à la confusion de toutes les idées, à des concessions pusillanimes, qui s'était arrêté à des combinaisons impossibles. Tout ce que ce monde a reconstruit du passé, tout ce qu'il a peint à neuf sur un bois vermoulu, toutes les productions de sa vieillesse retombée en enfance, — tout cela s'est écroulé comme une maison de cartes. Il n'y a plus de réticences confuses, soutenant de fausses espérances. La nuit noire qu'on attendait est venue—nous avançons à petits pas vers le matin.

Tout est fini—la République représentative comme la monarchie constitutionnelle, la liberté de la presse comme les droits immuables de l'homme, la juridiction

publique comme le parlement élu. On respire plus facilement, l'air devient plus pur; tout est devenu d'une simplicité primitive..... Vous avez beau regarder, partout vous sentez la barbarie, de Paris et de Pétersbourg, celle d'en bas et celle d'en haut, celle des palais et celle des ateliers. Qui portera le dernier coup? Sera-ce la vieille barbarie de tête couronnée ou la barbarie violente du communisme, le sabre sanglant ou le drapeau rouge?.....

C'est par les voies de la barbarie, que la nouvelle civilisation prend violemment possession de l'ancien domaine public ou s'en détache brusquement, s'il est trop épuisé. C'est le désordre d'un enterrement, la grossière tutelle des mineurs.

L'idée d'une future révolution ne peut être étouffée ni par le despotisme romain, ni par la république byzantine, ni par la barbarie anarchique, ni par celle des hordes étrangères. Rien ne peut l'étouffer excepté une révolution géologique. Elle n'est le privilège d'aucun pays, c'est là que gît sa force. Qui sait où elle fêtera son triomphe? Est-ce de ce côté de l'Océan ou de l'autre? En France ou en Russie, à New-York ou dans ce même Paris?

Le Christianisme a été fort par sa signification universelle; aujourd'hui cette qualité appartient de droit au socialisme. Les distances ont disparu, toutes les voies de communications sont ouvertes; le patriotisme exclusif n'est plus une vertu, c'est un vice, c'est la plus grâve des fautes, dès qu'il s'agira de passer dans le monde nouveau.

La réaction nous parait si formidable, précisément parce que nous nous tenons aux mêmes endroits avec le même entêtement, que si la race humaine n'existait qu'entre Paris et Berlin. La reconstruction de la société, cherchée par l'homme contemporain, sa pensée révolutionnaire, non seulement ne sont pas inhérentes au sol, mais pas même aux formes sociales basées sur de vieux errements. C'est pourquoi la République peut tomber, la France elle même peut tomber, mais la révolution subsitera. Elle s'échappe comme le mercure sous la pression et se rassemble d'un autre côté.

Nous regrettons la décadence actuelle du peuple, qui a vécu si glorieusement et que nous avons tant aimé, peut-être plus que nous ne l'avouons. Nous sentons, comme dit Michelet, qu'avec la chûte de la France la température du globe terrestre a baissé.

Il était difficile de s'accoutumer à l'idée que la France ait rompu avec la révolution. Le 2 décembre, quoique parfaitement prévu, a frappé tout le monde. Que l'homme prévoie ou non un malheur, le malheur tombe sur lui à l'improviste. Nos regrets sont sincères, ils sont notre droit, c'est la part que l'individu prend à l'action contemporaine. Mais outre le lien avec le présent, nous en avons un avec l'avenir.

Aujourd'hui après nos premiers instants de colère impuissante, de honte, d'incertitude agitée — il est temps que par dessus les décombres et les cadavres nous jetions un regard en avant. Si le cœur veut plus que l'entendement seul, l'entendement aussi veut plus que le regret seul. L'idée s'élève comme la lune au

dessus d'un cimetière et tache d'éclairer de sa lumière, ce qui fut, de relier les fils rompus, ces fils rouges de la révolution, qui passent par dessus le sceptre impérial, tout autour du glôbe terrestre, en compagnie du câble sous-marin.

Nous n'avons pas fui devant le danger ni devant la douleur, nous sommes restés sains et saufs par hasard ; mais aujourd'hui que faire? Le combat est fini, les morts sont enterrés, nous ne pouvons pas rester là près de leur tumulus, nous ne pouvons nous contenter d'un sentiment de regrêt rétrospectif. *La vie oblige!*

Notre poitrine — encore forte après tant de coups —retient sa voix titanique d'insubordination, même d'ironie devant les vainqueurs. Ils nous ont vaincus, montrons leur qu'il ont vaincu pour nous. Ils nous ont ôté le présent—ôtons leur l'avenir, empoisonnons leur triomphe par notre prophêtie.

Certes, la critique rendra les pertes plus évidentes, plus incontestables—mais celui qui craint le savoir est perdu, c'est un conservateur.

« Laissez les morts enterrer leurs morts », a dit le Christ. Oui, toute la question dans de pareilles révolutions est là : sommes-nous des morts appartenant au passé et répétant avec gémissement « c'en est fait », ou sommes-nous des hommes de l'avenir, qui disent, en laissant retomber le linceuil sur le cadavre du roi : le roi est mort, vive le roi !

Malheur à celui qui maintenant jetterait en souriant une parole froide à la France, le temps des reproches et du blâme est passé pour elle, c'est le passé qui commence

pour elle. Paris restera dans la mémoire des siècles — la Jérusalem de la révolution. La religion de l'avenir est née au milieu de torrents de sang français, dans la tête des penseurs français, au milieu des souffrances du prolétariat français.

Qu'aucun peuple n'ose se réjouir de la chûte de la France! Qu'ils s'inclinent devant son malheur les yeux baissés. Ce n'est pas ainsi qu'ils tomberont; qu'il en soient certains. La médiocrité a bien des avantages, mais elle commande d'être modestes. Si la France a commis des erreurs—elle en a été aussi bien punie.....

... Ce qui n'avait pas réussi au grand jour aux révolutionnaires du 15 mai, au nom de la liberté, réussit à Louis Napoléon et aux agents de la police, par une nuit noire, au nom de la violence. La République est tombée, égorgée à la corse par des bandits, par la trahison.

Blanqui est justifié par Bonapart.

L'assemblée a été dissoute—comme Hubert avait voulu la dissoudre.

Au lieu de la dictature révolutionnaire, il s'est établi le tribunal de la police—et tout est tombé devant lui; car tout était chancelant, superficiel, faux; car dans chaque nouvelle combinaison—on avait laissé un vieil élément qui l'empoisonnait.

Devons-nous donc nous étonner qu'il se soit trouvé des bourreaux assez consciencieux pour abattre ce qui nous avions condamné. Le 2 décembre, n'ayant aucune force créatrice, aucun principe vital, sous prétexte de sauver, détruit l'état, contre lequel lutte le socialisme.

La France traditionnelle, historique, monarchique — avait été décimée au temps de la terreur. Depuis lors vient une suite de formes gouvernementales inachevées, de combinaisons de pensées incomplètes, entremêlées de formes du passé. Le sauvage despotisme de Napoléon peut aussi peu se maintenir que le pouvoir des deux chartes. Le gouvernement représentatif en France a pu vivre tant que le pouvoir exécutif et les révolutionnaires l'ont toléré. Non seulement Louis-Philippe, mais Louis XVIII et Charles X appartenaient tellement à l'ancien monde, qu'ils craignaient de détruire ouvertement la charte; ils avaient foi en elle.

L'édition républicaine de la charte en 1848, différant des précédentes en ce que personne n'y croyait, mais que tout le monde l'employait comme un masque. Proudhon ne voulait pas la vôter, les socialistes la méprisaient, les royalistes la détestaient, les républicains la trouvaient incomplète. Seul Louis-Napoléon, qui lui avait prêté serment aurait dû lui rester fidèle; et c'est lui qui l'a trahie.

Son élection, parfaitement libre en 1848, était un plébiscite, par lequel la France renonçait à la liberté.

Il a accompli la volonté du peuple. Intrigant par tradition de famille, il l'a accomplie en secret, tandis qu'il pouvait le faire ouvertement. Rien ne gênait cet homme. Etranger, élevé en dehors de la France, il ne partageait ni les bonnes, ni les mauvaises qualités des Français, il les observait et les notait froidement. Etudiant toujours la vie de son oncle, il trouvait un mépris sans bornes pour les Français et pour les

hommes en général. Il n'avait rien à perdre et tout à espérer. Il observa pendant trois ans et ne joua qu'à coup sûr.

Il a réussi, parceque son Coup d'Etat répondait au besoin pressant d'arriver n'importe à quoi, même à un désastre complèt, et de sortir d'une fausse situation. Le 2 décembre n'a pas d'autre sens. C'était une issue. Le peuple de Paris l'avait bien compris et n'a pas voulu défendre les barricades, il était content de changer ; mais bientôt il comprit qu'il n'avait rien gagné. Les conservateurs intelligents, de leur côté, ont aussi compris que la victoire n'est pas à eux.

A qui donc est la victoire?

La révolution du 2 décembre, comme les journées de juin, n'a pas de drapeau, elle n'a qu'une date, une police, des soldats ivres, des généraux soudoyés. La mort vint, comme toujours dans les maladies aigues, d'une manière absurde, avec l'apparence du hasard, sans une parole sensée.

On dit que c'est l'ordre qui a triomphé.

— Il n'y a pas d'idée plus mesquine, plus faible que l'idée de l'ordre *quand même*, de l'ordre dans la tranquillité policière.

Seulement lors d'une exécution capitale, la police va en avant et au premier plan.

Le César de la police, l'exécuteur de son pouvoir, le représentant de l'ordre se nomme : le bourreau.

En effet Louis-Napoléon doit tout anéantir pour rester le maître, autrement il ne pourrait se maintenir un seul jour. Pensez-vous qu'il puisse laisser tranquilles

les orléanistes et les républicains bleus et rouges?..... La littérature, la poésie, le journalisme—tout doit être tué, la France, causante par nature, doit se taire....: Puis il a besoin de guerre et toujours de guerre, c'est un supplice en grand, c'est une destruction radicale. Mais pour la guerre il faut beaucoup d'argent — où le prendre tant que les contributions n'ont pas ruiné des races entières?..... Où? Chez les capitalistes? Et ici commence le communisme césarien.

Ah! Messieurs, vous avez vendu vos droits de citoyens pour un plat de lentilles et vous vous imaginez qu'on va vous le laisser. Non! Où irez-vous vous plaindre? Est-ce qu'il existe encore une publicité, une justice, un droit de défense? — L'ordre triomphe trop bien; pour objection, en prison; pour une révolte, à Noukahiva, à Cayenne.

Sur cette pente, et avec l'aide de la guerre, il sera plus difficile de retenir la France, que de retirer la couronne des mains du prefêt de police. Mais qu'importe que la France soit sauvée ou non, qu'elle soit victoirieuse ou non? Qui que ce soit qui ait la victoire, des vieilles formes de l'Europe monarchique et chrétinne, il ne restera pas bientôt la moitié.

Toute l'Europe sortira de ses limites, sera entraînée dans une destruction générale; les frontières des pays seront changées, les peuples se formeront en de nouveaux groupes, les nationalités seront brisées et violentées. Les villes, prises d'assaut et pillées, seront appauvries, la civilisation disparaîtra, l'industrie cessera de travailler, les villages seront déserts, la terre restera

sans bras, comme après la guerre de trente ans; les peuples fatigués, opprimés se soumetteront à tout, le despotisme militaire remplacera toute légalité et toute administration. Alors commencera entre les vainqueurs eux mêmes une lutte nouvelle pour leur proie. La civilisation effrayée, l'industrie émigreront en Angleterre, en Amérique, les uns tâcheront de sauver du désastre—les capitaux, les autres, la science. L'Europe deviendra quelque chose comme la Bohême après les Hussites.

Et voilà qu'au sein de la ruine commencera une autre guerre—une guerre intérieure; celle des *pauvres contre les riches.*

Inutile de hausser les épaules, de s'indigner et de maudire. Romieux vous l'a prédit : « Ou un Césarisme inévitable ou le spectre rouge ». Il n'a pas tout-à-fait terminé la pensée : le Césarisme amènera au Communisme; si non — non seulement les formes sociales et les gouvernements de l'Europe sont morts, mais les peuples eux-mêmes!

Et en quoi cette guerre serait-elle plus odieuse que la guerre de la bourgeoisie contre la noblesse, que la guerre des libéraux contre la propriété féodale et religieuse?

Les bourgeois ont acquis leur fortune par le travail, les nobles—par le sang, par la violence et tous deux avec la complicité des gouvernements.

Cette fois-ci un gouvernement révolutionnaire aidera le peuple dont il est sorti.

Quand on voit un torrent qui se précipite, qui est-ce qui songe à lui prouver d'une manière juridique qu'il ne doit pas submerger les rives étrangères? Ainsi passera la révolution sociale sans que nul puisse y mettre obstacle.

Le communisme orageux, terrible, sanglant, injuste passera à toute vapeur.

Au milieu des foudres et des éclairs, à la lueur des palais embrasés, sur les ruines des fabriques et des magistratures comme sur un nouveau Sinaï apparaitront de *Nouveaux Commandements*, un nouveau décalogue aux traits grossièrement accentués.

Ils se combineront de mille manières à la vie historique; mais la base sera le socialisme; l'état contemporain avec sa civilisation sera — comme dit poliment Proudhon — *liquidé*.

— Vous regrettez la civilisation?

— Je la regrette aussi.

Mais les masses auxquelles elle n'a donné que larmes, misère, ignorance et humiliation ne la regretteront pas.

Soyons donc humbles devant les destinés inévitables et entrons d'un pas ferme dans la nouvelle année!

SUPPLÉMENT.

LETTRE A M. RIBÉROL,

ÉDITEUR DU JOURNAL «L'HOMME».

Citoyen Rédacteur,

Il y a trois ans que j'ai publié en Allemagne mes «Lettres de France et d'Italie». Ce livre eut du succès; les événements de 1848, jugés par un russe, lui donnaient un intérêt particulier.

Plus tard j'avais écrit encore quelques lettres, qui sont restées inédites. Voulez-vous les publier dans votre journal?

La pensée de vous les offrir m'est venue en vous voyant ouvrir largement la porte à toutes les idées révolutionnaires, donc aussi à la nôtre.

Mais y a-t-il une idée révolutionnaire russe? Et pourrait-elle être autre que l'idée révolutionnaire française ou allemande? Le berceau de la révolution russe n'est pas en Russie, il est dans toute l'Europe. L'idée révolutionnaire est la même; les éléments sont différents.

Personne n'a encore remarqué la position extraordinaire, excentrique d'un russe dans les pays de l'occident, surtout quand ce russe cesse d'être autre chose qu'un simple curieux.

Notre position à nous dans notre propre pays — est affreuse. Notre oeil est toujours tourné vers la porte tenue fermée par le Tzar et si parfois elle s'ouvre — c'est bien étroitement et bien rarement. Voyager à l'étranger, c'est le désir de tout homme comme il faut. Nous avons besoin de voir, de toucher de nos mains le monde que nous ne connaissons que par la lecture, laquelle ne nous en donne qu'un relief éclatant et grandiose, fixé depuis des siècles, et qui produit une vive impression sur nous dès notre enfance. Il s'y joint un véritable besoin de ne plus voir ni le palais d'hiver, ni la police officielle, ni la police occulte, ni le spectacle monotone du *triomphe de l'ordre.*

Le russe passe la frontière ivre de joie — à cœur ouvert, la langue déliée — même le gendarme prussien à Lanzagnen lui paraît avoir l'air humain, Koënigsberg lui semble une ville libre. Nous avons aimé et respecté ce monde sans le connaître, nous y entrons, nous en foulons le sol avec recueillement, nous croyons qu'il s'y est produit la grande lutte de l'émancipation et de la conquète des droits de l'homme.

D'abord tout nous paraît bon et juste comme nous l'avions rêvé, ensuite peu-à-peu nous commençons à ne pas reconnaître quelque chose, nous devenons mécontents — il nous manque de l'espace, de l'air, nous nous trouvons mal à l'aise ; tout honteux nous cachons cette

découverte, nous refoulons dans notre intérieur ce qu'il y avait de droit et de sincère, et nous voulons paraître de vrais européens—mais cela ne nous réussit qu'imparfaitement.

C'est envain que nous tâchons de donner à notre jeune visage les traits de vieillard, c'est envain que nous endossons un vieil habit qui nous est trop étroit, l'habit tôt ou tard se déchire et le *barbare* parait à poitrine découverte, tout en rougissant de ne pas savoir porter un costume étranger.

La phrase consacrée «grattez un Russe et vous trouverez un barbare» n'est que trop juste. Mais qui s'en trouve mieux — c'est encore indécis. Je ne sais qu'une chose — c'est que ce barbare est le témoin le plus désagréable en Europe. L'Europe peut lire dans les yeux d'un Russe un reproche amère; elle y voit un étonnement, outrageant pour elle, qui vient remplacer sa naïve admiration du premier jour.

Le fait est que nous arrivons en Europe, portant en nous-mêmes l'idéal européen et une foi inébranlable dans cet idéal. Nous connaissons l'Europe par les livres, par la littérature, par son habit de fête, nous la comprenons d'après des abstractions bien épurées, bien rectifiées, d'après des idées qui occupent les esprits supérieurs de la société, d'après des événements exceptionnels où elle ne se ressemble pas à elle-même.

Tout cela — c'est le quart lumineux de la vie européenne. De loin nous ne voyons pas les trois autres quarts sombres, mais de près ils sont toujours devant nos yeux.

Entre la réalité qui s'élève vers l'idéal et la réalité qui retombe dans la boue des roues, entre le but des tendances politiques et littéraires et le but de l'activité, du commerce et de la famille—il y a autant de différence qu'entre la conduite des peuples chrétiens et la doctrine de l'évangile. L'un, c'est la parole—l'autre, c'est le fait; l'un, c'est la tendance — l'autre, c'est la réalité ; l'un porte dans son esprit la contemplation — l'autre, le gain de chaque jour.

— Cette situation ne s'est pas faite volontairement. Elle est l'œuvre des siècles, des éléments historiques ; elle s'est laissé infiltrer toutes les fanges possibles, toutes sortes de maladies héréditaires, il s'y est amassé les alluvions de toutes les nationalités. Des séries de peuples ont vécu, se sont épuisées, ont péri dans ce torrent de l'histoire occidentale, qui entraîne leurs os et leurs cadavres, leurs pensées et leurs rêves. Ces pensées et ces rêves surnagent à l'abime des temps, en n'éclairant que la surface—comme jadis l'esprit de dieu flottait au dessus des eaux.

Mais les eaux ne s'entrouvrent pas.

Le nouveau monde ne peut surgir que d'un chaos. Et le vieux monde est encore fort, aux uns il plait, d'autres s'y sont habitués.

Le fardeau de la situation est plus senti par le russe que par l'homme de l'occident, qui s'est habitué aux contradictions de son existence.

Et ce n'est pas parce que le Russe est un étranger, mais au contraire parce qu'il tient à ce monde. Un étranger regarde les particularités d'un pays avec

curiosité, mais avec indifférence; c'est ainsi que Bou-Masa voyait Paris des fenêtres de sa maison aux Champs-Elisées; c'est ainsi que l'Européen regarde la Chine.

Le russe au contraire est un spectateur passionné, il se sent offensé dans son amour déçu, dans sa foi, il éprouve la haine, comme l'éprouve un homme jaloux, pour avoir eu trop d'amour et de confiance.

Le Bédouin a son propre sol, il a sa tente où il demeure, il a sa manière de vivre, il peut y retourner, il peut s'y reposer. L'Hébreu — ce premier proscrit, cet émigré antediluvien—il a son arche d'alliance, sur laquelle repose sa foi, au nom de laquelle il se réconcilie avec son existence.

..... Le russe est plus pauvre que le Bédouin, plus pauvre que l'Hébreu — il n'a rien avec quoi il eût pu se réconcilier, rien qui puisse le consoler. — C'est probablement là que gît le secret de sa vocation révolutionnaire.

Détaché de la vie populaire par la civilisation européenne, détaché de l'Europe par un despotisme accablant, il se trouve trop faible pour le renverser et trop développé pour se réconcilier avec lui. Il ne lui reste que la fuite.

Mais où peut-il aller? — Chacun n'est pas capable de jouer aux cartes nuit et jour, ou de boire jusqu'à s'enivrer, ou de s'abandonner à toutes sortes de passions, pour étouffer son chagrin et endormir son esprit. Il y a des hommes qui s'enfuient dans la lecture, dans l'étude de l'histoire de l'Occident, de la science

européenne. Ils s'attachent aux grandes traditions du XVIII siècle; leur religion principale, c'est le culte de la révolution française ; la libre philosophie allemande c'est leur catéchisme, ils n'avaient aucun besoin que Feuerbach vint leur raconter les mystères de la doctrine de Hégel pour la concevoir.

Tout plein de ce monde historique, de ce monde de la pure intelligence, le Russe vient en Europe, comme s'il revenait à la maison..... et il y trouve ce qu'aurait trouvé un Ostrogoth, nourri des écrits de S[t] Augustin, et arrivant à Rome pour voir la cité de Dieu.

Au moins les pélerins du moyen-âge trouvaient à Jérusalem un tombeau vide — ce qui était encore une preuve de la résurrection de Jésus-Christ. Le Russe, arrivant en Europe, y trouve un berceau vide et une femme exténuée par des couches douloureuses.

— Pourra-t-elle vivre, cette femme?

— Et l'enfant restera-t-il vivant?

— Oui—non!..... Personne à qui demander, les philosophes sont superstitieux, les révolutionnaires sont conservateurs, ils ne peuvent rien répondre. Le barbare naïf prenait pour argent comptant - tout le décor, toute la mise en scène, toute la partie hyperbolique. Mais après qu'il a bien vu la réalité, il ne veut plus y ajouter foi, il cherche à escompter comme une lettre de change les théories écrites, auxquelles il croyait sur parole — on s'en moque et il commence à comprendre l'insolvabilité de ses débiteurs. « Où sont donc ces hommes forts, qui l'avaient attiré, qui l'avaient guidé? » — Ce sont eux qui les premiers lui ont fait faillite. Leurs

richesses fictives ne sont que des billets à ordre sur un capital futur, c'est une sorte d'application du système de Law au monde moral.

L'inconséquence des hommes de la révolution, leurs contradictions intimes nous offensent profondément. Ils soutiennent d'une main ce qu'ils détruisent de l'autre; ils regrettent de perdre le vieux monde, et tandis qu'ils lui témoignent leur affection, tandis qu'ils pleurent sur sa dissolution—le monde de l'avenir passe sur leurs têtes. Les uns craignent le résultat logique, les autres ne peuvent le comprendre, et presque tous s'attachent à la rive, où l'on voit encore les palais, les églises, les tribunaux.

« Le russe émancipé est l'homme le plus indépendant de l'Europe. Qui est-ce qui pourrait l'arrêter? Serait-ce le respect pour son passé?..... mais l'histoire de la Russie nouvelle ne commence-t-elle pas par une négation absolue de la nationalité et de la tradition?

« Serait-ce cet autre passé indéfini, la période de Pétersbourg peut-être? Ah celui-là ne nous oblige à rien; « ce cinquième acte d'une tragédie sanguinaire jouée dans un lupanar » (*) nous émancipe, mais il ne nous impose aucune croyance.

« D'un autre côté, votre passé à vous, occidentaux, nous sert d'instruction, et voilà tout; nous ne nous considérons nullement comme exécuteurs testamentaires de votre histoire.

(*) « Ainsi que l'a dit admirablement un collaborateur du journal *Il Progresso*, dans un article sur la Russie, publié le 1er août 1851.

« Vos doutes, nous les acceptons; votre foi ne nous émeut pas. Vous êtes pour nous trop religieux. Vos haines, nous les partageons; votre attachement pour l'héritage de vos ancêtres, nous ne le comprenons pas; nous sommes trop opprimés, trop malheureux pour nous contenter d'une demi-liberté. Vous avez des ménagements à garder; des scrupules vous retiennent; nous autres nous n'avons ni ménagements, ni scrupules, mais la force nous manque pour le moment.....

« C'est de là, Monsieur, que nous vient cette ironie, cette rage qui nous exaspère, qui nous mine, qui nous pousse en avant, qui nous conduit quelquefois en Sibérie, à la torture, en exil, à une mort précoce. L'on se dévoue sans aucun espoir; par dégoût, par ennui..... Il y a vraiment quelque chose d'insensé dans notre vie, mais rien de banal, rien de stationnaire, rien de bourgeois.

« Ne nous accusez pas d'immoralité, parce que nous ne respectons pas ce que vous respectez. Depuis quand reproche-t-on aux enfans trouvés de ne pas vénérer leurs parens? Nous sommes libres, car nous commençons par nous-mêmes. Le traditionnel en nous, c'est notre organisme, c'est notre nationalité; ils sont inhérents à tout notre être; c'est là notre sang, notre instinct, et nullement une autorité obligatoire. Nous sommes indépendans, car nous ne possédons rien; nous n'avons presque rien à aimer; il y a de l'amertume, de l'offense dans chacun de nos souvenirs. La civilisation, la science, on nous les a tendues au bout d'un knout.

« Qu'avons-nous donc à démêler avec vos devoirs traditionnels, nous les mineurs, les déshérités? Et comment pourrions-nous franchement accepter une morale fanée, une morale ni chrétienne ni humaine, existant seulement dans les exercices de rhétorique, et dans les réquisitoires des procureurs? Quelle vénération voudrait-on nous inspirer pour ce prétoire de votre justice barbaro-romaine, pour ces voûtes lourdes, écrasantes, sans air, sans lumière, rebâties au moyen-âge, et replâtrées par les affranchis du tiers-état? Ce n'est peut-être pas là le guet-apens des tribunaux russes, mais qui pourrait nous prouver que c'est de la justice?

« Nous voyons clairement que la distinction entre vos lois et les ukases, gît principalement dans la légende du préambule. Les ukases commencent par une vérité accablante : « le tsar l'ordonne » ; vos lois portent en tête le mensonge offensant de la triple devise républicaine, l'invocation ironique du nom du Peuple français. Le Code-Nicolas est dirigé exclusivement contre les hommes et en faveur de l'autorité. Le Code-Napoléon ne nous paraît pas avoir d'autre caractère. Nous traînons assez de chaînes que la force nous a imposées, pour les alourdir encore d'autres, dues à notre propre choix. Sous ce rapport nous nous trouvons parfaitement égaux à nos paysans. Nous obéissons à la force brutale; nous sommes esclaves parce que nous n'avons pas le moyen de nous affranchir; toutefois du camp ennemi, nous n'accepterons rien.

« La Russie ne sera jamais protestante.

« La Russie ne sera jamais juste-milieu.

« La Russie ne fera pas de révolution, dans le seul but de se défaire du tsar Nicolas, et d'obtenir pour prix de sa victoire, des représentans-tsars, des tribunaux-tsars, une police-tsare, des lois-tsares ».

Voilà ce que j'écrivais à Michelet en septembre 1851.

— *Le Lloyd* autrichien, en parlant de mon livre *Vom andern Ufer*, me nomme le Jérémie russe qui pleure sur les ruines des barricades de juin, et il ajoute que mon livre est remarquable comme un fait pathologique, qui prouve quel désordre peut entrer dans une tête russe par la philosophie allemande et la révolution française.

J'accepte la sentence.

Oui, j'ai pleuré sur les barricades de juin, qui étaient encore chaudes de sang, et je pleure encore en me rappelant ces détestables jours, où les cannibals de l'ordre ont triomphé. Je serai heureux si mes écrits peuvent servir d'éclaircissement à la « pathologie » de la révolution; mon but serait atteint, si je puis montrer comment les dernières foudres de la révolution ont éclaté et quelle impression elles ont produite sur l'esprit russe.

Sous ce triple point de vue, je vous offre mes lettres et vous embrasse fraternellement.

Londres, le 7 fevrier 1854.

TABLE DE MATIÈRES.

Prix : 3 francs.

